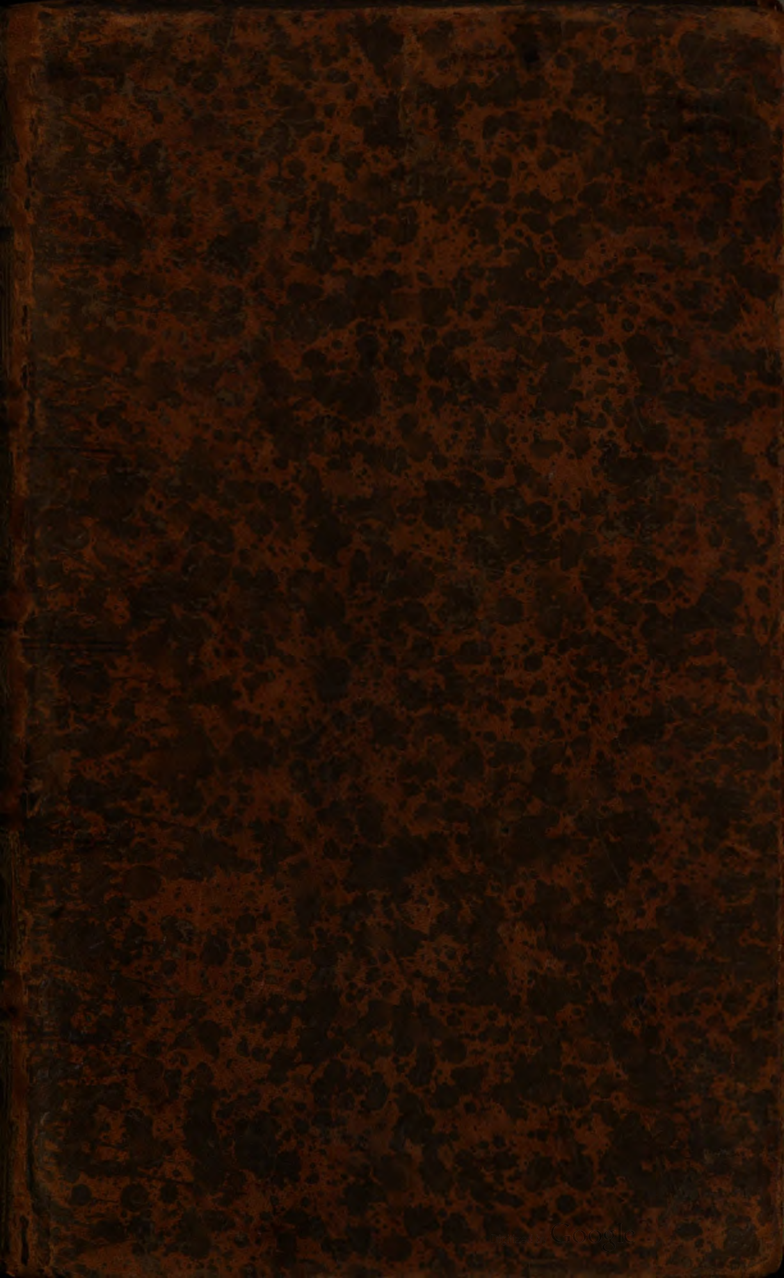




LES
ŒUVRES
DE
MR PRADON.

DIVISE'ES EN DEUX TOMES,

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

NOMS DES LIBRAIRES.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quai des Augustins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quai de Conti.

PIERRE-MICHEL HUART, rue Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quai des Augustins.

JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques.

MARC BORDELET, rue Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quai de Conti.

LOUIS-ETIENNE GANEAU, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quai des Augustins.

LAURENT DURAND, rue Saint Jacques.

LES ŒUVRES DE M^R. PRADON.

DIVISE'ES EN DEUX TOMES,

NOUVELLE EDITION

Corrigée & augmentée.

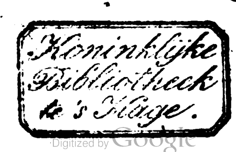
TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. XLIV.

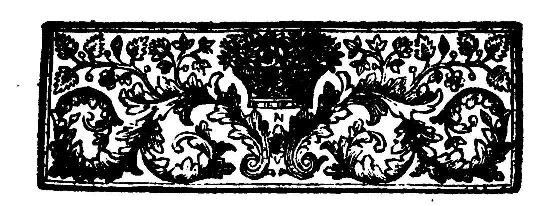
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



TABLE

Des Pieces contenues dans le premier Tome.

PIRAME
ET THISBÉ.
TRAGEDIE.



PREFACE.

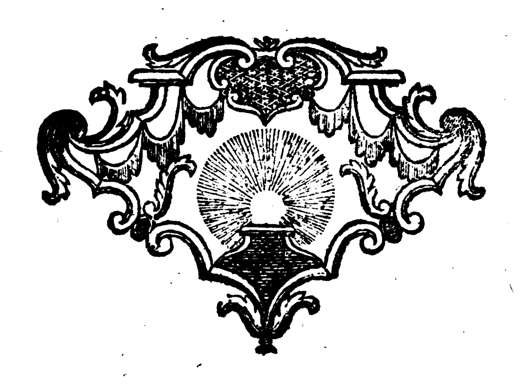
APRE'S que le Public eſt venu en foule à cette Piece, & l'a honorée aſſez long-temps de ſon aſſiduité, je ne devrois point répondre aux ſcrupules de quelques Particuliers ; c'eſt plutôt un remerciment qu'une juſtification que je lui dois aujourd'hui. Cependant, ſans me prévaloir d'une réuſſite qui a bien paſſé mes eſpérances, je dirai d'abord ingénuement, que je ne prétends pas que ce coup d'eſſai pour le Théatre ſoit un chef-d'œuvre. Il y a ſans doute bien des choſes qui

pouroient être mieux tournées ; mais quoi qu'il en ſoit, elle a eu le bonheur de plaire ; & c'eſt la premiere Regle du Théatre, & celle à qui l'on doit plutôt s'attacher, qu'à toutes les Regles de la Poëtique d'Ariſtote. Je ne me repens donc point d'avoir traité un Sujet où Théophile avoit réuſſi : on voit bien que je ne lui ai rien emprunté, que les noms de Pirame & Thiſbé, que le Galant Ovide nous a donnés à tous deux. J'y ai fait un Epiſode d'Ameſtris & de Belus, qui quoique fondés dans l'Hiſtoire, ſont des caracteres de mon invention, auſſi bien que celui d'Arſace. Quelques-uns ont voulu dire que cet Epiſode l'emportoit ſur le Sujet principal ;

mais ſi l'on veut prendre la peine d'examiner leurs intérêts, on verra qu'ils ſont ſi bien mêlés avec ceux de Pirame & Thiſbé, que toutes les démarches de ces trois perſonnes ne tendent qu'à rompre l'intelligence qui eſt entre ces deux Amans, pour l'intérêt particulier de leur amour, & qu'enfin Pirame & Thiſbé ſont le terme & le point fondamental où aboutiſſent toutes les lignes de ma Piece comme à leur centre. Si Belus conſerve ſes droits contre la violence d'Ameſtris, & ſi Ameſtris par ſa politique & par ſon adreſſe le veut détourner du Gouvernement de l'Etat, Pirame eſt l'objet qu'elle regarde, & Thiſbé celui de Belus; & c'eſt par leurs differends qu'ils

caufent les cruels embarras de ces Amans malheureux, qui attachent & qui intéreffent toujours le Spectateur jufqu'à la fin de la cataftrophe. La critique même la plus févere y a trouvé affez de conduite pour le Théatre, & les ames tendres y peuvent voir des fentimens de leur caractere. On a encore trouvé à redire qu'Arface fît le récit lui-même de la mort de fon fils, & de celle de Thifbé: quelques-uns ont dit que ce récit étoit trop pathétique dans la bouche d'un pere, & que les grandes douleurs étoient muettes. Je pourrois répondre que j'en ai des exemples & chez les Anciens & chez les Modernes; mais enfin, quand même ce feroit une faute

de jugement dans mon Ouvrage, je puis dire que je l'ai faite avec jugement & réflexion ; & ce récit a tiré tant de larmes & a fait un si grand effet, que s'il échape à ma Plume une seconde Piece de Théatre, je souhaite de tout mon cœur, qu'elle soit remplie de fautes de cette nature.





ACTEURS.

AMESTRIS, Reine de Babylone.

BELUS, ſon Fils.

THISBE'.

PIRAME.

ARSACE, Pere de Pirame.

LICAS, confident d'Arſace.

HIRCUS, Capitaine des Gardes de Belus.

ISMENE, Confidente de Thiſbé.

BARSINE, Confidente d'Ameſtris.

GARDE. Suite de Gardes.

La Scene eſt à Babylone, dans le Palais de Belus.



PIRAME ET THISBÉ.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, LICAS.

ARSACE.



E veux te faire part de ma peine secrete,
Licas, mon fils m'allarme, & Thisbé m'inquiete :
Tu la vois depuis peu revenue à la Cour;
J'en frémis, & crains tout d'un si fatal retour.
Il semble que Belus a parlé pour Pirame ;

Que la Reine elle-même autorise leur flamme :
Je ne sçai plus qu'en croire, & je vais succomber
Sous ce funeste coup qui s'apprête à tomber.
Quoi, Licas, malgré moi pourai-je voir la fille
D'un Ennemi mortel entrer dans ma famille ?
Pourai-je voir mon fils braver impunément
Le respect qu'il devoit à mon ressentiment ?
Non, par trop de raisons sa tendresse me gêne.

LICAS.

D'où peut venir, Seigneur, cette implacable haine ?
L'on vous vit triompher du pere de Thisbé :
Oui, sous votre faveur Narbal a succombé :
Vous étiez Ennemis & Rivaux pour la gloire ;
Mais votre heureux génie emporta la victoire :
Il demeura bientôt le maître, & l'on vit bien
L'ascendant que par tout il avoit sur le sien.
Après la mort du Roi, vous seul près de la Reine
Eûtes une puissance entiere & souveraine :
Ce fut par vos conseils que l'on vit Amestris
Usurper la Couronne & les droits de son fils,
L'élever mollement, & nourrir loin du Trône.
Alors elle chassa Narbal de Babylone.
Il est mort en exil : Cependant aujourd'hui
Votre haine n'est pas éteinte avecque lui ?

ARSACE.

Bien qu'il soit mort, Licas, ma haine est immortelle.
Thisbé revient enfin, & Narbal vit en elle.

LICAS.

Mais encor contre vous que peut-elle, Seigneur?

ARSACE.

Pénetre mieux, Licas, le ſecret de mon cœur.
L'intérêt de mon fils rallume cette haine :
Je voudrois qu'il portât ſes vœux juſqu'à la Reine.
Ce diſcours te ſurprend : Mais écoute, j'ai vu
Du penchant de la Reine un éclat imprévu :
Oui, ſon ſuperbe cœur entraîné vers Pirame,
D'un reſte de fierté combat encor ſa flamme :
Mais quand Thiſbé parut, certaine émotion
Par un dédain jaloux trahit ſa paſſion.
A l'abord de mon Fils, je vis ſur ſon viſage
Ce trouble, de l'amour l'infaillible préſage,
Des regards échapés, & des ſoupirs perdus,
Qu'un autre que Pirame auroit bien entendus.
Sur un ſi grand eſpoir mon ame poſſédée
De cette trop charmante & trop pompeuſe idée,
A déja dévoré le Sceptre pour mon fils.
Tu connois, cher Licas, la grandeur d'Ameſtris :
Veuve du grand Belus, Reine de Babylone,
Elle a bien ſoutenu la majeſté du Trône.
On adore ſon nom chez cent Peuples divers,
Et ſa main peut donner un Maître à l'Univers.
Ce qui ſemble d'ailleurs flater mon eſpérance,
La Reine avec ſon fils a peu d'intelligence :
Elle craint que Belus ne conſpire en ſecret,
Le voit aimé du Peuple, & le voit à regret.

De cette conjoncture il faut prendre avantage,
De l'éclat de son fils lui donner de l'ombrage,
Du Peuple & de Belus rendre son cœur jaloux,
Et sonder son esprit sur le choix d'un Epoux,
Lui parler de Thisbé, lui parler de Pirame,
Feindre de consentir devant elle à leur flamme,
Examiner son air, sa réponse, & ses yeux.
Pirame a beau presser : Mon cœur ambitieux,
Tâchant de m'assurer des desseins de la Reine,
Sçaura mettre les miens à l'ombre de ma haine.
S'il parle pour Thisbé, j'oppose à ses raisons
L'inimitié qui regne entre nos deux Maisons.
Mais il paroît, ce fils à mes vœux si contraire.

SCENE II.

PIRAME, ARSACE, LICAS.

PIRAME.

SEigneur, je connois bien que je vais vous déplaire;
Qu'au seul nom de Thisbé . . . Déja rempli d'effroi,
Votre couroux est prêt d'éclater contre moi.
Pour elle au nom des Dieux désarmez votre haine.
Il est temps de finir ou ma vie, ou ma peine;
Et si la Reine même autorise mon feu,

Si Belus avec elle y donne ſon aveu,
Souffrez . . . .

ARSACE.

Pourquoi viens-tu m'importuner ſans ceſſe
Pour l'aveugle intérêt d'une injuſte tendreſſe ?
Oubliant ton devoir, tu n'écoutes plus rien !
Au ſang d'un Ennemi tu veux joindre le mien !

PIRAME.

S'il fut votre Ennemi, ſa faveur fit ſon crime,
Et vous ſçavez, Seigneur, qu'il fut votre victime.
J'ai tâché d'étouffer mon amour pour Thiſbé;
Mais malgré mes efforts mon cœur a ſuccombé :
Je ne puis réſiſter au penchant qui m'entraîne,
Seigneur, j'ai plus d'amour que vous n'avez de haine.

ARSACE.

Souviens-toi que Narbal m'a toujours outragé.

PIRAME.

Et malgré mon amour vous ai-je pas vengé ?
Vous le ſçavez, Seigneur, il ſentit ma vengeance,
Et ſon ſang répandu ſçut laver votre offenſe.
Narbal, privé d'honneurs, depuis fut exilé ;
Ce Prince malheureux fut par vous accablé :
Sa Maiſon déſolée, à tous vos coups en bute,
En tombant avec lui, l'écraſa ſous ſa chûte.
Dieux ! n'eſt-ce pas aſſez ? n'êtes-vous pas content
Eſt-ce un reſte de ſang que votre haine attend ?
(Ce reſte précieux d'une illuſtre famille.)

Le pere est-il chez vous le crime de la fille ?
Cent fois vous m'avez vu pour elle à vos genoux ;
Mais hélas ! je n'ai fait qu'aigrir votre courroux.
Eh du moins pour un fils fléchissez....

ARSACE.

Ah Pirame !
Si j'osois découvrir tout le fond de mon ame....
La tienne prévenue adore son erreur :
Mais si tu connoissois jusqu'où va ton bonheur,
Si tu sçavois....

LICAS.

Seigneur, la Reine entre.

SCENE III

AMESTRIS, BARSINE, ARSACE, PIRAME, LICAS.

PIRAME.

Ah Madame !
Vous venez au secours du malheureux Pirame,
Et mon heureux destin vous a conduite ici
Pour m'aider à fléchir un cœur trop endurci.
Prononcez en faveur d'une juste tendresse,...

AMESTRIS.

Vous verrez à quel point pour vous je m'intéresse,

Prince, & votre deſtin vous fera des jaloux,
Si je puis faire ici quelque choſe pour vous.
Mais, Arſace, en ſecret j'ai deux mots à vous dire.
Je parlerai pour vous, Prince : qu'on ſe retire.

SCENE IV.

AMESTRIS, ARSACE.

AMESTRIS.

DAns le comble où je ſuis de gloire & de grandeur,
Plus d'un ennui preſſant me dévore le cœur.
Bien que depuis long-temps ma gloire ſans ſeconde
Me rende la maîtreſſe ou l'arbitre du monde,
Que tant de Nations fléchiſſent ſous mes Loix ;
Le Sceptre a ſes chagrins, & j'en ſens tout le poids.
Il faut le ſoutenir. Une Reine qu'on brave,
De ſon autorité ſe doit rendre l'Eſclave,
Et pour ſe maintenir dans cet illuſtre rang,
Abaiſſer (s'il le faut) juſqu'à ſon propre ſang.
Je ſuis jalouſe, Arſace, & jalouſe du Trône.
Mon fils ſemble à mes yeux regner dans Babylone ;
Le Peuple le chérit, l'idolâtre, & je voi
Que lors qu'on me néglige, on le regarde en Roi.
Sur ce fils (il eſt vrai) j'uſurpai la Couronne ;

Mais ma vertu me doit ce que le ſang lui donne.
Sa tête étoit trop foible, & je crus qu'un enfant
Ne pouvoit ſoutenir un fardeau ſi peſant.
J'eus, pour l'en ſoulager, une aſſez noble audace;
Le Roi mort, je voulus ſeule remplir ſa place :
A grands pas j'ai ſuivi ceux de Sémiramis,
Et je regne comme elle aux dépens de mon fils :
J'ai comme elle étendu l'Empire d'Aſſyrie;
J'ai ſubjugué le Pont, la Thrace, & l'Armenie;
Et juſqu'au fond de l'Inde allant porter des fers,
J'en ai vaincu les Rois au bout de l'Univers.
Ayant donc entaſſé victoire ſur victoire,
Je me ſuis miſe, Arſace, à l'abri de ma gloire;
Et l'éclat de mon nom me répondant de moi,
J'affermis une Reine en la place d'un Roi.
Babylone (il eſt vrai) dans ſes Places publiques
Eleva ma Statue, & des Arcs magnifiques,
Pour marquer que mon cœur ennemi du repos,
Dans un Sexe ſi foibleeut l'ame d'un Héros.
Depuis j'ai reconnu ſon ardeur & ſon zele,
J'ai rendu ſa mémoire & la mienne immortelle,
J'ai relevé ſes murs, ſes ſuperbes jardins,
J'ai de Sémiramis achevé les deſſeins;
Enfin, par mes travaux en miracles féconde,
Babylone ſe voit la merveille du monde.
Voilà ce que j'ai fait. Et l'ingrate aujourd'hui
Contre moi de mon fils ſe veut faire un appui :
Sa Cour eſt à préſent plus groſſe que la mienne;
S'il

S'il cabale, je crains qu'elle ne le ſoutienne.
Je veux y donner ordre, & prendre vos avis
Sur ce qui me regarde, & le Peuple, & mon fils.

ARSACE.

Madame, le grand cœur de Belus m'intimide :
Le Peuple l'aime, & prend ſon caprice pour guide :
La nouveauté lui plaît. Le Prince votre fils
S'étudie à gagner les cœurs & les eſprits.
Sémiramis, Madame, eſt l'auguſte modele
Que vous avez ſuivi : vous avez fait plus qu'elle ;
Mais enfin nous voyons le généreux Belus
S'écarter du chemin du trop foible Ninus :
Comme lui nous l'avions nourri dans la moleſſe,
Sans qu'il en ait jamais contracté la foibleſſe.
Il trompe notre attente, il eſt ambitieux,
Et déja ſur ſes droits il ouvre trop les yeux.

AMESTRIS.

Sur ſes droits ! En a-t-il pour prétendre à ma gloire ?
S'il a les droits du ſang, j'ai ceux de la victoire.
Et quel titre auroit-il ſur ces vaſtes pays,
Qu'à mes propres périls j'ai moi-même conquis ?
Je veux me conſerver la puiſſance ſuprême ;
Et pour vivre & mourir avec le Diadême,
Arſace, je pourois en diſpoſer un jour,
Et le partager même au gré de mon amour.

ARSACE.

Vous le pouvez, Madame, & tout vous y convie ;
Par là vous confondrez l'inſolence & l'envie ;

Et ſans tant balancer, choiſiſſez un Epoux
Qui vous prête ſon nom, & tienne tout de vous.
Il faudra que Belus obéiſſe à ce Maître.
Un Roi de votre choix l'empêchera de l'être :
Cependant vous ſerez Maîtreſſe de ce Roi,
Qui tenant tout de vous, en recevra la loi.
Nommez-en un, Madame, & le placez au Trône.
Vous avez une Armée auprès de Babylone :
Je dois la commander, vous l'avez réſolu ;
Montrez dans Babylone un pouvoir abſolu :
Vous deviez ſur l'Egipte étendre vos conquêtes ;
Mais bornez les, Madame, à conſerver deux têtes,
La vôtre la premiere, & celle de l'Epoux
Que vous aurez choiſi pour regner avec vous.

AMESTRIS.

C'eſt à quoi je penſois, & cet avis fidele
Touchant mes intérêts me marque votre zele ;
Mais pour le reconnoître, & vous ouvrir mon cœur,
Parlez, qui croiriez-vous digne de cet honneur ?
Car ſi je fais un choix, de vous il peut dépendre,
Et c'eſt de votre main....

ARSACE.

Non, vous devez attendre
Ce choix de votre cœur, & non pas de ma main.
Ne conſultez que lui ſur un ſi grand deſſein.

AMESTRIS.

Je ne veux prendre avis que de vous.

ARSACE.

Non, Madame.

AMESTRIS.

Je pourai donc tantôt prendre avis de Pirame.

ARSACE.

On croit qu'avec Thisbé vous le voulez unir,
Et qu'exprès à la Cour vous l'avez fait venir.
Si vous le commandiez, pour vous marquer mon zele....

AMESTRIS.

Qui, moi, le commander? Quoi, Pirame avec elle?
Et vous consentiriez à hâter leur bonheur?
Non, je n'exige rien qui gêne votre cœur.
A Thisbé voulez-vous unir sa destinée?
N'avez-vous plus d'horreur de voir leur hymenée?
La fille de Narbal charme-t-elle vos yeux?

ARSACE.

Le sang d'un Ennemi m'est toujours odieux;
Mais par respect, Madame, & par obéissance,
Je vous aurois sans doute immolé ma vengeance.

AMESTRIS.

Je n'appuierai jamais, Arsace, un tel amour:
Si j'ai fait revenir la Princesse à la Cour,
J'avois quelques raisons; mais j'ai goûté les vôtres.
Pour votre fils encor je puis en avoir d'autres:
Mais pour lui faire voir quel est mon sentiment,
Je veux lui reprocher son lâche attachement.

Et vous verrez.... Enfin envoyez-moi Pirame,
Je parlerai pour vous.

ARSACE.

Tant de bontés, Madame....

AMESTRIS.

Ayant vu votre fils, nous pourons entre nous
Consulter à loisir sur le choix d'un Epoux.

ARSACE.

Je pars, & j'obéis.

SCENE V.

BARSINE, AMESTRIS.

AMESTRIS.

Barsine, peux-tu croire
Que ce pompeux discours de grandeur & de gloire,
Ce dehors fastueux, cet orgueil, cet éclat,
Coloroient mon amour de maximes d'Etat?
S'il faut qu'à cœur ouvert avec toi je m'explique,
C'est un amour caché qui parle en politique;
Je le sens, je l'avoue, & je doute en ce jour
Si mon ambition égale mon amour.
Vois donc & reconnois mon ame toute entiere:
Cette Amestris, toujours si superbe & si fiere,

Au seul nom de Pirame a changé de couleur,
Et poussé des soupirs qu'il arrache à mon cœur.
Fiere Amestris, hélas! malgré ta grandeur d'ame,
Oui, ton cœur de Héros est le cœur d'une femme;
Ce cœur, qui s'est rendu maître de l'Univers,
Dans Babylone esclave y languit dans les fers.
Ah! j'en rougis, Barsine, & j'ose ici te dire
Que toute ma fierté frémit quand il soupire:
Cependant quand je vois son aimable vainqueur,
Cette fierté devient une douce langueur.

BARSINE.

Madame, vous aimez, & ce n'est pas un crime:
C'est une passion & tendre & légitime.
Pirame est Prince, il peut devenir votre Epoux:
Cependant, si j'osois m'expliquer avec vous,
Connoissant pour Thisbé son ame prévenue,
Vous l'avez fait venir ....

AMESTRIS.

Et c'est ce qui me tue.
Barsine, dans ma Cour je l'ai fait revenir,
Pour rassurer mon cœur tout prêt à se trahir.
J'ai fait ce que j'ai pû pour éteindre ma flamme,
J'ai fait venir Thisbé pour l'unir à Pirame;
Mais, Dieux, en la voyant, je sçus trop pressentir
Que j'en aurois bientôt un jaloux repentir.
Oui, quoique ma fierté combattît ma tendresse,
Au retour de Thisbé je connus ma foiblesse:
Je devins inquiete & triste à son retour;

Je la vis à regret le charme de ma Cour ;
Et connoiſſant alors la force de ma flamme,
Thiſbé me fit ſentir que j'adorois Pirame.
Il vient, que lui dirai-je ?

SCENE VI.

PIRAME AMESTRIS, BARSINE,

PIRAME.

AH Madame ! auriez-vous
Pour Thiſbé de mon pere apaiſé le courroux ?
Il m'eſt venu trouver, & d'un œil moins ſévere,
D'un viſage content, & me parlant en pere :
Allez trouver la Reine, elle a parlé pour vous,
M'a-t-il dit : Je viens donc embraſſer vos genoux,
Madame, & vous marquer mon reſpect & mon zele.

AMESTRIS.

Oui, j'ai parlé pour vous auſſi bien que pour elle ;
Mais, Prince, il m'a donné de ſi fortes raiſons,
Il a tourné mon ame, & de tant de façons,
D'un diſcours ſi preſſant, que je ne puis comprendre
De quel front contre lui vous pouvez vous défendre.

PIRAME.

Dieux ! qu'entends-je, Madame ?

AMESTRIS.

Il m'a fait ſouvenir
Qu'il ne pouroit jamais à Thiſbé vous unir,
Dont le ſang odieux a répandu le vôtre,
Et qu'une forte haine éloigna l'un de l'autre.
Il m'a fait ſouvenir de ce combat fatal
Où ſon mauvais deſtin fit triompher Narbal :
Il dit que vous avez oublié cette injure ;
Que l'amour dans votre ame étouffe la nature ;
Et qu'il ne peut ſouffrir que ſon ſang répandu
Dans celui de Narbal ſoit ici confondu.

PIRAME.

Madame, à ces raiſons ſi j'oſois vous répondre,
Devant vous en deux mots je pourois les confondre ;
Et s'il étoit préſent, il verroit à ſon tour
Que pour lui j'ai long-temps combattu mon amour.
Oui, je voyois Thiſbé ſans lui rendre les armes,
Mon cœur ſe refuſoit à l'éclat de ſes charmes :
Mais Dieux ! ce même jour dans votre Appartement
Je la vis, & l'amour prit alors ſon moment.
Ses yeux, par des regards déſarmés de colere,
Sembloient déſavouer le combat de ſon pere ;
Ils étoient languiſſans, les miens étoient ſoumis,
Et nos regards enfin n'étoient point d'Ennemis.

AMESTRIS.

Quoi ? Prince, pouviez-vous....

PIRAME.

Et sçavez-vous, Madame,
Les efforts que je fis à combattre ma flamme?
Cruelle politique! impitoyable honneur!
De Narbal je devins à regret le vainqueur,
Et son sang répandu....

AMESTRIS.

Je louai votre audace,
Et je pris hautement les intérêts d'Arsace:
Les vôtres me sont chers; mais enfin aujourd'hui,
Prince, faites paroître un fils digne de lui.
Plus que vous ne pensez votre intérêt me touche:
J'ai tâché d'adoucir son esprit trop farouche.
Il ne peut voir Thisbé.... Mais quoi? si la grandeur
Ou si l'ambition regnoit dans votre cœur,
On pouroit.... Car l'amour regle une ame commune;
Mais un grand cœur s'éleve & court à la fortune.

PIRAME.

Qu'il me coûteroit cher, ce funeste bonheur,
Qui feroit ma fortune aux dépens de mon cœur!
Mais, Madame, aujourd'hui pour élever Pirame,
Abaissez sa fortune, & relevez sa flamme.

AMESTRIS.

Mais comment réunir votre sang & le sien?

PIRAME.

Si j'ai versé leur sang, ils ont versé le mien.

Hélas!

Hélas ! que pour Thisbé j'en ressentis d'allarmes !
Pour son sang répandu, qu'il me coûta de larmes !
Pendant deux ans entiers épris des mêmes feux,
Nous eûmes le loisir d'en répandre tous deux :
Mais, Madame, arrêtez nos larmes & nos plaintes,
Et devenez sensible à nos vives atteintes.
Nos peres divisés n'ont pû rien obtenir ;
L'amour nous unissant, vouloit les réunir.
Pour Thisbé fléchissez un pere impitoyable :
Mais vous seule à l'amour êtes inexorable.
Vous ne répondez rien, Madame ?

AMESTRIS *tout bas.*

à Pirame tout haut. Ah ! le cruel !
J'y répondrai, sortez.

SCENE VII.

AMESTRIS, BARSINE.

AMESTRIS.

Ah Dieux ! quel coup mortel !
A présent je suis libre, exhalez-vous ma flamme ;
Sortez, lâches soupirs, avec l'ingrat Pirame :
Toi, Barsine, aide-moi, m'en donnant de l'horreur,
A le faire sortir (si tu peux) de mon cœur.
Malgré tout mon orgueil sa tendresse m'accable.

Il me dit qu'à l'amour je ſuis inexorable :
Mais quand je lui parlois à cette heure, en ces lieux,
Ne devoit-il pas voir cet amour dans mes yeux ?
Ne devoit-il pas voir ma jalouſie extrême ?
Parlant contre Thiſbé, je parlois pour moi-même ;
Mon déſordre, mon air, mon trouble, mon ennui,
Mes ſoupirs, tout enfin en diſoit trop pour lui.
Que m'a-t-il répondu ? Son amour qu'il étale,
Pour me braver, me vient prier pour ma Rivale.
Quels diſcours, quels tranſports, dans ſon égarement !
Que de ſoupirs ! hélas ! qu'il aime tendrement !
Mais c'eſt contre Thiſbé que doit tourner ma rage :
Pirame eſt innocent, c'eſt Thiſbé qui m'outrage.
Que je vais leur cauſer de mortels déplaiſirs,
Et qu'il en va coûter à Thiſbé de ſoupirs !
Pour lui que de tranſports ! pour elle que de larmes !
Peut-être que ſes yeux en perdront quelques charmes.
Que j'aurai de plaiſir à les voir malheureux !
Va, fais venir Arſace : il eſt ambitieux ;
Il a ſçû découvrir le ſecret de mon ame :
Je veux lui propoſer le Sceptre pour Pirame ;
Et ſi par ſon éclat je ne puis le toucher,
Si ſon cœur de Thiſbé ne pouvoit s'arracher,
Il ſçaura ce que peut une Reine outragée ;
Et dans peu de Thiſbé je me verrai vengée.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

Ismene, penses-tu, nous voyant en ces lieux,
Que nous ayons fléchi la colere des Dieux ?
Après avoir souffert de si longues allarmes,
Après deux ans d'exil, de chagrins, & de larmes,
Enfin j'ai vû Pirame, & mon ame en suspens,
L'a retrouvé fidele après un si long-temps :
Mais, Ismene, d'où vient que de mortelles craintes
Me donnent tous les jours de secrettes atteintes ?
Sur le point d'un Hymen qu'on nous fait espérer,
Je suis triste, & mon cœur ne fait que soupirer.
Le grand soin de Belus m'embarrasse & me gêne ;
Je n'ose pénétrer les froideurs de la Reine ;
Et l'implacable Arsace augmentant mes frayeurs,
Jette dans mon esprit de nouvelles horreurs.

ISMENE.

Que craindre, si Belus parle pour votre flamme ?
Il semble partager les soupirs de Pirame :
Tout répond à vos vœux, on n'adore que vous.

Ah ! Madame, les Dieux ne ſont plus en courroux.
Vous revoyez la Cour après deux ans d'abſence,
Et vous devez, Madame, avoir quelque eſpérance.

THISBE'.

Iſmene, tu le veux, eſpérons, j'y conſens :
Tâche donc de calmer le trouble de mes ſens ;
Diſſipe, ſi tu peux, tout l'effroi qui me glace :
Oublions un moment Belus, la Reine, Arſace ;
Ne ſongeons qu'à Pirame : il doit ici venir :
A préſent ſans obſtacle il peut m'entretenir ;
En l'attendant, parlons de nos peines paſſées,
Et donnons quelque treve à nos triſtes penſées.

Helas ! il m'en ſouvient, quand malgré nos deſirs
Nos Peres ennemis étouffoient nos ſoupirs.
Si la parole alors nous étoit défendue,
Si l'on nous déroboit les plaiſirs de la vûe,
Contre tant de rigueurs l'Amour ingénieux
Nous prêtoit en ſecret une bouche & des yeux.
Nos Palais ſe touchant (il t'en ſouvient Iſmene)
Un cabinet ſecret, pour flater notre peine,
Malgré la réſiſtance & l'épaiſſeur du mur,
Sembla ſe fendre exprès par un endroit obſcur.
Je le vis la premiere, & l'appris à Pirame ;
C'étoit là qu'il m'ouvroit les ſecrets de ſon ame.
Ce paſſage, commun à nos tendres ſoupirs,
Etoit le confident de tous nos déplaiſirs.
Hélas ! en nous parlant dans ce lieu ſolitaire,
Cent fois nous avons craint la ſurpriſe d'un Pere.

Pirame dans ces doux & triſtes entretiens,
M'apprenoit ſes malheurs, je lui contois les miens;
Nous nous diſions tous deux nos craintes, nos allarmes;
Souvent ſans nous parler nous répandions des larmes:
Un ſeul mot de ma bouche apaiſoit ſes douleurs,
Et ſes ſoupirs ſéchoient la moitié de mes pleurs.
Que nous formions de vœux, de murmures, de plaintes,
Quand tous deux ennuyés de ces dures contraintes,
Nous prenions à partie & le mur & les Dieux!
Mais quand il étoit temps d'en venir aux adieux,
Cent promeſſes alors tendres & mutuelles,
Mille & mille ſermens de nous être fideles.
Appuyoient.... Mais on vient.

ISMENE.

Madame, c'eſt Belus.

SCENE II.

BELUS, HIRCUS, THISBE', ISMENE.

BELUS *à Hircus.*

La Princeſſe eſt ici, retirez-vous, Hircus,
Et ſur-tout obſervez les démarches d'Arſace.
à Thiſbé. Il faut vous avertir de tout ce qui ſe paſſe.
Vous l'ignoriez, Madame, & juſques à ce jour

Vous avez mal connu les desseins de la Cour.
Si mes soupçons sont vrais, je commence à connoître
Qu'Arsace veut vous perdre, & me donner un Maître;
Il ménage la Reine, & vous devez trembler,
Madame, pour le coup dont il veut m'accabler.
Ce coup, que l'on prépare en secret pour ma tête,
Pouroit à votre cœur ravir une conquête.
L'éclat d'une couronne éblouït aisément,
Et peut tenter la foi du plus fidele Amant:
De cet ambitieux nous avons tout à craindre.
J'ai les yeux pénétrans, s'il sçait bien l'art de feindre;
Et si la Reine tourne au gré de ses desirs,
Il va nous préparer de mortels déplaisirs.

THISBE'.

Quoi, la Reine, Seigneur, aime-t-elle Pirame?

BELUS.

Son chagrin, ses regards, m'ont découvert sa flamme;
Sa jalousie enfin depuis votre retour
M'a trop fait voir qu'elle est contraire à votre amour.
J'en ai parlé souvent pour sonder sa pensée;
Elle a rougi, paru surprise, embarrassée,
M'a répété qu'Arsace y devoit consentir.
Après cela, jugez ce qu'on doit pressentir.

THISBE'.

La Reine aimer Pirame! Ah je ne le puis croire.

Pour vous ravir son Trône, elle aime trop sa gloire;
Et le devoir du sang exige qu'Amestris
Ne le donne jamais à d'autre qu'à son fils.

BELUS.

Hé Madame, est-ce là sa premiere injustice?
Voyez de mon destin le bizarre caprice.
Quoique né pour le Trône, elle usurpa mon rang,
Et tâcha de corrompre en moi son propre sang:
Du moins, pour retarder ma haute destinée,
Elle a tenu long-temps ma valeur enchaînée;
Pour amortir l'ardeur de mes nobles desirs,
Elle me mit en proie aux plus tendres plaisirs:
Dans des lieux éloignés du commerce du monde,
Mon ame s'endormoit dans une paix profonde;
Mais l'éclat de sa gloire, & le bruit de ses faits,
Trahit sa politique, & perça ce Palais;
Ce Palais où j'étois nourri loin des allarmes,
Où l'on me défendoit l'exercice des armes.
Ce fut là cependant que tant d'exploits fameux
Me frapperent l'oreille, & m'ouvrirent les yeux:
Ce fut là qu'à l'aspect du Trône de mon pere,
Je connus que j'étois l'Esclave de ma mere;
Qu'un généreux dépit élevant mes desirs,
J'écartai loin de moi la foule des plaisirs:
J'en dissipai la nuit, & je vis la lumiere:
Mon ame à la grandeur se tourna toute entiere.
Ma mere le connut, & je la fis trembler,
Que son fils ne sçût trop un jour lui ressembler.

THISBE'.

Souffrirez-vous, Seigneur, qu'on vous raviffe un Trône ?

BELUS.

Madame, j'ai pour moi les Dieux & Babylone ;
Et même dans l'Armée, où j'ai fait des amis,
Ma cabale eft puiffante, & l'on m'a tout promis.
Depuis long-temps je brigue & je prens mes mefures;
Je me fais tous les jours par tout des Créatures ;
Et fi l'on éclatoit, pour faire un nouveau Roi,
Je trouverois des bras qui s'armeroient pour moi.
Ce que je vous aprends vous étonne, Madame,
De me voir pour le Sceptre un rival en Pirame ;
Mais j'ai des furetés du côté de la Cour.
Heureux, fi près de vous j'en avois pour l'Amour !
Heureux, fi je pouvois du côté de votre ame
Devenir à mon tour le Rival de Pirame !

THISBE'.

Seigneur, que dites-vous ?

BELUS.

Il faut le déclarer.

Je vous aime ; il eft vrai, mais c'eft fans efpérer :
Avant votre retour, touchant votre hymenée,
A Pirame pour vous ma parole eft donnée :
Je lui promettois tout ; mais j'éprouve à mon tour
Qu'un grand cœur eft fenfible aux charmes de l'Amour.
Pourquoi vos yeux, Madame, ont-ils tant de puiffance ?

THISBE'.

Ne les accuſez point d'aucune violence :
Des yeux comme les miens accoutumés aux pleurs,
Seigneur, ignorent l'art d'attenter ſur les cœurs ;
Ils ont trop de reſpect pour le vôtre....

BELUS.

Ah Madame,
Que n'ont-ils ce reſpect pour le cœur de Pirame !
Mais en vain j'ai pour lui ſi long-temps combattu,
Vos yeux ont triomphé de toute ma vertu :
Leur feu charmant....

THISBE'.

Seigneur, auroient-ils quelques charmes ?
Leur feu (s'ils en avoient) s'eſt éteint dans mes larmes ;
Et ce peu de beautés dont l'éclat eſt paſſé ;
Après deux ans d'ennuis, n'eſt que trop effacé.
Une Princeſſe, hélas ! toujours infortunée,
Aux plus mortels chagrins ſans ceſſe abandonnée,
Qui vit mourir ſon pere, & ſes fiers ennemis
Elever leur grandeur ſur ſon triſte débris ;
Dans ce funeſte état errante & déſolée,
Dans le fond de l'Egipte en ſecret exilée,
Sans appui, ſans ſecours, ſeule avec mes douleurs,
Seigneur, qu'aurois-je fait que pleurer mes malheurs ?
Mais, Seigneur, votre cœur n'a point tant de foibleſſe ;
Il eſt trop au-deſſus d'une indigne tendreſſe.

Songez plutôt, songez à conserver vos droits,
A voir fléchir un jour l'Univers sous vos Loix ;
Et pour faire avorter les desseins de la Reine,
Ah Seigneur ! empêchez que l'Amour ne l'entraîne.

BELUS.

Pour conserver mes droits, pour être ambitieux,
Hélas ! il me faudroit éloigner de vos yeux ;
Je sacrifierois tout, & près de vous, Madame,
Je voudrois que Belus pût devenir Pirame.

THISBE'.

Craignez plutôt, Seigneur, suivant de tels refus,
Que Pirame à son tour ne veuille être Belus :
Mais quoi ? le verriez-vous régner en votre place ?
Ah ! Seigneur, détournez ce coup qui vous menace.
Prévenez d'Amestris les desseins dangereux :
N'enviez point le sort d'un Amant malheureux,
Seigneur, il m'est fidele, & tout me le fait croire.
Pour vous, votre grandeur, la raison, votre gloire,
L'éclat de votre sang, celui de vos vertus,
Seigneur, tout cela veut que vous soyez Belus.
Votre parole même ....

BELUS.

Et c'est ce qui m'accable.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable :
Quoiqu'il m'en coûte, hélas ! il faut garder ma foi,
Il faut, en vous aimant, être maître de moi.
Je le ferai, Madame ; & si mon cœur soupire,
Je sçaurai le forcer à ne m'en pas dédire :

Si Pirame est fidelle, il sera votre Epoux.
Contre moi vous voyez ce que je fais pour vous.
Je me rends donc au Trône, & vous rends à Pirame:
Mais pour le conserver, & combattre ma flamme,
Je dois vous éviter, car lorsque je vous voi
Il ne me souvient plus d'une si dure Loi.
Adieu, Madame.

SCENE III.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

HE' bien, que m'a-t-il fait entendre ?
Je m'en étois doutée, & tu viens de l'apprendre.
Tu disois que les Dieux n'étoient plus contre nous,
Que nous avions fléchi leur haine & leur couroux ;
Mais nous y succombons, & l'amour de la Reine,
Et l'amour de Belus, sont des traits de leur haine.
La Reine est ma Rivale, & par un coup fatal
Belus est de Pirame un dangereux Rival.
La Reine aime Pirame, & me perdra peut-être.
Belus de mon Amant peut devenir le maître.
Si Pirame sçavoit nos malheurs . . . .

ISMENE.

Le voici.

SCENE IV.

PIRAME, THISBE', ISMENE.

PIRAME.

JE viens de rencontrer Belus sortant d'ici,
Madame ; il m'a paru dans un désordre extrême :
Il marchoit en rêvant ; il n'étoit plus lui-même ;
Le regard incertain, le visage égaré,
Il passoit ; par respect je me suis retiré :
Mon abord l'a surpris ; j'ai vû son ame émûe ;
Il a même changé de couleur à ma vûe,
Et contre sa coutume évitant mon abord....

THISBE'.

Ah Seigneur !

PIRAME.

Ah Madame ! apprenez-moi mon sort.
Vous soupirez ! Pourquoi ces soupirs ? Ce silence,
Que veut-il dire ?

THISBE'.

Hélas ! il dit plus qu'on ne pense.

PIRAME.

Seroit-ce que Belus, jaloux de mon bonheur,
Vous aimeroit, Madame ?

THISBE'.

Il me l'a dit, Seigneur.

PIRAME.

Il vous aime, Madame! Ah quel amour funeste!

THISBE'.

Ne vous allarmez point, mais écoutez le reste.
Seigneur, il m'a promis, en faveur de nos feux,
De vaincre son amour.

PIRAME.

Que je suis malheureux!

THISBE'.

Belus est généreux....

PIRAME.

Ah que je suis à plaindre!
Ce Rival généreux est d'autant plus à craindre;
Et sous ce faux éclat de générosité....
Mais, pardonnez, Madame, à ma crédulité;
Belus a le cœur grand, son ame est noble & belle;
Mais un Prince accompli peut faire une infidelle.
Quoi qu'il vous ait promis, le poura-t-il tenir?
D'une telle promesse on perd le souvenir;
Et si j'avois promis d'étouffer ma tendresse,
Je tiendrois mal, Madame, une telle promesse.

THISBE'.

Craindre Belus, ingrat.... je me trompe, Seigneur;
Oui, vous avez raison de douter de mon cœur:
Mais enfin un scrupule à mon tour m'inquiete.
Sçavez-vous les soupçons où la Reine me jette?
Sa froideur avec moi, ses regards envieux?
On diroit, pour vous voir, qu'elle emprunte mes yeux,

Une Reine, Seigneur, peut faire un Infidelle.

PIRAME.

La ſeule idée, ah Dieux ! en eſt trop criminelle.

THISBE'.

Si le rang de Belus a pour moi des appas,
Seigneur, pour vous la Reine en auroit-elle pas ?
Vous l'avez craint pour moi, je crains pour vous de même ;
Sa grandeur m'éblouït, ſa puiſſance eſt extrême.
En vain je veux fermer les yeux ſur tant d'éclat :
Je puis vous voir un jour Maître de cet Etat.
Ah ! j'en frémis, Seigneur ; & quand je conſidere
Que la Reine peut tout, qu'Arſace eſt votre pere,
Elle pouroit, Seigneur, vous prendre pour Epoux ;
Et moi, dans mes malheurs je ne puis rien pour vous.

PIRAME.

Madame, à ce diſcours faut-il que je réponde ?
Je vous ſacrifierois tous les Trônes du Monde....



SCENE V.

ARSACE, PIRAME, THISBE'.

ARSACE.

QUoi, jusques à mes yeux l'on me désobéit,
Fils ingrat ! & ton cœur sans cesse te trahit !
Toujours d'intelligence avec une Ennemie....

THISBE'.

Ah Seigneur, permettez que je le justifie.
Accusez-en plutôt un destin malheureux,
Qui malgré vous & nous, nous entraîne tous deux :
Mais du moins cet amour toujours dans l'innocence....

ARSACE.

Madame, cet amour est contre ma défense :
Il suffit ; contre moi vous révoltez mon fils,
Et rendez mes desseins & mes desirs trahis ;
Enfin votre beauté rallume ma colere :
Elle seule arme ici le fils contre le pere.
Je ne puis plus souffrir son éclat odieux ;
Et son crime, Madame, est celui de vos yeux.

THISBE'.

Ah! si mes tristes yeux, Seigneur, ont fait son crime,
Il faut vous en venger, voilà votre victime ;
Et dans ma mort, Seigneur, remplissant vos souhaits,

Il faudra les fermer, & fermer pour jamais.
Que ne me laissoit-on, à l'exil condamnée,
Couler dans les douleurs ma triste destinée ?
Mais la Reine à la Cour ne m'a fait revenir,
Que pour mieux vous venger, & pour mieux me punir :
Ainsi votre vengeance a pour vous plus de charmes ;
Vous voyez de plus près mes soupirs & mes larmes ;
De ce que j'aime, hélas ! on me fait approcher,
Et cependant ce n'est que pour m'en arracher.
Ah Dieux ! peut-on plus loin pousser la Barbarie !
Et n'est-ce pas assez qu'il m'en coûte la vie ?
Je la perdrai bien-tôt, vous serez satisfait ;
Je m'en vais réparer le crime que j'ai fait,
Ma présence vous gêne, & ces pleurs vous aigrissent :
Finissez mes malheurs : il est temps qu'ils finissent.
Je partirai, Seigneur, pour terminer mon sort,
Et j'attends de la Reine, ou l'exil, ou la mort.

Elle sort.

PIRAME.

Hélas ! si pour un fils quelque pitié vous reste,
Détournez, arrêtez un dessein si funeste ;
Perdez plutôt, Seigneur, ce fils infortuné,
Puis qu'à tant de malheurs vous l'avez destiné :
Que votre haine acheve un si funeste ouvrage :
De Thisbé dans mon cœur ensanglantez l'image :
Elle y vit, elle y regne, elle y joignit le sien ;
Et pour percer son cœur, il faut percer le mien.

ARSACE.

ARSACE.

Je ne demande point ce ſanglant ſacrifice.
Je veux que dans ton cœur cette image périſſe :
Mais ſi la gloire enfin te rendoit tout à toi,
De Prince né Sujet, tu pourois être Roi.

PIRAME.

Moi, Seigneur ?

ARSACE.

Ah mon fils ; ſi tu voulois me croire,
Ou ſi jamais ton cœur ſoupira pour la gloire,
Tu dois juſques au Trône élever tes deſirs.
La Reine t'aime, il faut répondre à ſes ſoupirs :
Il faut....

PIRAME.

Qui, moi ? Seigneur, je croirois que la Reine....

ARSACE.

Tu ne mériterois, fils ingrat, que ſa haine ;
Mais il faut que ton cœur, par un juſte retour,
L'adorant aujourd'hui, mérite ſon amour.

PIRAME.

Ah ! Seigneur, ce deſſein ſeroit-il légitime ?
Un Trône eſt odieux, acheté par un crime ;
Et l'on ne doit jamais monter à ce haut rang,
Que par l'ordre des Loix, ou les degrés du ſang.
Il faut, Seigneur, il faut que Belus le poſſede ;
Les Dieux, le ſang, les Loix, veulent que tout lui cede.
La chûte en eſt à craindre à qui veut y monter,

Et c'eſt un crime enfin de l'oſer attenter.

ARSACE.

Le crime eſt beau, qui met en nos mains le Tonnerre,
Et qui range à nos pieds le reſte de la Terre.

PIRAME.

Mais, Seigneur, le péril où vous vous expoſez,
Me fait déja trembler pour vous, ſi vous l'oſez.

ARSACE.

Eſclave malheureux d'une tendreſſe vaine,
Tu ne fais que gémir ſous le poids de ta chaîne.
Je vois trop que ton cœur n'y veut pas conſentir :
Crains donc pour ta Thiſbé, crains de t'en repentir,
Puiſque ton lâche cœur, de peur d'être infidelle,
Sçait refuſer un Trône où la gloire t'appelle.
Je connois ton ſenſible & ton endroit fatal ;
Je te ferai trembler pour le ſang de Narbal.
Crains un pere irrité, crains une auguſte Reine,
Qui poura ſur Thiſbé faire éclater ſa haine.
Je te laiſſe y ſonger. *Il ſort.*

PIRAME.

Quel projet plein d'horreur!
Il perdra ma Princeſſe, ah Dieux! quelle fureur!



SCENE VI.

LICAS, PIRAME.

PIRAME.

AH! cher Licas, aprends une triste nouvelle.

LICAS.

J'en ai tremblé pour vous, aussi bien que pour elle.
Il menace Thisbé, vous vous êtes perdu:
Oui, Seigneur, je sçais tout, & j'ai tout entendu;
Il m'en a fait lui-même entiere confidence.
Mais ayant eu l'honneur d'élever votre enfance,
Je dois vous avertir que son ambition
Veut servir d'Amestris l'injuste passion.
Si le projet est grand, le péril est extrême:
Il va vous exposer, & s'exposer lui-même.
Belus est adoré du Peuple & des Soldats:
Vous verrez contre vous armer cent mille bras.

PIRAME.

Licas, pénetres-tu, dans l'horreur qui m'accable,
Tout ce que nous prépare un Destin implacable?
De ma Princesse hélas! j'ai hâté le retour;
Et je vois contre nous la Nature, l'Amour,
Une Reine, son fils, mon pere, ma tendresse;

Tout conſpire en ce jour pour perdre ma Princeſſe.
Mon amour l'aſſaſſine, & l'amour d'Ameſtris
Me rend le plus mortel de tous ſes Ennemis.
Dans cet affreux état que faire ? que réſoudre ?
Le temps preſſe; on menace, on va lancer la foudre:
Il la faut écarter.... Le Ciel en ce moment
M'inſpire un artifice.... Ah! malheureux Amant!
Tu vas trahir tes vœux, ton amour, & ta haine:
Mais il faut arrêter & mon pere, & la Reine.
Partons ſans différer : viens, ſuis-moi, cher Licas;
Au nom des Dieux, ſers-moi, ne m'abandonne pas.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, LICAS.

ARSACE.

SOn retour me ſurprend; mais tu ſçais ſa tendreſſe:
Son Billet n'eſt qu'un jeu, ſon diſcours qu'une, adreſſe.
Licas, mon fils t'abuſe, & nous trompe tous deux.
Il n'auroit pû ſi-tôt éteindre tant de feux.
Aprends donc que s'il parle à préſent à la Reine,
Ayant craint pour Thiſbé quelque éclat de ſa haine,
Il l'éblouït, l'amuſe; & parce qu'il la craint,
Il lui feint un amour dont il n'eſt pas atteint.

LICAS.

Pourquoi feindre, Seigneur, & pourquoi ne pas croire
Que le deſir d'un Trône, ou celui de la gloire,
N'ait pû charmer ſon cœur par un juſte retour?
La gloire a ſes momens, auſſi bien que l'amour.

ARSACE.

Quand d'un objet charmant une ame eſt poſſédée,

Elle immole sa gloire à cette folle idée ;
Et si l'ambition parle au cœur d'un Amant,
La gloire en ces momens n'a jamais qu'un moment.
Mais que ce soit amour, ambition, ou crainte,
Il n'importe, Licas, je me sers de sa feinte ;
Et tu vois de quel poids elle est à mon projet :
Car enfin, soit qu'il feigne, ou qu'il aime en effet,
Je vais exagérer sa flamme & sa tendresse,
Achever d'entraîner la Reine avec adresse,
Et pour cette nuit même accomplir mes desseins.
Je sçaurai la presser de nous donner les mains.
Qu'elle parle, je suis Maître de Babylone.
Encore un mot, Licas, & mon fils est au Trône.
Tous nos Amis sont prêts, Hircus m'a tout promis :
J'ai remis dans ses mains le Billet de mon fils.
Pour la Reine il doutoit de l'amour de Pirame ;
Mais il m'a demandé ce gage de sa flamme,
Pour rassurer l'esprit de tous nos Factieux.

Je dois perdre Belus : ce Prince ambitieux
Sans doute me perdroit, s'il devenoit mon Maître.
Il faut l'en empêcher ; & la Reine peut-être,
Possédant un Amant dont son cœur est épris,
Sçaura se consoler de la perte d'un fils.
Déja l'Amour chez elle en a fait sa victime ;
Pour mon fils la nature achevera le crime.
A notre sûreté dois-je le refuser ?
Un homme comme moi, Licas, peut tout oser.
Amestris craint Belus, elle le hait dans l'ame.

Mais la voici, sçachons le succès de Pirame,
Je sçaurai si....

SCENE II.

AMESTRIS, ARSACE, LICAS.

AMESTRIS.

J'Ai vu le Prince votre fils.
A vos ordres, Arsace, il m'a paru soumis :
Il m'a dit que son cœur brûloit d'impatience
De marquer son respect & son obéissance ;
Et que, si quelque ardeur avoit sçu le trahir,
Il adoroit la gloire, & sçauroit obéir.
Le changement est grand, & j'aurai peine à croire....

ARSACE.

Madame, vous aimer c'est courir à la gloire :
Oui, bien qu'il ait paru sensible à d'autres feux,
Vous êtes Reine, aimable, & mon fils à des yeux.
Tantôt devant Licas il m'a fait voir son ame :
Son respect le fit taire, il étouffa sa flamme ;
Mais pour toucher un cœur qu'on adore en tremblant,
Pour une autre on peut feindre un amour éclatant.
Quand on voit à ses yeux une Rivale aimée,
D'abord par jalousie une ame est enflammée,

Se pique du desir d'être aimée à son tour ;
Et ce desir la presse & l'entraîne à l'amour.
Oui, ce fut l'artifice innocent de Pirame :
Il parloit pour Thisbé, brûlant pour vous, Madame ;
Et ses empressemens, ses soupirs, son ardeur,
Tout enfin ne tendoit qu'à toucher votre cœur.

AMESTRIS.

Peut-être que le Trône a sçu charmer son ame ;
C'est par là qu'il me doit son amour & sa flamme.
Je pourai l'y placer ; & s'il a de bons yeux,
S'il vous ressemble, Arsace, il est ambitieux :
D'ailleurs j'ai des raisons de craindre une surprise :
Du Peuple & de Belus je crains quelque entreprise ;
Il faut les prévenir, & suivant mon avis,
Surprendre en même temps Babylone & mon fils.
Puisque mon intérêt est ici joint au vôtre,
Assurez-vous de l'une, & je répons de l'autre :
Pour arrêter Belus je vais tout préparer.

ARSACE.

Madame, de Belus laissez-moi m'assurer :
Mais de peur que la Ville en puisse être allarmée,
Je vais secrettement rejoindre notre Armée,
Disposer nos Soldats, & dès qu'il sera nuit,
Faire couler ici quelques Troupes sans bruit ;
Alors à la faveur de l'ombre & du silence,
Dans Babylone ayant plus d'une intelligence,
Je saisis une Porte, & par les soins d'Hircus
Nous nous rendrons bien-tôt les maîtres de Belus ;

Il

Il est Chef de sa garde, Arcas Chef de la vôtre ;
Ils pouront dans ce temps se joindre l'un à l'autre.
A votre premier ordre Hircus même a promis
D'aller dans le Palais arrêter votre fils :
Il cherche à vous parler ; prenons garde, Madame,
De laisser échaper ce secret de notre ame.
Belus est pénétrant....

AMESTRIS.

Je sçai dissimuler.
Qu'il vienne, je l'attends, je sçaurai lui parler :
Je crois avoir, Arsace, un peu de prévoyance ;
Ma bouche ne dit pas toujours ce que je pense :
Fiez-vous-en à moi. Vous, partez de ces lieux.
Pour un si grand projet le temps est précieux.

SCENE III.

AMESTRIS.

HE' bien, foible Amestris, t'y voilà résolue ?
Ta flamme est en ce jour ta maîtresse absolue ?
Cependant laisse entendre à ce cœur abattu
Le murmure innocent d'un reste de vertu.
Je vois avec regret toute mon injustice,
Et je suis en aveugle un aveugle caprice.
Infortuné Belus, ne te plains point de moi :
La nature & la gloire ont combattu pour toi ;

Mon cœur en eſt témoin, & tu pourois l'en croire ;
Plains-toi donc de l'amour qui m'arrache à ma gloire.
Mais quoi ? tout l'Univers a vû juſqu'à ce jour
Que j'ai tout fait pour elle, & rien pour mon amour.
N'ai-je pas augmenté l'éclat de ma Couronne ?
Mon nom lui rend-il pas celui qu'elle me donne ?
Par ma ſeule vertu j'ai ſoutenu ſon poids,
Et le Sceptre me doit plus que je ne lui dois.
Oui, pour le conſerver, j'en fais part à Pirame....
Deſirs ambitieux, vous parlez pour ma flamme,
Je vous entends hélas ! ambitieux deſirs ;
Pour Pirame il ſuffit d'entendre mes ſoupirs.
Mes ſoupirs ! Dieux ! faut-il qu'un ſi grand cœur ſoupire ?
Faut-il que tant d'orgueil . . . . Hélas ! que vais-je dire ?
En vain vous me parlez, je ne vous entends plus,
Gloire, vertu, grandeur . . . . Mais Dieux ! je vois Belus.



SCENE IV.

BELUS, AMESTRIS.

BELUS.

JE viens ici, Madame, avec quelque contrainte,
Vous faire entendre encore une inutile plainte ;
Toutefois elle eſt juſte, elle eſt digne d'un fils
Qui deſcend de Ninus & de Sémiramis.
Je vois avec chagrin l'autorité d'Arſace ;
En commandant l'Armée, il occupe ma place,
Madame ; & je devrois en marchant ſur vos pas,
Rechercher les périls, pour ſignaler mon bras :
Vous m'en avez donné l'exemple, il faut le ſuivre.
Quand on brave la mort, on eſt digne de vivre.
J'ai vécu juſqu'ici dans une obſcure nuit ;
Il eſt temps qu'à ſon tour mon nom faſſe du bruit.
Souffrez-moi d'acquérir un peu de renommée.
Vous devez dans l'Egypte envoyer votre Armée ;
Commandez qu'à la tête . . . .

AMESTRIS.

Un ſi grand cœur, mon fils,
Eſt digne de Ninus, & même d'Ameſtris :
Cette fierté me plaît ; mais je ſuis votre mere ;
Je n'oſe hazarder une tête ſi chere.
Si votre cœur vous fait demander des combats,

Il le doit, mais je dois retenir votre bras.
Sur vous ſeul aujourd'hui tout mon eſpoir ſe fonde:
Je veux vous élever à l'Empire du monde;
Et ſans vous expoſer à de ſi rudes coups,
Tout l'éclat de mon nom ſe répandra ſur vous.

BELUS.

Madame, c'eſt avoir un peu trop de tendreſſe:
La vôtre iroit pour moi juſques à la foibleſſe:
C'eſt la pouſſer trop loin. Mais, Madame, entre nous,
Craindriez-vous d'avoir un fils digne de vous?
Je vois que je ſerai, ſi je veux vous en croire,
De ces Héros de nom qui dérobent leur gloire,
Et qui de leurs ayeux en vain enorgueillis,
Se couvrent de Lauriers qu'ils n'ont jamais cueillis.
Mais enfin les grands cœurs de leur ſort étant maîtres,
Veulent ſe devoir tout, & rien à leurs Ancêtres.
Je tiens du grand Belus le nom, avec le jour;
Il eſt mort, & je veux le lui rendre à mon tour:
Ses hauts faits me traçant le chemin qu'il faut ſuivre,
Dans moi je veux le faire éclater & revivre;
Et tirant de l'oubli les faits de mes Ayeux,
Faire parler de moi, pour faire parler d'eux.

AMESTRIS.

Prince, ces ſentimens font voir une grande ame;
Mais ma prudence doit modérer tant de flamme.
Si je vous expoſois, en ſuivant vos avis,

Je mériterois peu de vous avoir pour fils :
Déja de l'Aſſyrie on vous nomme l'Arbitre ;
Déja vous êtes Roi, ſans en avoir le titre ;
Et mon bras qui vous ſert, & vous couvre d'éclat,
N'eſt que le défenſeur & l'appui de l'Etat.
Goûtez paiſiblement les fruits de ſa victoire ;
Sans courir ſes périls, jouïſſez de ſa gloire.
Le Peuple vous adore ....

BELUS.

Oui, Madame, je voi
Que je ſuis en effet le fantôme d'un Roi ;
Que je traîne une vie & languiſſante & ſombre ;
Et vous êtes le corps dont je ne ſuis que l'ombre :
Mais ſi nous agiſſions par de juſtes reſſorts,
Vous n'en ſeriez que l'ombre, & j'en ſerois le corps.

AMESTRIS.

Je vous entends, Belus : la Puiſſance ſuprême
Vous déplaît en mes mains, vous la voulez vous même :
Mais enfin croyez-moi, mon fils, appréhendez
Que vous n'ayez trop tôt ce que vous demandez.
Quand vous ſerez rongé des chagrins politiques,
Qu'il faudra pour le bien des affaires publiques
Vous immoler vous-même, & ne rien épargner,
Vous me direz alors s'il eſt doux de régner.
Que vous connoiſſez mal le poids du Diadême !
Pour être à tout le monde, on n'eſt plus à ſoi-même ;
On ſe voit ébloui de ſon trop de ſplendeur ;

On se sent accablé sous sa propre grandeur ;
Et dans ce rang pompeux, le chagrin qui nous brave,
Du Maître de la Terre, en sçait faire l'Esclave.
Par combien de périls ai-je acheté ce rang ?
J'ai souvent cimenté le Trône de mon sang ;
Et nos Chefs sont témoins que plus d'une victoire
A payé de ce sang tout l'éclat de ma gloire.
Ici combien de fois d'un Peuple furieux
M'a-t-il falu calmer l'esprit séditieux,
Désarmer par mes soins & la rage & l'envie,
Renverser des complots formés contre ma vie,
Apaiser de l'Etat les troubles intestins,
Et changer contre moi les Arrêts des destins ?
Après cela, Belus, ne mettez plus en doute
La pesanteur du Sceptre, & le prix qu'il me coûte.
Croyez qu'heureux sont ceux dont les justes desirs
Dans leur tranquille vie ont borné leurs plaisirs,
De qui l'ambition ne dévore point l'ame ;
Qui dans un doux repos....

BELUS.

Hé goûtez les, Madame,
Ce repos si charmant, ces tranquilles plaisirs ;
Et remplissez en vous de si justes desirs.
Il ne tiendra qu'à vous de vous rendre à vous-même ;
Soulagez-vous sur moi du poids du Diadême ;
Et m'en donnant enfin les pénibles emplois,
Faites suer mon front sous un si noble poids.
Laissez-moi dévorer aux chagrins politiques,

Madame, accablez-moi des affaires publiques,
Et cessez de gémir sous ces illustres fers.
Il est temps qu'à mon tour je serve l'Univers :
Mais hélas ! je crains bien que votre injuste flamme
Ne charge de ces fers le trop heureux ... Madame,
Vous rougissez .... Mais quoi ? ne dois-je pas trembler,
Que quelqu'autre à mes yeux ne s'en laisse accabler ?
Que vous ne partagiez avec lui ....

AMESTRIS.

Téméraire,
Apprenez à parler, ou plutôt à vous taire.
Votre peu de respect va me faire songer
Avec qui je pourois un jour les partager.

SCENE V.

BELUS.

J'Avois voulu par là sonder encor son ame ;
Mais enfin son discours, le Billet de Pirame,
Tout fait voir leur projet prêt à s'exécuter :
Mais j'ai donné mon ordre ; Hircus doit l'arrêter,
Babylone est pour moi, plusieurs Chefs de l'Armée...

SCENE VI.

THISBE', ISMENE, BELUS.

THISBE'.

JE vous cherchois, Seigneur. Que je ſuis allarmée !
Un bruit trop bien fondé me fait craindre pour vous
Que la Reine en effet ne choiſiſſe un Epoux ;
Vous me l'aviez bien dit, & je le ſçais d'Iſmene.
Oui, Seigneur, elle a vû Pirame chez la Reine ;
Et ce qui fait encor mon plus grand embarras,
Il en ſort, cherche Arſace, & ne me cherche pas.
Quelques momens après leur ſecrette entrevûe,
J'ai vû paſſer la Reine encore toute émûe.
Son viſage ſembloit s'applaudir de ſes feux ;
Et j'ai vû trop de joie éclater dans ſes yeux.
Il n'en faut point douter, c'eſt Pirame qu'elle aime.
Elle ſort d'avec vous : l'aimeroit-il de même ?
Son air ſi ſatisfait, me trouble & me ſurprend ;
Quand on n'eſt point aimée, a-t'on l'air ſi content
Ah ! Seigneur, que je crains !

BELUS.

Vous avez lieu de craindre :
Oui, Madame, & pour vous le perfide a ſçû feindre.

Il adore la Reine, & vous trompe en effet.
Je vais vous confirmer par son propre Billet,
Qu'il l'aime, & qu'il est prêt de m'enlever le Trône.
De plus, je sçais qu'on doit surprendre Babylone.
Sans un fidele Ami nous serions tous perdus :
Arsace ayant tenté de suborner Hircus,
Hircus lui promet tout, afin de tout apprendre.
Arsace s'ouvre à lui, l'oblige d'entreprendre,
L'engage pour la Reine, & lui dit leur secret,
Lui fait voir de son Fils l'amour & le Billet.
Hircus le prend, le lit, semble approuver leur flamme ;
Mais lui-même dans peu doit arrêter Pirame,
Va soulever le Peuple, & tout faire pour moi ;
Et nous l'empêcherons, s'il se peut, d'être Roi.
Mais voici le Billet : il l'écrit à son Pere.
Lisez-le.

THISBE'.

J'y connois son seing, son caractere

Elle prend & lit le Billet.

J'Ai fait réflexion sur vos bontés, Seigneur :
Je ne dois point aimer l'objet de votre haine,
Et n'ai que trop vû la grandeur
Et le mérite de la Reine :
Le respect m'a fait taire, & m'a mis à la gêne ;
J'ai feint, pour mieux sonder votre cœur & le sien :
Je les connois, voyez le mien ;
Et tandis que Licas va vous ouvrir mon ame,

Je vais avec respect lui découvrir ma flamme.

Elle reprend.

Cet outrageant Billet seroit-il de sa main ?
Mais, Dieux ! j'en reconnois l'écriture & le seing ;
Oui, c'est sa propre main, c'est sa même écriture.
Justes Dieux ! se peut-il que Pirame parjure....

BELUS.

Son Billet en dit trop, vous n'en sçauriez douter,
Madame, & vous voyez qu'il est prêt d'éclater.
Mais puisque le perfide ose rompre sa chaîne,
Qu'il feint de vous aimer quand il aime la Reine,
Que pour m'ôter le Trône il vous ravit son cœur,
Aimerez-vous toujours l'infidelle....

THISBE'.

Ah Seigneur !
Tout semble le charger d'une tache si noire ;
Je le vois, mais enfin je ne sçaurois le croire.
Oui, si vous l'eussiez vû (funeste souvenir !)
Jurer qu'il m'aimeroit jusqu'au dernier soupir,
Sentir pour mon amour d'innocentes allarmes,
Se jetter à mes pieds, les baigner de ses larmes,
Vous douteriez, Seigneur, du moins autant que moi,
Qu'après tant de sermens il me manquât de foi.
Tantôt même, tantôt, que m'a-t'il fait entendre,
Apprenant votre amour ! Que sa douleur si tendre,
Que ses jaloux transports m'ont charmée en ce jour !
Dieux ! est-on si jaloux, quand on feint de l'amour ?

Tant de vœux, de ſoupirs, d'allarmes, & de craintes,
Depuis un ſi long-temps, n'étoit-ce que des feintes?
Eût-il ſurpris mon cœur, ſans me donner le ſien?
Et s'il feignit, Seigneur, que l'Ingrat feignit bien!

BELUS.

Puiſque ſa trahiſon vous eſt indubitable,
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il eſt coupable.

THISBE'.

Non, Seigneur, il ſentit un amour trop preſſant;
Et ſi j'en crois mon cœur, Pirame eſt innocent.

SCENE VII.

UN GARDE, BELUS, THISBE', ISMENE.

UN GARDE *à Belus.*

Babylone, Seigneur, a pour vous pris les armes.

BELUS.

Qu'entends-je?

GARDE.

Que la Reine a tout mis en allarmes:
Oui, Seigneur, pour Pirame elle vient d'éclater.
Quand par votre ordre Hircus eſt venu l'arrêter,
Et qu'en tumulte au Fort notre troupe l'entraîne,

Arcas l'a vû, s'eſt joint aux Gardes de la Reine,
Et pour le dégager, a chargé nos Soldats :
Mais la Reine à ce bruit accourant à grands pas,
A fait voir dans ſes yeux le trouble de ſon ame ;
Et pour ſervir d'exemple à dégager Pirame,
Elle-même s'eſt miſe à la tête des ſiens.

BELUS *à Thisbé.*

Pardonnez, ſi je ſors pour ſecourir les miens.

SCENE VIII.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

QU'entends-je? Ah Dieux! que vois-je? où ſuis-je? je friſſonne ;
Je tremble. Que d'horreurs! Pirame m'abandonne!
Fiere Ameſtris, hélas! tu me viens arracher
Par l'éclat de ton Trône, un cœur qui m'eſt ſi cher!
Malheureuſe Princeſſe! innocente Victime!
Un Perfide t'immole à l'orgueil de ſon crime.
Il te ſacrifioit le Trône & la Grandeur,
Et cependant l'Ingrat n'immoloit que ton cœur.
Puiſqu'il a vû la Reine, & qu'il ne m'a point vûe,
Quel préſage! Je lis un Billet qui me tue.
Quelle preuve! On l'arrête ; & pour le dégager,

La Reine, oüi la Reine, éclate en ce danger,
Quel secours! De quel bras ce secours?

ISMENE.

Mais, Madame,
Peut-être ignorons-nous les desseins de Pirame;
Et quoiqu'il en arrive, ou puisse réussir,
Il faudra lui parler pour vous en éclaircir.
Les dehors sont trompeurs, suspendez vos allarmes.

THISBE'.

On m'apprend que pour lui la Reine prend les armes,
Se hazarde elle-même, & vole à son secours.
Dieux! pour un Insensible expose-t'on ses jours?
Puisque tant de tendresse anime ma Rivale,
Pirame à son ardeur montre une ardeur égale;
Il n'en faut plus douter, je le vois, ç'en est fait:
Mais pour le confirmer, écoute son Billet.
Je ne dois point aimer l'objet de votre haine,
Ecrit-il à son pere; il adore la Reine.
Mais tiens, prens, lis le reste. Ismene, il faut mourir.
Qu'en dis-tu? qu'en crois-tu? Pirame, me trahir!
J'ai cent fois soupiré, voyant le caractere
Des traits de cette main & si tendre & si chere:
Mais pouvois-tu penser que cette même main
Formât un jour des traits pour me percer le sein?
Verse, verse des pleurs, Princesse infortunée!
Amante trop crédule! Amante abandonnée!

Puisqu'on te sacrifie à la splendeur du rang,
Va noyer ton amour dans des larmes de sang;
Etouffe cet amour qui t'a servi de guide.
Mais dois-je m'étonner si Pirame est perfide?
Je me trahis moi-même, & mon cœur aujourd'hui
En l'aimant, m'est-il pas plus perfide que lui?
Dieux! tandis que je pleure un Amant infidelle,
Je sens qu'à son secours ma tendresse m'appelle:
Oui, peut être on me venge, & l'on va le punir.
J'envisage & je crains un funeste avenir.
Peut-être que Belus en fera sa victime.
J'aime le Criminel, si j'abhorre le crime.
Sortons, Ismene, allons, car je veux aujourd'hui
Sauver mon Infidelle, ou mourir avec lui.

Fin du Troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

De mon trifte deftin, Ifmene, apprends la la fuite,
Et le funefte état où mon ame eft réduite.
Mais comme tu n'as pas le même défefpoir,
Tes yeux n'auront pas vû ce que je viens de voir.
Pourois-tu comme moi t'en retracer l'image?
Nous fortons de ces lieux: quel combat! quel carnage!
Je trouve une forêt de piques & de dards,
J'aperçois mille morts voler de toutes parts:
Je les crains pour Pirame, & chaque trait me tue.
Juge dans cet état d'une Amante éperdue,
Qui voit tant de foldats tomber en un moment,
Et parmi ces horreurs, qui cherche fon Amant.
Malgré la foule enfin, je l'aperçois à peine,
Et dans le même inftant je vois qu'Hircus l'entraîne:
Je l'ai fuivi, l'ai joint, & l'ai vû dans le Fort.

Mais on dit que la Reine a fait un grand effort.
Je t'ai fait demeurer, apprends-moi donc le reste.

ISMENE.

La valeur de Belus à la Reine funeste,
Par ses efforts, Madame, a bientôt enfoncé
Le gros de ses soldats que son bras a percé :
Aussitôt qu'elle a vû disparoître Pirame,
Elle a perdu l'espoir de secourir sa flamme.
Ses soldats ont plié ; mais elle avec fierté
A fait voir jusqu'au bout son intrépidité,
A rallié sa Garde, & perçant dans la ville,
Elle s'en est rendu l'issue assez facile.
Arsace l'a reçue ; & les siens repoussés
Par le Peuple & Belus, viennent d'être chassés.
Belus est maître ici... Vous soupirez, Madame.

THISBE'.

Hélas! Belus est maître, & maître de Pirame.
Mon Amant m'est fidelle ; il m'a lui-même appris
Le secret du Billet qu'Hircus avoit surpris :
Pour abuser son pere, & prévenir l'atteinte
Des fureurs de la Reine, il a fait cette feinte.

ISMENE.

Avez-vous vû Pirame, & vous ont-ils permis ?....

THISBE'.

J'étois seule, ils n'avoient que mes yeux d'ennemis.
J'ai volé vers le Fort d'une ardeur insensée ;
A travers des soldats je me suis empressée,
Pour escorte n'ayant que mes propres malheurs,

Pour

Pour armes que mes cris, mes soupirs, & mes
pleurs.
Un reste de pitié pour moi les intéresse;
Et ces pleurs m'ont ouvert le passage & la presse.
Ils ont eu du respect, me voyant approcher :
J'ai couru vers l'Ingrat, j'allois lui reprocher....
Mais hélas! qu'ai-je vû? que m'a-t'il fait entendre?
Qu'il s'est justifié d'une maniere tendre!
Ses yeux que j'évitois, ont rencontré les miens;
Il a vû tous mes feux, & j'ai vû tous les siens;
Ses discours ont banni mes mortelles allarmes,
Ses soupirs ont grossi le torrent de ses larmes :
Elles m'ont entraînée; & malgré mes soupçons,
Mon cœur n'a pû tenir contre tant de raisons.
Pour lever tout ombrage, alors je suis sortie,
Et pour voir les moyens de lui sauver la vie.
Je crains tout de Belus, puisque Pirame est pris;
Il arrête, il enchaîne Arsace dans son fils.
S'il presse Babylone, on verra sa colere
Sur la tête du fils punir le bras du pere :
J'entendrai menacer des jours si précieux.
Verrai-je contre lui....

ISMENE.

Madame, faites-mieux,
Déclarez à Belus sa feinte pour la Reine,
Dites-lui qu'il n'a point....

THISBE'.

Le croira-t'il, Ismene,

Qu'il n'en veut point au Trône ? Et pour n'en croire rien,
Hélas! Belus a-t'il un cœur comme le mien ?
L'ardeur de mon Amant pour moi fut convaincante;
Mais un Prince jaloux a-t'il des yeux d'Amante ?
Pour Pirame d'ailleurs j'appréhende Ameſtris;
Je crains plus ſon amour que tous nos ennemis;
Et je l'expoſerois, découvrant le myſtere,
Pour le ſauver du fils, aux fureurs de la mere;
Car ſi la Reine alloit triompher à ſon tour,
Si Babylone étoit repriſe quelque jour,
Que Maîtreſſe abſolue elle ſe vit trahie,
Je craindrois qu'à Pirame il n'en coûtât la vie.
Que faire donc, Iſmene, en ces extrémités ?
Je ne vois que la mort pour nous de tous côtés;
Du côté de Belus, de celui de la Reine,
Tout m'embarraſſe hélas! tout me met à la gêne.
Je cherche des moyens, & je n'en puis trouver;
Et par-tout je le perds, ſi je veux le ſauver.

ISMENE.

Du moins devant Belus, Madame, il faudra feindre.
Vous ſçavez ſon amour, vous devez vous contraindre.
Pirame eſt dans ſes fers: gardez-vous de parler.
Mais le voici, Madame, il faut diſſimuler.

SCENE II.

BELUS, THISBE', ISMENE, Suite de Gardes.

BELUS.

GRace aux Dieux, je ſuis Maître, & tiens en ma puiſſance
Un Ingrat, dont je viens vous offrir la vengeance,
Madame ; je l'expoſe à tout votre courroux ;
Et c'eſt de votre main que vont tomber les coups.
Oui, vous-même ordonnez de la peine du Traître :
Le perfide a trahi ſa Maîtreſſe & ſon Maître ;
Je prends votre intérêt, & je veux vous venger.
Son ſort dépend de vous, c'eſt à vous d'y ſonger.
Il a voulu vous perdre, & même à votre vûe....

THISBE'.

Epargnez-moi, Seigneur, un diſcours qui me tue ;
Et ſi vous expoſez Pirame à mon courroux,
Si l'Ingrat de ma main doit attendre les coups,
Seigneur, puiſqu'il m'a fait la plus ſenſible offenſe,
Repoſez-vous ſur moi du ſoin de ma vengeance.
Mais depuis qu'il eſt pris, l'avez-vous entendu ?
Et de ſa trahiſon s'eſt-il mal défendu ?

BELUS.

Je me trompe, Madame, & commence à comprendre

Que Pirame à vos yeux aura pû se défendre.
Hircus me l'avoit dit ; & vous avez raison
De douter de son ame & de sa trahison :
Mais mon Sceptre & mes jours si proches de leur
perte,
Tant de sang, tant de morts dont la terre est
couverte,
La Reine avec Arsace, une Armée à nos murs,
S'en sont-ils expliqués en des termes obscurs ?
Qu'aura-t'il répondu, quand pour m'ôter le Trône,
Me perdre, on a voulu surprendre Babylone,
On l'assiége, & l'on tâche à renverser l'Etat ?
Faut-il pour vous convaincre un plus noir attentat ?
Mais si ma destinée est contraire à la sienne,
A lui laisser la vie, il y va de la mienne,
Il y va de mon Trône, il y va de mon cœur,
Il y va de vous-même, & de tout mon bonheur.

THISBE'.

Ah ! Seigneur, si jamais j'eus pour vous quelques
charmes,
Si jamais votre cœur fut touché par des larmes,
Ne précipitez pas.... Mes sens embarrassés,
Et mes soupirs, Seigneur, vous en disent assez.

BELUS.

Madame, vous n'avez pour moi que trop de
charmes :
Mais je trouve un Perfide indigne de vos larmes ;
Et ces tendres soupirs réveillent tour à tour

Ma haine pour Pirame, & pour vous mon amour.
Quoi ! tout ingrat qu'il est, l'aimeriez-vous, Madame ?
Cet amour....

THISBE'.

Moi ! Seigneur, moi ! J'aimerois Pirame !
J'aimerois un Ingrat, qui pour se couronner
Après mille sermens, ose m'abandonner !
Un Perfide qui brise une si belle chaîne !
Non, Seigneur, non, pour lui je n'ai que de la haine.
Je demande sa grace afin de m'en venger ;
Si j'ai voulu le voir, c'étoit pour l'outrager,
Et pour lui reprocher toute son injustice :
Mais je veux prolonger sa vie & son supplice.
Je ferai comme une ombre attachée à ses pas,
Pour lui causer des maux pires que le trépas :
Ainsi je verrai mieux ma vengeance assouvie,
Et ma haine sera le bourreau de sa vie.
Donnez-la moi, Seigneur, puisqu'il m'a sçû trahir;
Qu'il vive, & laissez-moi le soin de le haïr.

BELUS.

Hé bien ! Madame, hé bien ! il faut lui faire grace ;
Je veux récompenser son crime & son audace.
Pour accorder mes droits avec ceux d'Amestris,
Je lui rendrai Pirame, & je crois qu'à ce prix
Elle me cédera le Trône de mon pere.
Et vous, pour vous venger de l'amour de ma mere,
Quittez votre Infidelle, & regnant avec moi....

THISBE'.

Quoi ! Seigneur, je verrois Pirame être mon Roi !
Si vous aviez uni la Reine avec ce Traître,
Songez à votre tour qu'il feroit votre maître ;
Que vous fuccomberiez vous-même fous vos coups,
Et que votre vengeance éclateroit fur vous.

BELUS.

Laiffez, laiffez fur moi retomber ma vengeance,
Madame, & confentez à leur jufte alliance ;
N'y mettez point d'obftacle.

THISBE'.

Ah ! j'y mettrai, Seigneur,
Des obftacles pour vous, pour moi, pour votre honneur ;
Et j'ai trop de raifon de craindre que la Reine,
Pour regner feule ici, ne nous livre à fa haine.
Vous fçavez fa fureur & fon emportement :
Et que ne fait-on point, Seigneur, pour un Amant ?
Vous en êtes témoin, vous l'avez vû vous-même ;
Il vous en a coûté prefque le Diadême.
Votre vie expofée en ce dernier combat....

BELUS

Il faut donc l'immoler au repos de l'Etat,
Cet Amant trop heureux qui menace ma vie.

THISBE'.

Ah Seigneur ! étouffez cette funefte envie.

BELUS.

Madame, vous l'aimez, votre cœur s'eft trahi,

Je vous aime. & je ſuis malheureux & haï :
Tout criminel qu'il eſt, vous excuſez ſon crime ;
Quand je dois l'immoler, je deviens ſa victime ;
Mais ſon ſort & le mien va dépendre de vous.
Si vous craignez pour lui l'éclat de mon courroux,
Sa vie eſt en vos mains, & je vous l'abandonne.
Je hazarde pour vous la mienne, & la Couronne.
Un mot de votre bouche en fera le deſtin.
Pour ſa tête il me faut promettre votre main.
A cet unique prix, je fais grace à Pirame.
Je vous donne ce jour pour y penſer, Madame :
Songez que votre amour lui peut être fatal ;
Songez qu'il vous trahit, & qu'il eſt mon Rival.

SCENE III.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

ISmene, il faut mourir, & l'heure en eſt venue,
Belus, la Reine, Arſace, & mon amour me tue.
Tu ſçauras, cher Amant, combien tu m'étois cher,
Je vais percer ce cœur qu'on te veut arracher :
Oui, je mourrai, Pirame, & je mourrai fidele

Du plus parfait amour je ferai le modele ;
Et nous ferons peut-être un exemple fameux
Des plus tendres Amans & des plus malheureux :
Mais si je meurs, Ismene, empêche que Pirame
Ne me suive, & ne coupe une si belle trame.
Cette pensée, hélas ! me fait trembler d'effroi.
Je vais mourir pour lui, fais-le vivre pour moi.
Dis-lui, pour détourner cette fatale envie,
Que j'eus mille raisons de sortir de la vie ;
Que Belus me pressoit de lui donner la main ;
Que c'étoit lui porter un poignard dans le sein ;
Qu'Amestris redoubloit mes mortelles allarmes ;
Qu'un peu de sang versé, m'épargne bien des
larmes ;
Que toujours son amour se souvienne de moi ;
Qu'il vive, & s'il se peut, qu'il me garde sa foi.

ISMENE.

Quel funeste penser vous accable, Madame !
Les Dieux auront pitié de vous & de Pirame,
Et vous ne ferez pas toujours si malheureux....
Mais qu'aperçois-je, ô Ciel ! Pirame dans ces
lieux !



SCENE

SCENE IV.

PIRAME, THISBE', ISMENE.

THISBE'.

AH ! Seigneur, se peut-il qu'enfin je vous revoïe?

PIRAME.

Madame, suspendez l'éclat de votre joie ;
Je suis libre, il est vrai, par les soins de Licas :
Il a gagné du Fort les Chefs & les Soldats.
J'en sors, Madame; il faut marquer votre tendresse,
Il faut fuir à cette heure avec moi : le temps presse ;
Tout flate ce dessein ; malgré l'obscurité,
La Lune cette nuit nous offre sa clarté ;
Pour ménager Belus avec plus de conduite,
Ismene en demeurant, peut cacher notre fuite.
Les superbes Jardins que fit Sémiramis,
Ne sont point investis du camp des ennemis ;
Rangez près de l'Euphrate, ils assiégent la Ville,
Par ces lieux écartés l'issue en est facile.
Ainsi nous pouvons fuir, & gagner la Forêt ;
Et Licas va nous suivre, & nous tenir tout prêt :
Au Tombeau de Ninus il doit bien-tôt se rendre,
Proche de la Fontaine où nous devons l'attendre.
Hé bien, partirons-nous, Madame, de ces lieux ?

Mais quoi ! je vois tomber des larmes de vos yeux !
Pourquoi tant de ſoupirs, Madame? & que veut dire....

THISBE'.

Ah! Seigneur, apprenez pourquoi mon cœur ſoupire.
Quoi ! fuirois-je avec vous, ſeule, & pendant la nuit?
Pour ma gloire, Seigneur, ah ! quel funeſte bruit !
Souillerois-je mon nom d'une tache ſi noire ?
Prince, ſi vous m'aimez ayez ſoin de ma gloire,

PIRAME.

A la fuite, ſans vous, pourrois-je conſentir ?
Quoi ! Madame, ſans vous ?

THISBE'.

Oui, Prince, il faut partir :
Il faut partir ſans moi, ſans cette Infortunée,
Qui fait tout le malheur de votre deſtinée.
Je fuirois avec vous, ſi j'en croyois mon cœur,
Je vous ſuivrois par tout ; mais ma gloire, Seigneur,
Retraçant à mes yeux la noirceur de l'envie,
Ne lui veut point donner de priſe ſur ma vie.
Si vous m'aimez, Pirame, ah ! ſortez de ce lieu,
Epargnez à mon cœur ce douloureux adieu :
De mes ſens déſolés vous redoublez la peine.
Fuyez....Mais n'allez pas vers le camp de la Reine.

PIRAME.

Partirois-je ſans vous ? reſteriez-vous ſans moi ?
Vous abandonnerois-je aux tendreſſes d'un Roi ?
Vous laiſſerois-je en proie aux fureurs d'une Reine,
Egalement victime ou d'amour, ou de haine ?

Et que sçais-je, Madame, en ce funeste jour,
Si vous ne seriez pas la victime d'Amour?
Epargnez à mes sens cette funeste image,
Epargnez des transports de douleur & de rage;
Et sans nous attendrir en soupirs superflus,
Fuyons, fuyons ensemble & la Reine, & Belus.
Vous craignez (dites-vous) quelques traits de l'envie.
Et ne craignez-vous rien, cruelle, pour ma vie?
Un sentiment de gloire étouffant votre amour,
S'il vous coûte des pleurs, me va coûter le jour.
Encore un coup, songez que ma mort est certaine,
Si vous ne me suivez, je rentre dans ma chaîne,
Je me livre à Belus, & je cours au trépas.
Ah Dieux! si vous m'aimiez...

THISBE'.

Je ne vous aime pas,
Ingrat! de mon amour pouriez-vous être en doute?
Et vous voyez si bien les larmes qu'il me coûte:
Mais sur tant de foiblesse enfin fermez les yeux,
Prince; je vais rentrer, sortez au nom des Dieux,
Adieu, Pirame, adieu... Mais je demeure encore;
Je ne puis m'arracher d'un Amant que j'adore,
Pour la derniere fois adieu, Prince.... Ah cruel!
Que ne m'épargniez-vous cet adieu si mortel?
Pour vous je tremble, helas! que d'effroi! que d'allarmes!
Quel plaisir prenez-vous à voir couler mes larmes?
Cher Prince, fuyez donc, qu'un généreux effort....

PIRAME.

Cruelle, je le vois, vous demandez ma mort,
Peut-être que Belus..... Ah! penser trop funeste!
Mais, Madame, ma mort vous dira mieux le reste.

THISBE'.

Ah! Seigneur étouffez ce sentiment jaloux;
Non, je crains de traîner mon malheur avec vous.
Je ne sçai quelle horreur me retient & me glace;
Pirame, au nom des Dieux, souffrez que je vous
chasse.
Un mouvement secret m'arrête dans ces lieux;
Il n'en faut point douter, c'est un ordre des Dieux.
Si je fuis avec vous, qu'en devons-nous attendre?
Les Gardes de Belus viendront pour nous reprendre;
Je vous verrai tout seul contre tant de Soldats,
Tomber percé de coups, peut-être entre mes bras;
A vos regards mourans, je m'offrirai mourante.
Quel spectacle, Seigneur, hélas! pour une Amante!

PIRAME.

Non, la mort à mes yeux n'a rien de si fatal,
Que de vous voir en proie à l'amour d'un Rival.
Il n'est point à mes yeux de si grande infortune:
Je souffre mille morts pour en éviter une:
Pour moi vous la craignez, & vos tristes adieux
Sçauront me la donner, & peut-être à vos yeux.
Un moment différé rend ma perte assurée;
Vous la voyez, cruelle, & vous l'avez jurée.
Si quelqu'un me surprend ici, je suis perdu.

Vous vous repentirez d'avoir trop attendu ;
Il ne sera plus temps, je mourrai....

THISBE.

Quelle peine !
Hé bien, Seigneur, allons où le Sort nous entraîne

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BELUS, HIRCUS.

HIRCUS.

ENfin, Seigneur, les Dieux sont déclarés pour
vous :
La Reine est arrêtée, Arcas percé de coups ;
Son Parti cette nuit est défait par le vôtre :
Nos Chefs ont fait merveille à l'envi l'un de l'autre ;
Mais le profond respect que l'on doit à son rang,
Leur a fait épargner en elle votre sang :
Arsace s'est sauvé dans la forêt prochaine ;
On le poursuit : nos Chefs vous amenent la Reine :
Elle est dans Babylone, elle veut vous parler ;
Et tout ce grand revers a peine à l'ébranler.
Mais, Seigneur, dans le bien que le Ciel vous
envoie,
Pourquoi vous refuser à la publique joie ?
Et ce sombre chagrin qui nous paroît...

BELUS.

Helas !
Ma gloire est satisfaite, & mon cœur ne l'est pas.

Je sens je ne sçai quoi dans l'ame qui me gêne.
Vous, Gardes, approchez : allez trouver la Reine ;
Et lors que vous l'aurez conduite jusqu'ici,
Faites sortir Pirame, & l'amenez aussi.
Je veux lui reprocher sa flamme criminelle :
Devant la Reine il faut.... Mais s'il étoit fidelle,
Hircus ? Si pour Thisbé.... Cependant aujourd'hui
Puisque la Reine même a combattu pour lui,
Il faut bien qu'avec elle il soit d'intelligence.

HIRCUS.

Quand la Reine, Seigneur, courut pour sa défense,
Qu'elle chargea les miens lorsque je l'arrêtois,
Je l'observois toujours, moi seul je le tenois.
Cependant dans l'instant que la Reine elle-même
Combattit, & fit voir une tendresse extrême,
Il ne répondit point à de si beaux transports,
Pour se sauver lui-même il ne fit point d'efforts ;
Au contraire il la vit avec un œil farouche ;
Le nom de la Princesse échappa de sa bouche ;
Et poussant des soupirs qu'il ne put retenir,
(Chere Thisbé, dit-il, que vas-tu devenir ?)
Je l'entraîne : il ne fit aucune résistance ;
Il demeura toujours dans un triste silence ;
Dans ses yeux éclatoit une tendre douleur,
Et du reste il étoit stupide à son malheur.
Après cela, Seigneur, pouvez-vous être en peine
S'il trahit la Princesse, ou s'il aime la Reine ?

BELUS.

Ah ! Dieux, que m'apprends-tu par ce cruel récit ?
Trop fidelle à Thisbé, c'est moi seul qu'il trahit.
Hélas ! quand de mes feux je me rendois le maître,
Qu'un Billet outrageant le fit passer pour traître :
Que l'amour de la Reine appuya notre erreur,
Je crus Thisbé trompée en consultant mon cœur :
Pour Pirame ayant vû les efforts de la Reine,
Cette marque d'amour sçut désarmer ma haine ;
Et sans envisager la mort où je courois,
Mon cœur étoit charmé du péril où j'étois.
Mais enfin quand je vois ma vie en assurance,
Si la Reine est trahie, Helas ! plus d'espérance.
Que la gloire & l'amour dans mes desirs errans
Font sentir à mon cœur de transports différens !
La douleur de Thisbé semble augmenter ses charmes.
Quand je vois ses beaux yeux baignés de tant de
larmes,
Une tendre pitié presse & saisit mon cœur,
Je veux de mon amour devenir le vainqueur ;
Et quand cette pitié rend mon ame abattue ;
Cette pitié devient un amour qui me tue ;
La Princesse & Pirame en sont plus malheureux,
Et je me trouve encor plus infortuné qu'eux.
Mais il faut m'éclaircir du doute qui me presse.
Oui, tout-à-l'heure, Hircus, allez chez la Princesse ;
Qu'on la fasse venir avecque son Amant.
Voici la Reine : allez, revenez promptement.

SCENE II.

AMESTRIS, BARSINE, BELUS, Suite de Gardes.

AMESTRIS.

TU triomphes, Belus, & les Dieux m'ont trahie:
Tu m'arraches le Sceptre & me laisses la vie.
Acheve, Fils ingrat, & devenant mon Roi,
Viens me ravir le jour que tu reçus de moi.
Tu sçais que pour la mort je n'eus jamais de crainte.
Qui la brava cent fois, en méprise l'atteinte.
D'un visage serein je l'attends constamment;
Mais n'attends point de moi d'indigne abaissement.
Pour réparer ma honte, & pour finir ma peine,
Je veux mourir, Belus, & veux mourir en Reine;
Car apprends aujourd'hui, perdant ce que je perds,
Que l'on doit dans sa chûte étonner l'Univers;
Que le Trône est placé dans un lieu si sublime,
Qu'à ses pieds le Destin ne fait voir qu'un abîme.
Viens, de tes propres mains, viens m'y précipiter;
Et couvert de mon sang, hâte-toi d'y monter.

BELUS.

Madame, loin d'avoir cette funeste envie,
Je respecte ce sang qui m'a donné la vie:

Ecoutez un peu moins une aveugle fureur,
Qui va jusqu'à l'excès aigrir votre douleur.
Vous m'avez voulu perdre, & pour vous satisfaire,
Vous aviez oublié que vous étiez ma Mere ;
Mais dans le triste état où le Sort vous a mis,
Je veux me souvenir que je suis votre fils.
Vous rendant les respects qu'exige la Nature,
Je fais ce que je dois. Si votre cœur murmure
De me voir dans les mains le Sceptre que je tiens,
La Nature a ses droits, & le Trône a les siens.
Je m'y place, Madame, & moi seul y dois être.
Il faut que l'univers connoisse en moi son Maître.
Je ne veux plus languir dans les bras du repos,
Mais marcher comme vous sur les pas des Héros.
Si vous en murmurez, plaignez-vous de vous-même.
Je sçaurai comme vous porter le Diadême,
Confier à mon bras l'honneur de mes desseins,
Etre seul mon Ministre, & régner par mes mains.

AMESTRIS.

Quoi! tu veux regner seul ? & ta fierté me brave ?
Prétends-tu de ta Mere avoir fait ton esclave ?
Etalant à mes yeux d'ambitieux projets,
Déja tu me confonds avecque tes Sujets.
Fais plus, car il te faut une double Victime ;
Il faut que ta grandeur te coûte plus d'un crime :
Pirame est déja mort. J'avois seule attenté
Pour conserver mes droits avec ma liberté ;
Mais enfin, donne-moi le destin de Pirame :

Il étoit innocent....

BELUS.

Non, non, il vit, Madame.
A Thisbé je voudrois qu'il eût manqué de foi,
Et qu'il eût avec vous conspiré contre moi.
Devenu son Rival, ou plutôt sa Victime,
Je crains son innocence, & souhaite son crime:
Et pour vous dire, helas! ce que mon cœur ressent,
Peut-être à mon égard est-il trop innocent.

SCENE III

UN GARDE, BELUS, AMESTRIS, BARSINE, Suite des Gardes.

GARDE.

Ah! Seigneur cette nuit Pirame a pris la fuite:
Il a trompé sa Garde, ou Licas l'a séduite.
Pour le suivre, il étoit déja prêt à partir;
Mais Seigneur, nous l'avons empêché de sortir.



SCENE IV.

HIRCUS, UN GARDE, BELUS, AMESTRIS, BARSINE.

HIRCUS.

JE viens vous avertir, Seigneur, que la Princesse
N'est plus dans le Palais.

BELUS.

Qu'on la cherche sans cesse.

HIRCUS.

Je l'ai cherchée en vain dans son appartement.

BELUS.

Elle aura fui, sans doute, avecque son Amant;
Je l'avois pressenti. Tout est perdu, Madame.
Courez après Thisbé, qu'on reprenne Pirame.

HIRCUS.

Pour courir après eux, mes ordres sont donnés,
Et de tous les côtés des Soldats destinés....

BELUS.

Faites venir Licas: il nous dira, le traître,
En quels lieux auront fui la Princesse & son Maître.
Pirame vous trahit, Madame, à mon malheur:
Il n'en veut point au Trône, il en veut à mon cœur.

AMESTRIS.

Arrête, c'en est trop, Destin impitoyable !
Voilà le dernier coup dont ta fureur m'accable,
Belus, je suis trahie, & ce funeste jour
N'éclaire qu'à ma honte un trop indigne amour.
Ne crois pas cependant, qu'une servile flamme
Seule par son ardeur eût embrasé mon ame.
J'avois ma politique, & j'aimois cet Ingrat,
Pour me rendre avec lui maîtresse de l'Etat.
Je craignois ta fierté, ta faveur, tes intrigues.
Un Epoux m'auroit mise à couvert de tes brigues :
J'en aurois fait ton Maitre ; & cette passion
Ne servoit que d'esclave à mon ambition.
Cependant j'en frémis, & je sens ma foiblesse ;
Je sens mon triste coeur qui soupire sans cesse.
J'effacerai sa honte, & je sçaurai punir
Ses indignes soupirs par son dernier soupir.
Il faut pour rappeller tout l'éclat de ma vie,
Par une illustre mort faire taire l'envie ;
Mais du moins, pour le prix du Trône que je perds,
Fais poursuivre Pirame au bout de l'Univers.
Dans ma juste douleur, que ma fureur éclate.
Venge-moi d'un Ingrat, venge-toi d'une Ingrate ;
Que leurs cœurs arrachés, pour être réunis,
Vengent par tout leur sang tous nos soupirs trahis.

SCENE V.

ARSACE, HIRCUS, AMESTRIS,
BELUS, BARSINE,
Suite de Gardes.

HIRCUS.

SEigneur, Arſace eſt pris, on l'amene.

ARSACE *à Ameſtris.*

Ah! Madame,
J'ai tout perdu pour vous, quand j'ai perdu Pirame.
à Belus. Seigneur, vengez un fils ſur un pere inhumain,
De qui l'aveugle orgueil vient d'être l'aſſaſſin.
Mon bras m'eût épargné ce récit trop funeſte :
Mais enfin l'on m'a pris.... Mes pleurs diſent le reſte;
Contre moi ſeul, Seigneur, armez votre courroux.

BELUS.

Parlez plus clairement, Arſace, expliquez-vous.
Nous ſçavons que Licas avoit tramé ſa fuite.

ARSACE.

Hé bien! apprenez-en la déplorable ſuite.
La Princeſſe & Pirame à peine étoient venus

Dans la Forêt prochaine au Tombeau de Ninus ;
Ils attendoient Licas, Licas alloit s'y rendre,
Quand il fut arrêté : Mon fils las de l'attendre,
Fait demeurer Thisbé, sort, & fut quelque temps
Au bord de la forêt à compter les momens.
Moi, dans ce temps, Seigneur, dans l'horreur qui me guide,
Notre parti défait, je pousse à toute bride
Du côté de ce bois, où je trouve mon fils.
Si-tôt qu'il m'apperçoit, il s'enfuit : je le suis ;
Il perce la forêt : je le joins, je le presse :
Il me dit qu'il venoit de quitter la Princesse ;
Mais ne la trouvant plus, il la cherche en tremblant,
Et rencontre à ses pieds son voile tout sanglant.
Nous voyons de Thisbé quelques traces formées,
Et celles d'un Lion sur ces pas imprimées,
L'herbe teinte de sang, ce voile déchiré :
Pirame alors demeure interdit, égaré :
Un long frémissement le saisit & le glace ;
De ce Lion encore examinant la trace,
Il la suit, la démêle, & voit de tous côtés
Des morceaux de ce voile épars, ensanglantés,
Ah Seigneur (me dit-il) Thisbé meurt, puis-je vivre ?
C'est moi qui l'ai pressée & forcée à me suivre.
Ah ! sans doute un Lion approchant de cette eau,
A surpris ma Princesse, & j'en suis le Bourreau.

Viens, cruel (disoit-il) pour m'ouvrir tes entrailles;
De Thisbé donne-moi les mêmes funérailles:
Je suis le criminel qu'il falloit déchirer;
Et du moins par pitié reviens me dévorer:
Mais non, ce n'est point toi, c'est moi seul qui la tue.

A ces mots, d'un poignard il se perce à ma vûe.
Je me jette sur lui, j'arrache ce poignard,
J'arrête en vain son sang: Dieux! il étoit trop tard;
Il tombe, il voit ce coup qui n'a rien qui l'effraye,
Et de ses propres mains il aggrandit sa playe;
Et malgré mes efforts, s'ouvrant ainsi le flanc....
Mais, Seigneur, pardonnez ces larmes à mon sang.

AMESTRIS.

Qu'ai-je fait? que d'horreurs où mon ame est plongée!
Pirame est mort: ah Ciel! vous m'avez trop vengée.

Elle sort.

BELUS.

Il fait signe à ses Gardes de la suivre.

Et la Princesse, Arsace.

ARSACE.

Ah! triste souvenir!
Dans ces instans, je vis la Princesse venir.

Me

Me prenant pour Pirame, elle dit hors d'haleine,
Qu'un Lion plein de ſang venant vers la Fontaine,
L'avoit fait fuir, qu'enfin ſon voile étoit tombé.
Mais, Seigneur, concevez ce que devint Thiſbé,
Concevez (s'il ſe peut) ſon horreur imprévûe;
Quand mon fils étant prêt d'expirer à ſa vûe,
La reconnut encore, & lui tendant les bras,
Sembla, pour lui parler, retarder ſon trépas,
Et lui dit ſon erreur d'une voix languiſſante.
Alors je vis tomber Thiſbé pâle, mourante,
Et ne pus diſcerner en cet affreux inſtant,
Qui de nous trois étoit le vif, ou le mourant;
Nos ſoupirs ſeuls marquoient quelque reſte de vie.
Je crus que la Princeſſe étoit évanouïe.
Moi j'étois immobile. Hélas! dans ce moment
Thiſbé voit le fer teint du ſang de ſon Amant;
Soudain elle s'en perce, & prenant la parole,
Arrête encore un peu ton ame qui s'envole,
Cher Prince (a-t'elle dit) vois mon ſang répandu.
A ces funeſtes mots, je me tourne éperdu,
Je lui ſaiſis le bras; mais ſon ſang qui bouillonne,
Rejaillit ſur Pirame: il le voit, en friſſonne;
Et ranimant encore un regard preſque éteint,
Par ce regard mourant il l'accuſe, & ſe plaint:
Il veut parler, murmure, & n'acheve qu'à peine
Un reproche confus, lorſque la mort l'entraîne.
Thiſbé le ſuit de près: un ſoupir douloureux
Avance ſon trépas, & les unit tous deux.

Et voyant expirer mon fils & la Princesse,
La pitié, malgré moi, fait naître une tendresse
Jusqu'alors inconnue à mon barbare cœur,
Et qui venge Thisbé de son persécuteur :
Oui, Seigneur, tout rempli de ma douleur amere,
Quand il n'en est plus temps, je sens que je suis pere.
Leur image sanglante à toute heure me suit :
Je n'ai que de l'horreur pour le jour qui me luit.
Mes pleurs vous font assez connoître mon envie :
Hé de grace! Seigneur, qu'on m'arrache à la vie :
C'est la seule faveur que demande à genoux
Un pere infortuné criminel envers vous.
Aux Dieux, à la nature, à vous, rendez justice ;
Et pour venger le fils, que le pere périsse.
Je l'aurois déja fait, Seigneur ; mais vos soldats
Ont eu la cruauté de m'arrêter le bras.

BELUS.

Quand je pleure Thisbé, je plains votre infortune :
Arsace, & nous, faisons une perte commune.
Mon amour de ce crime a commis la moitié ;
Et je sens moins pour vous d'aigreur que de pitié.

SCENE DERNIERE.

HIRCUS, BELUS, ARSACE, Suite de Gardes.

HIRCUS.

AH Seigneur ! apprenez une étrange avanture,
Qui touche également l'Amour & la Nature.
On portoit au Palais les corps des deux Amans :
Babylone éclatoit toute en gémissemens ;
La Reine a rencontré cet objet à sa vûe ;
Vos Gardes par respect ne l'ont point retenue.
Elle approche, elle voit leurs corps ensanglantés
Dans l'horreur de la mort conserver leurs beautés ;
Une tranquille paix marquoit sur leur visage
Les traces de l'amour plutôt que de la rage ;
Et sans avoir cet air pâle, affreux de la mort,
Tout morts, ils paroissoient satisfaits de leur sort.
La Reine à ce spectacle a répandu des larmes,
Et prenant la parole, elle a plaint tant de charmes ;
Hélas ! (a-t'elle dit) Amans infortunés,
Je vous ai par ma flamme à la mort entraînés ;
Mais j'irai vous rejoindre en vos demeures sombres,

Et je ferai ma paix avec vos cheres Ombres ;
N'attendez plus de moi de ſoupirs, ni de pleurs :
Je répandrai du ſang pour venger vos malheurs ;
Oui, c'eſt ici qu'il faut montrer toute mon ame,
Et qu'un bras de Héros puniſſe un cœur de femme.
A ces mots, d'un poignard caché pour ce deſſein,
Qu'elle a voulu porter devant nous dans ſon ſein,
J'ai rompu, grace aux Dieux, & la force & l'ateinte ;
Mais, Seigneur, ſa douleur nous donne de la crainte.

BELUS.

Malgré ſon déſeſpoir, allons la ſecourir :
Elle eſt ma mere, il faut l'empêcher de mourir.

ARSACE.

O Ciel ! ne laiſſe pas mon audace impunie ;
Si Belus par pitié veut épargner ma vie,
Que ta foudre me ſoit favorable aujourd'hui ;
Et ſois moins pitoyable, ou plus juſte que lui.

FIN.

TAMERLAN,

OU

LA MORT DE BAJAZET.

TRAGEDIE.



AU LECTEUR.

JE ne ferai point ici l'Apologie de cette Piece : il suffit pour lui servir de sauvegarde contre la Critique la plus envenimée, qu'elle ait eu l'honneur de plaire au plus grand Roi du monde, & à la plus galante & la plus spirituelle Cour de l'Europe. Après cela, je dois être plus que content, & me mettre fort peu en peine, lorsqu'elle a été universellement approuvée de tous les honnêtes Gens, de la malice & du chagrin de quelques Particuliers :

ceux-ci ont fait tout leur poſſible, ou par eux, ou par leurs organes, pour la décrier & pour la perdre. A la vérité je ne croyois pas être encore digne d'un ſi grand déchaînement ; mais l'envie m'a trop fait d'honneur, & m'a traité en plus grand Auteur que je ne ſuis. Si *Thisbé* n'avoit pas été ſi loin, peut-être qu'on eût laiſſé un libre cours à *Tamerlan*, & qu'on ne l'eût pas étouffé (comme on a fait) dans le plus fort de ſon ſuccès. C'eſt le jugement que tous les Gens déſintéreſſés, & qui n'agiſſent point par les reſſorts de la Cabale, ont fait de cette injuſtice, qui m'a été plus glorieuſe dans le monde, qu'un plus ample ſuc-

cès

cès. Cependant je ne doute pas qu'il n'y ait plusieurs fautes dans cet Ouvrage : je ne prétends pas être infaillible ; & si nos Maîtres du Théatre, qui y regnent avec tant d'empire & de justice, sont exposés eux-mêmes à des Critiques qui leur ont donné tant d'émotion, pourquoi un jeune Auteur qui commence, & qui n'est encore qu'à sa seconde Piece, en seroit-il plus exempt qu'eux ? Il seroit seulement à souhaiter que ces Messieurs tinssent le même langage qu'ils font tenir à leurs Héros; qu'en faisant admirer leurs Ouvrages, ils fissent admirer en même temps leur procédé, & que les sentimens de leur cœur fussent aussi généreux & aussi

grands que ceux de leur eſprit :
Ils ne s'abaiſſeroient point à crier
quand on leur imite une ſyllabe
ſur des choſes qui ne ſont point de
beauté, qui n'ont aucun brillant
particulier, & dont tout le mon-
de auroit été contraint de ſe ſer-
vir néceſſairement, dans des in-
cidens tirés des entrailles d'un
Sujet, comme des vingt-quatre
Lettres de l'Alphabet, qui doi-
vent être communes à tous ceux
qui ſe mêlent d'écrire. D'ailleurs
s'ils faiſoient réflexion ſur plu-
ſieurs de leurs Pieces, ils verroient,
qu'ils ſont eux-mêmes encore
moins ſcrupuleux ſur des imita-
tions plus fortes, & on pour-
roit leur faire connoître qu'ils ſe
ſouviennent auſſi bien des Mo-

dernes que des Anciens, & qu'ils possedent avec autant d'avantage les beautés de Tristan, de Mairet & de Rotrou, que celles d'Homere, de Sophocle & d'Euripide.

Au reste, je n'entrerai point dans le détail de cet Ouvrage : je l'expose au Public afin qu'il en juge lui-même, sans tâcher de le prévenir inutilement. J'ai fait un honnête homme de Tamerlan, contre l'opinion de certaines Gens, qui vouloient qu'il fut tout-à-fait brutal, & qu'il fit mourir jusques aux Gardes. J'ai tâché d'apporter un tempérament à sa férocité naturelle, & d'y mêler un caractere de grandeur & de générosité, qui est fon-

dé dans l'Hiſtoire, puiſqu'il refuſa l'Empire des Grecs, & qu'il a été un des plus grands Hommes du Monde : Cela ſe peut voir dans Calchondile, & ſur tout dans une Traduction d'un Auteur Arabe, où la vie de Tamerlan & ſes grandes actions ſont écrites tout au long. J'ai intitulé la Piece, *Tamerlan*, ou *la mort de Bajazet*, puiſque c'eſt la mort de Bajazet qui en fait la cataſtrophe. Je ne dirai rien de ſon caractere : l'Hiſtoire nous marque aſſez que ce Prince fut intrépide, & mépriſa Tamerlan & la vie, juſqu'au dernier ſoupir. Voilà tout ce que j'avois à dire ſur cette Tragédie : peut-être vivra-t-elle autant ſur le papier,

que certains Ouvrages qui ne tirent leur ſuccès que de la Déclamation, dont les Auteurs ſont les maîtres, & qui ne réuſſit que pour eux. Je ſouhaite que ſi celui-ci m'a attiré leurs mauvaiſes intentions, je me rende encore plus digne à l'avenir de leur chagrin.

Le Lecteur me fera aſſez de juſtice, pour ne me pas imputer quelques fautes qui ſe ſont coulées dans l'impreſſion, & que j'ai marquées à la fin de la Piece.



ACTEURS.

TAMERLAN, Empereur des Tartares.

BAJAZET, Empereur des Turcs.

ASTERIE, Fille de Bajazet.

ANDRONIC, Prince Grec, réfugié à la Cour de Tamerlan.

LEON, Confident d'Andronic.

TAMUR, Capitaine des Gardes de Tamerlan.

ZAIDE, Confidente d'Astérie.

SUITE DE GARDES.

La Scene est dans le Camp de Tamerlan.



TAMERLAN
OU
LA MORT DE BAJAZET.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, LEON.

ANDRONIC.



NFIN, Leon, tu vois cette grande Journée
Qui doit de Tamerlan éclairer l'hymenée.
La Princeſſe Araxide eſt l'objet de ſes voeux;
Elle arrive en ce Camp, & couronne ſes feux;

Ce ſuperbe Vainqueur, déja l'effroi du monde,
Unit à ſes Etats celui de Trébizonde;
Araxide en hérite, & va faire trembler
Tant de Rois ſes voiſins qui vouloient l'accabler.
Auroit-on crû qu'un cœur ſi fier & ſi ſauvage,
Qui n'avoit reſpiré que guerre & que carnage,
Pour un ſecond hymen ſoupirât en ce jour,
Et voulût tout entier ſe livrer à l'Amour:
Mais l'Amour a rendu Tamerlan plus traitable;
Sur Bajazet il jette un regard pitoyable;
Et ſon cœur moins farouche oubliant ſa fierté,
Il le laiſſe jouïr de quelque liberté.
De preſſantes raiſons ſçauront bientôt t'apprendre
Le ſecret intérêt que mon cœur y doit prendre;
Mais inſtruis-moi, Leon: que font les Byzantins?
Sont-ils toujours en bute aux fureurs des Deſtins?
Et nos Grecs révoltés, laſſés de leurs miſeres,
Verront-ils Andronic au Trône de ſes peres?
Tu m'apprends que mon frere en eſt abandonné,
Et tu crois que dans peu j'y ſerai couronné.

LEON.

Je l'eſpere, Seigneur: la ſuperbe Byzance,
Après tant de fureurs, rentre en l'obéiſſance;
La priſe de Sebaſte, & tant d'autres combats
Où Tamerlan vainqueur employa votre bras,
Et Bajazet captif, & l'Europe alarmée,
La font trembler au bruit de votre renommée.
Nos Grecs ont député; Phocas & Leontin

De l'Empire à ses pieds ont soumis le destin ;
Et par ce coup d'état prévenant la tempête,
Esperent par sa main couronner votre tête.

ANDRONIC.

Oui, j'espere & je crains ; tu connois l'Empereur :
Sa libéralité répond à son grand cœur :
D'une main il attaque & prend une Couronne,
Et de l'autre souvent il la rend, ou la donne.
Dans cette offre Byzance a pris le bon parti.
Mais que le cœur des Grecs, Leon, s'est démenti !
Ces Héros autrefois arbitres de la terre,
Qui portoient en tous lieux la terreur & la guerre,
Qui devoient commander un jour à l'univers,
Succombent sous le joug, & reçoivent des fers ;
A notre honte ils sont le jouet des Barbares,
La proie & le butin des Turcs & des Tartares ;
Et cet Empire enfin si beau, si florissant,
Tombe par ce débris sans force, & languissant.
Tu sçais qu'après la mort de l'Empereur mon pere,
Bajazet appuya le parti de mon frere.
J'implorai le secours du bras de Tamerlan,
Implacable ennemi du Monarque Ottoman ;
Avec deux de ses fils j'exercai mon courage ;
Nous fîmes de la guerre un noble apprentissage ;
Avec eux j'espérai de vaincre Bajazet,
Et ma funeste main leur servit en effet.

Hélas! pour mon malheur j'en partageai la gloire:
Mais j'ai besoin encor de plus d'une victoire.
Je laisse à Tamerlan le soin de ma grandeur:
Un intérêt plus cher occupe tout mon cœur;
Et je sens, dans le trouble où ce cœur s'abandonne,
Que pour le rendre heureux, c'est peu qu'une Couronne.

LEON.

Je vous entends, Seigneur; ce cœur si généreux,
Qui n'aimoit que la gloire, est peut-être amoureux.

ANDRONIC.

Je l'avoue, il est vrai, je ne l'ai que trop tendre.
La Gloire m'a parlé, l'Amour s'est fait entendre;
Et les suivant tous deux, j'ai donné tour-à-tour
Tout mon sang à la Gloire, & mon cœur à l'Amour.
Le champ de Pruze a vû mes premieres alarmes:
J'y répandis du sang, & j'y versai des larmes;
Mon bras fut l'instrument des maux que j'ai soufferts;
Ce jour me vit donner & recevoir des fers;
Et si j'en accablai cette illustre famille,
Bajazet fut vengé par les yeux de sa fille.
Oui, dans le même instant que plein de ma fureur,
Mon cœur ne respiroit que carnage & qu'horreur;
Que sortant tout sanglant des bras de la Victoire,

Je croyois arriver au comble de la Gloire ;
Un coup d'oeil m'arrêta ; je me sentis charmé :
Ce coeur victorieux fut vaincu, désarmé,
Et vit sa liberté tremblante & fugitive,
S'enchaîner & se perdre aux pieds de ma Captive.
Enfin j'en fus aimé. Que de soupirs, de soins,
Dont l'Amour & nous seuls ont été les témoins !
Que d'ennui, de contrainte, & que de violence
Ont serré les doux noeuds de notre intelligence !
Tu connois Bajazet : outré de son malheur,
Il falloit l'arracher à sa propre fureur :
Cet orgueilleux Captif, qui sçait trop se connoître,
Tout esclave qu'il est, bravoit toujours son Maître ;
Et le fier Tamerlan ne pouvant le souffrir,
Cent fois je l'ai vû prêt à le faire périr.
Juge de nos douleurs : L'adorable Astérie,
Qui voyoit que son pere alloit perdre la vie,
Me venoit toute en pleurs demander du secours.
J'y volois en tremblant, j'en arrêtois le cours ;
Je tâchois de fléchir la fierté de son pere,
Et courois du Tartare adoucir la colere.
Voilà les embarras & les soins douloureux
Qui sçurent trop unir deux Amans malheureux.
Notre ame de nos feux également atteinte,
A nourri notre amour de douleur & de crainte ;
Et la foule des maux que je dois prévenir,

Leon, me fait encor trembler pour l'avenir.

LEON.

Seigneur, pour Bajazet, vous n'avez rien à craindre :
Par vos soins du Tartare il n'a plus à se plaindre ;
Sans doute l'Ottoman le touche, & son malheur
Fait naître un mouvement de pitié dans son cœur.

ANDRONIC.

Oui, je vois Tamerlan d'une humeur triste, sombre ;
Et quand de son chagrin je tâche à percer l'ombre,
Cette pitié me flate, & j'y crois entrevoir
Pour Bajazet & nous quelque rayon d'espoir.
Mais toujours l'Ottoman me paroît plus farouche ;
Sa fille quelquefois & l'arrête & le touche.
Ah ! si pour Tamerlan il domptoit sa fierté,
Je pourois ménager entr'eux quelque traité,
Je pourois quelque jour les réunir ensemble.
Hélas ! dans ce projet si j'espere, je tremble,
J'y voudrois conserver l'intérêt de mon cœur ;
J'en soupire, & je crains ma prochaine grandeur.

LEON.

Seigneur, à l'Empereur, demandez la Princesse ;
Et tandis que son Camp est rempli d'allégresse,
Que l'on croit que son cœur va goûter à son tour
Dans un second hymen les douceurs de l'Amour ;
Que ses fils sont allés au-devant d'Araxide,
Faites que cet hymen de votre sort décide.

Ménagez Tamerlan : Bajazet trop heureux
Consentira sans doute à l'honneur de vos feux.

ANDRONIC.

Araxide, il est vrai, m'est d'un heureux présage ;
Son arrivée au Camp m'est un grand avantage :
Je puis la faire agir auprès de l'Empereur ;
C'est de lui que dépend ma vie & mon bonheur.
Bajazet vient : sondons cette ame si hautaine,
Et tâchons d'étouffer les restes de sa haine.
Laisse-nous.

SCENE II.

BAJAZET, ANDRONIC.

BAJAZET.

C'Est à vous sans doute à qui je dois
Ce peu de liberté, Seigneur, où je me vois.
Tamerlan par vos soins a suspendu sa haine ;
Et c'est vous, qui brisez la moitié de ma chaîne :
Je m'en flate ; & mon cœur seroit au désespoir,
Si c'étoit au Tyran qu'il fallût le devoir.
Croit-il par le retour d'une feinte clémence,
Que j'oublie un moment ma haine & ma vengeance ?
S'il pense me fléchir, il se trompe, Seigneur.
Ses affronts sont gravés trop avant dans mon cœur.

D'Ortogule égorgé la trop funeste image
Renouvelle toujours ma douleur & ma rage,
(Ce cher fils qui parut incapable d'effroi,
Et qui chargé de fers lui parla comme moi.)
Je me retrace encor la Sultane expirante,
Asterie à ses pieds éperdue & tremblante,
Cette indigne Prison, où je me vis enfin
La fable & le jouet d'un insolent destin.
Je vois donc un Tyran me couvrir d'infamie,
Que tira du néant ma fortune ennemie,
Et qui sans le secours de ses grands changemens,
A peine auroit servi d'Esclave aux Ottomans.

ANDRONIC.

Ah! Seigneur, oubliez une vengeance vaine.
Tamerlan peut briser tout à fait votre chaîne:
Il est Maître, il peut tout; & j'entends à regret.....

BAJAZET.

Pour être son Captif, suis-je moins Bajazet?
Oui, quand il m'offriroit le Sceptre, la Couronne,
La liberté, le jour; sa main les empoisonne.
Il me laisse la vie; & peut-être aujourd'hui
Je la perdrai, Seigneur, pour n'avoir rien de lui.

ANDRONIC.

Quoi, Seigneur? votre coeur à vous-même barbare,
Et plus cruel pour vous que ne fut le Tartare,
Va-t-il nous replonger dans les mêmes douleurs?
Et quand vous pouvez voir la fin de vos malheurs,
Que Tamerlan touché d'une pitié sincere.....

BAJAZET.

Son indigne pitié rallume ma colere.
Mais Tamerlan peut-être en mon funeste sort
Enviera quelque jour la gloire de ma mort.
Cette feinte pitié, que marque le Tartare,
Aigrit mon désespoir par sa douceur barbare;
Et lorsqu'il voit la mort qui vient à mon secours,
Prête à briser mes fers, en terminant mes jours,
Sa pitié politique, & sa fatale envie,
Veulent malgré la mort m'enchaîner à la vie,
Et donner en spectacle aux yeux de l'Univers
Un Empereur qui traîne & sa vie & ses fers.
Ainsi je ne veux plus d'une vie importune,
Triste & funeste objet des coups de la Fortune.
J'ose m'ouvrir à vous; car loin d'être ennemis,
Je vous ai toujours vû pour moi le cœur d'un fils,
Seigneur, & j'eus pour vous depuis l'ame d'un pere;
Mais, le Ciel fit cette ame & trop grande & trop fiere,
Pour souffrir plus long-temps les injures du sort;
Je veux sortir des fers, ou courir à la mort.
Ce n'est point avec vous, Prince, que je dois feindre.
J'ai sçû depuis long-temps me taire & me contraindre,
Et je n'ai point voulu vous charger d'un secret
Qui pût vous entraîner au sort de Bajazet.
Je sçai que Tamerlan vous chérit, vous appuie.
Je respecte en vous deux l'amitié qui vous lie;

Et pour mes intérêts je ne fais point de vœux
Qui tentent la vertu d'un Ami généreux.
Ainsi, j'ai bien voulu, Prince, vous faire entendre
Que pour ma liberté je vais tout entreprendre ;
Mais que tout mon espoir dans un si beau dessein
Est de mourir au moins les armes à la main.

ANDRONIC.

Ah! que prétendez-vous, Seigneur, qu'allez vous
faire ?
Songez où vous expose un dessein téméraire ;
Que vous allez jetter par ce cruel effort
Et votre fille & vous dans les bras de la mort.
Si vous avez pour elle encor quelque tendresse,
Ménageons un accord....

BAJAZET.

Vous sçavez ma foiblesse ;
Ne la réveillez point dans mon cœur abattu,
Pour corrompre mon ame, & tenter ma vertu.
Je fuirai ; mais sans doute une fuite sanglante
Par une heureuse mort remplira mon attente ;
Et je veux dans l'espoir que mon cœur s'est promis,
Du moins sortir couvert du sang des Ennemis.
Tout est prêt, l'heure est prise. Il me reste Astérie :
Je vous la recommande, ayez soin de sa vie :
Pour son intérêt seul je vous ouvre mon cœur :
Oui, pour elle ayez soin d'apaiser l'Empereur.
Je me suis aperçu qu'elle vous étoit chere;
Que l'amour soit le sceau du secret de son pere.
Vous

Vous essuierez ses pleurs, si je meurs aujourd'hui :
Ne l'abandonnez pas, & lui servez d'appui.
Adieu, Seigneur.

SCENE III.

ANDRONIC.

AH Ciel ! que vient-il de m'apprendre ;
Et dans son désespoir que va-t-il entreprendre ?
Il faut en détourner l'orgueilleux Bajazet,
Etouffer, s'il se peut, son funeste projet.
Le Ciel me dictera ce que je dois lui dire....
Mais Tamerlan paroît : je tremble & je soupire.

SCENE IV.

TAMERLAN, ANDRONIC, TAMUR, Capitaine des Gardes, Suite de Gardes.

TAMERLAN.

PRince, j'ai vû les Grecs ; & leurs Ambassadeurs
Ont remis dans mes mains leur Empire & leurs cœurs ;
Mais quand pour tout objet on regarde la gloire,

Que l'on combat toujours pour la seule victoire,
Et qu'on est l'ennemi, la terreur des Tyrans,
L'on n'abuse jamais du droit des Conquérans.
Ce titre spécieux n'a rien qui m'éblouïsse.
Il faut que de ses droits chaque Prince jouïsse :
Je vous rends votre Empire, & pour comble d'honneur,
Moi-même je vous veux déclarer Empereur.
Vous partirez dans peu, vous reverrez Bysance....

ANDRONIC.

Ah Seigneur! permettez que ma reconnoissance
Réponde par mon trouble aux bontés que j'attends;
Mais pour les mériter donnez-moi quelque temps;
Souffrez qu'auprès d'un bras qui maîtrise la Terre,
Je m'instruise à loisir du grand art de la Guerre.
Et vous pouvez, Seigneur, me faire un sort plus doux,
En ne m'exilant pas si-tôt d'auprès de vous.
Souffrez qu'auprès de vous je combatte, & j'espere...

TAMERLAN.

J'y consens, & de plus vous m'êtes nécessaire :
Et je craignois déja que la soif de régner
Avec plaisir de moi ne vous fît éloigner.
Mon cœur, qui ne se peut ouvrir avec un autre,
Est charmé de se voir d'accord avec le vôtre ;
Puisque vous pouvez seul, lors que tout m'est soumis,
Vaincre le plus mortel de tous mes Ennemis.

ANDRONIC.

Quel est cet Ennemi, Seigneur, qui vous irrite?
Le Persan, l'Indien, le Turc, le Moscovite,
Ont trop senti la force & le poids de vos coups.
Cependant quelqu'un d'eux s'arme-t-il contre vous?
Seigneur, si tout mon sang....

TAMERLAN.

Il n'en faut point répandre
De sang, contre un Captif qui ne peut se défendre,
Dont l'orgueil cependant veut m'imposer la loi:
Enfin, c'est Bajazet qu'il faut vaincre pour moi.
Vous seul pouvez fléchir son courage indomptable,
Adoucir sa fierté, la rendre plus traitable.
C'est aujourd'hui qu'il faut nous réunir tous deux.

ANDRONIC.

Vous réunir? Ah Ciel! c'est l'objet de mes voeux;
Souffrez qu'à ce dessein, Seigneur, ma joie éclate:
Et quand pour Bajazet votre pitié me flate,
J'apprenne avec plaisir que sa juste douleur
Ait attendri votre ame, & touché votre coeur.

TAMERLAN.

Prince, vous le sçavez, trop jaloux de sa gloire,
Des mains de Bajazet j'enlevai la victoire;
Mais vous ne sçaviez pas qu'un Ennemi secret
Eût vaincu Tamerlan, & vengé Bajazet.
Bajazet dont le bras a désolé la Terre,
Bajazet qui porta le foudre de la Guerre,
Fut terrassé lui-même, & gémit dans mes fers:

K ij

J'ai du bruit de sa chûte étonné l'Univers.
Ce foudre cependant fixé dans sa famille,
A passé de ses mains dans les yeux de sa fille.

ANDRONIC.

Quoi, Seigneur, votre cœur en feroit-il épris?

TAMERLAN.

Je l'aime, (avec raison vous en êtes surpris,)
Mon cœur qui de la guerre avoit fait son étude,
N'eût point fait des soupirs une indigne habitude;
Il ne connoissoit point ces tendres mouvemens,
Ce trouble, ces transports si connus aux Amans;
Mais Astérie & vous depuis avez fait naître
Ce trouble & ces transports dont je ne suis plus maître.
Quand le fier Bajazet insultoit mon courroux,
Vous ameniez sa fille en pleurs à mes genoux.
Je ne pus soutenir l'éclat de tant de charmes,
J'aperçus trop de feux au travers de ses larmes;
Et ses yeux si charmans, armés de leur douleur,
Furent conduits par vous pour m'en percer le cœur.
Prince, de mon amour soyez dépositaire:
Préparez-y l'esprit de la fille & du pere.
Faites lui de ma part espérer un Traité
Qui lui rende aujourd'hui sa pleine liberté:
Allez, & lui portez cette grande nouvelle.
Je veux par cet hymen finir notre querelle.
Je suis maître, & pourois l'y contraindre en ce jour;
Mais, Prince, je ne veux le devoir qu'à l'Amour.

ANDRONIC.

Mais vous ſouvenez-vous d'une illuſtre Princeſſe,
Qui vous apporte un Sceptre avecque ſa tendreſſe ?
Araxide, Seigneur, qui malgré tant de Rois
Soumet un grand Empire & ſon cœur à vos Loix ;
Dans peu vous l'attendez ; elle arrive peut-être ;
Et quand ce changement ſe fera reconnoître,
Songez à quel mépris vous allez l'expoſer.
Vos refus . . . .

TAMERLAN.

Mon deſſein n'eſt pas de l'épouſer.
J'en fais courir le bruit pour donner jalouſie
A tous ces petits Rois qui rampent dans l'Aſie,
Et qui voulant agir avec moi comme égaux,
Ont oſé s'honorer du nom de mes Rivaux.
Je leur veux enlever une ſi belle proie.
Que je l'épouſe, ou non, qu'importe qu'on le croie ?
Je ſçaurai de ma main lui choiſir un époux ;
Et ſi vous m'en croyez, Prince, ce ſera vous.

ANDRONIC.

Moi, Seigneur, l'épouſer ?

TAMERLAN.

Que pouriez-vous mieux faire ?
Son frere eſt mort, d'un Trône elle eſt ſeule heritiere ;
Songez-y, votre cœur en ſera ſatisfait :
Mais ſur tout, ménagez l'eſprit de Bajazet :
Allez le voir ; pour moi, j'irai chez Aſtérie.
J'attends tout de vos ſoins, Prince, & je m'y confie ;

Et songez en ce jour, si je suis son Epoux,
Que Bysance, Araxide, enfin, tout est à vous.

SCENE V.

ANDRONIC.

IL adore Astérie, & m'en fait confidence :
Il vient sur son Rival fonder son espérance.
D'une main, il m'éleve & me fait Empereur ;
Et de l'autre, il m'accable & me perce le cœur.
Il va voir ma Princesse, & m'envoie à son pere ;
Il attend tout de moi, lorsqu'il me désespere ;
Et pour comble d'horreur, il m'apprend que ses feux
Sont accrus & nourris par mes soins malheureux.
Trop téméraire Amant, devois-tu pas connoître,
Que pour être adorée elle n'a qu'à paroître ?
Pouvois-je à Tamerlan l'amener sans effroi ?
Et n'a-t-il pas un cœur & des yeux comme moi ?
Dans ce sombre chagrin qui dévoroit son ame,
Ne devois-je pas voir quelque éclat de sa flamme ?
Et ses soupirs, enfin sa funeste pitié,
Ne m'en avoient-ils pas découvert la moitié ?
Mais quoi, dans cet instant, que résoudre ? que faire ?
Allons voir Astérie, allons trouver son pere.
Dans le gouffre & l'horreur des maux que je prévois,
O Ciel ! ferme mes yeux sur tout ce que je vois.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTERIE.

Tu m'apprends que la Cour est pleine d'allégresse,
Que l'heureux Andronic va régner dans la Grece,
Qu'il sera couronné des mains de l'Empereur ;
Mais de quel oeil voit-il sa nouvelle grandeur ?
Quand Tamerlan lui fait un si grand avantage,
Sans-doute que la joie éclate en son visage :
Mais bien que pour son coeur le Trône ait des appas,
Dis-moi ; quelque chagrin ne s'y mêle-t-il pas ?
Oui, Zaïde, Andronic bien-tôt nous abandonne,
Il retourne à Bysance, il court à sa Couronne ;
Mais encor, penses-tu qu'il ait la dureté
De nous abandonner avec tranquillité ?

ZAIDE.

Il vient de me parler ; son désordre, Madame,
M'a fait connoître assez le trouble de son ame.

Il viendra vous trouver : il eſt triſte, inquiet :
Il a vû l'Empereur, & cherche Bajazet.

ASTERIE.

Il a vû l'Empereur, & va trouver mon pere !
Ah ! ſçais-tu quelle perte en lui nous allons faire ?
Auprès de Tamerlan il nous ſervoit d'appui ;
Nous le perdrons, Zaïde, & peut être aujourd'hui !
Un Empire éclatant le rappelle en la Grece :
Il laiſſe dans les fers une triſte Princeſſe ;
Et s'il cherche mon pere, & s'il vient en ce lieu,
Ce n'eſt peut-être, hélas ! que pour nous dire adieu.
Mais, Zaïde, il eſt temps que mon ſecret éclate ;
Apprends donc que l'eſpoir n'a plus rien qui me flate ;
Et ſi Bajazet perd en ce Prince charmant
Un véritable ami, moi j'y perds un Amant.

ZAIDE.

Vous, Madame, un Amant ?

ASTERIE.

Connois toute mon ame....
Mais quoi, mes triſtes yeux t'ont-ils caché ma flamme ?
Les ſoupirs d'Andronic ont-ils parlé ſi peu ?
Et ſuis-je la premiere à t'en faire l'aveu ?
Je n'oſois, il eſt vrai, languiſſante, abattue ;
T'avouer ſans rougir un amour qui me tue ;
Et croyois qu'Andronic, mes yeux, & ma langueur,
T'auroient appris pour moi le ſecret de mon cœur.

ZAIDE.

ZAIDE.

Le respect m'empêchoit d'en percer le mystere,
Madame, & je n'osois....

ASTERIE.

Hélas! pourquoi le taire,
Quand mon cœur à tes yeux prêt à me décéler
A soupiré cent fois pour te faire parler?
Te faut-il rappeller la fatale journée
Où le Ciel décida de notre destinée,
Cette affreuse Bataille où le fier Tamerlan
Donna le coup mortel à l'Empire Ottoman?
Dans l'horreur du Combat tu pus voir que ma mere,
Incertaine du sort de l'Empereur mon pere,
Voulut sortir, le suivre, ou courir au trépas.
Avec toi j'étois seule, & tombai dans tes bras,
Tremblante, désolée, au comble des miseres,
Lors qu'Andronic défit nos braves Janissaires,
Perça jusqu'à ma Tente, & l'Epée à la main,
S'avança, m'aperçut, & s'arrêta soudain;
Je parus dans tes bras de pleurs toute trempée.
A ce triste spectacle il baissa son Epée,
Et ne trouvant qu'effroi, qu'horreur de toutes parts,
Quand je tournai sur lui mes timides regards,
(Peut être ma douleur eut pour lui quelques charmes)
Je crus voir ses yeux prêts à répandre des larmes;
Il m'aborda d'un air & d'un pas chancelant,
Et ne me rassura lui-même qu'en tremblant.

ZAIDE.

Je vis que votre trouble au sien étoit semblable.

ASTERIE.

Jamais un Ennemi ne parut plus aimable ;
Envain je retraçois à mes sens effrayés
Ce Vainqueur tout sanglant ; il tomboit à mes pieds,
Zaïde, & bien qu'il fût tout fumant de carnage,
Son repentir étoit dépeint sur son visage,
Te l'avouerai-je enfin ? lors que je vis couler
Son sang qu'avec mes pleurs il venoit de mêler ;
Que sa main de ce sang me parut toute teinte,
Je me sentis saisir d'une secrete crainte,
Et je vis qu'à travers mon trouble & mon ennui
Déja mon foible cœur s'intéressoit pour lui.

ZAIDE.

Jamais deux Ennemis n'eurent si peu de haine.
Il vous traita bien moins en Esclave qu'en Reine ;
Et depuis, ses respects, & les soins assidus,
Qu'auprès de Tamerlan pour vous il a rendus,
Madame, font connoître . . . .

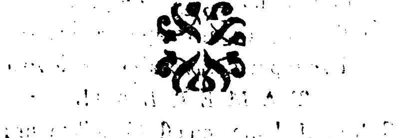
ASTERIE.

Ecoute cette histoire,
Et connois d'Andronic le triomphe & la gloire,
Tu voyois qu'il venoit partager nos douleurs :
D'une main secourable il essuyoit nos pleurs ;
Il tâchoit d'adoucir Tamerlan & mon pere ;
Et souvent, pour me voir, il venoit chez ma mere ;
Je ne l'y vis que trop, & je sentis un jour

Qu'Andronic me voulut déclarer son amour :
Mais hélas ! son respect lui faisant violence,
Il se tut, & mon cœur entendit son silence :
Je connus que j'avois partagé ses liens ;
Et les fers de ce Prince adoucirent les miens.
Depuis nos cœurs brûlans d'une pareille flamme,
En ont sçû resserrer le secret dans notre ame.
J'ai contraint devant toi mes pleurs & mes soupirs :
Je t'ai caché mes feux sous d'autres déplaisirs ;
Et n'osant soupirer du tourment qui me presse,
Mes malheurs ont prêté des pleurs à ma tendresse.
C'est ainsi que mon cœur à l'amour destiné,
Se voit de tous les cœurs le plus infortuné :
Je vais perdre Andronic ; ce coup me désespere.
Il quitte sans chagrin & la fille & le pere.
Peut-être avec plaisir il part ce même jour,
Et je demeurerai seule avec mon amour.

ZAIDE.

Tamerlan vient ici : songez à vous, Madame,
Et cachez le désordre où se trouve votre ame.



SCENE II.

TAMERLAN, ASTERIE, ZAIDE, Suite de Tamerlan.

TAMERLAN.

MAdame, il n'eſt plus temps de cacher un ſecret
Qui doit faire le ſort de vous, de Bajazet,
D'Andronic, de moi-même, & de toute l'Aſie;
Votre pere verra ſa liberté, ſa vie,
Dépendre de vous ſeule; & vous allez enfin,
En décidant de nous, terminer ſon deſtin.
Oui, je veux en ce jour étouffer notre haine,
Finir ſon Eſclavage, & briſer votre chaîne,
Nous réunir enſemble; & pour nous accorder,
Il faut....

ASTERIE.

A vos bontés, Seigneur, il faut céder:
Il faut leur rendre hommage, & vous laiſſer la gloire
Que vous ſçavez par tout remporter la victoire,
Et que ſeul vous pouviez vous vaincre à votre tour.

TAMERLAN.

La victoire, Madame, en eſt dûe à l'amour;
Lui ſeul a pû ſuſpendre une juſte colere.

Andronic s'est chargé d'apprendre à votre pere . . . .

ASTERIE.

Quoi ? Seigneur, Andronic est-il assez heureux
Pour vous faire approuver . . . .

TAMERLAN.

Il sçait ce que je veux :
Lui-même à Bajazet en doit parler, Madame ;
Et tandis que je viens vous découvrir mon ame,
Il le voit à cette heure, & le doit disposer,
Pour mieux nous réunir, à vous faire épouser . . . .

ASTERIE.

Qui, Seigneur ?

TAMERLAN.

Moi, Madame.

ASTERIE *à part.*

Ah Ciel !

TAMERLAN.

Oui, je vous aime :
Je le dis, je l'avoue, il suffit. Mais vous-même
Apprenez que vos yeux seuls ont eu l'ascendant
Sur la fierté d'un cœur superbe, indépendant.
Je n'avois respiré que le sang & la guerre :
Le nom de Tamerlan faisoit trembler la Terre ;
Cependant aujourd'hui désarmé, sans coutroux,
Vous voyez Tamerlan soumis auprès de vous.

ASTERIE.

Seigneur, un tel aveu me paroît incroyable ;
Qui fait trembler la Terre, a l'ame inébranlable ;

Et le grand Tamerlan, l'effroi de l'Univers,
N'eut jamais le cœur propre à recevoir des fers.
Mais quand il feroit vrai que quelques foibles charmes
Toujours ensevelis sous un torrent de larmes,
Auroient touché votre ame, hé pourois-je, Seigneur,
Répondre à cet amour qui doit me faire horreur ?
Peut-être j'en dis trop, & devrois me contraindre ;
Mais le sang Ottoman, Seigneur, ne sçauroit feindre :
Et pour prix de ce sang que vous fîtes couler,
Vous ne voulez mon cœur que pour vous l'immoler.
L'on a vû votre bras teint du sang de mon frere :
Vous ménacez souvent la tête de mon pere :
La Sultane ma mere est morte de douleur :
Vous fîtes notre chûte & tout notre malheur :
Vous nous faites encor gémir sous votre chaîne :
Et l'amour pouroit-il naître de tant de haine ?

TAMERLAN.

Madame, à vos discours & vos yeux irrités,
Je connois la fierté du sang dont vous sortez,
Et je ne vois que trop l'orgueilleux caractere
D'un frere impétueux & d'un barbare pere,
Qui malgré ma clémence à leur perte obstinés,
M'ont arraché les fers que je leur ai donnés.
Ortogule, il est vrai, d'une extrême insolence
S'attira malgré moi les traits de ma vengeance ;

Mais, Madame, en ce temps je ne vous voyois pas,
Et n'avois pas vos yeux pour arrêter mon bras.
Celle de Bajazet me fut encor plus vive ;
Mais vos yeux ont tenu ma vengeance captive ;
Et malgré sa fureur & ses emportemens,
Vos larmes ont noyé tous mes ressentimens.
Cependant je suis prêt à briser votre chaîne :
Il est temps que l'amour finisse notre haine ;
Et contre Bajazet, mon plus grand ennemi,
N'allez pas réveiller mon courroux endormi :
Madame, vous sçavez qu'il me brave sans cesse ;
Et par là voyez mieux l'excès de ma tendresse.
Mais si sa haine encor combattoit mon amour,
S'il refuse sa grace avant la fin du jour ;
Quand je fais tout pour lui, s'il n'en fait pas de même,
Je pourai le haïr autant que je vous aime.
Je ne répons de rien ; & mon juste courroux
Pouroit ....mais c'est à vous d'en prévenir les coups.

ASTÉRIE.

Seigneur, il faudra voir Andronic & mon pere ;
Et puisqu'à votre amour le Prince est nécessaire,
Il faut sçavoir de lui ce qu'ils ont résolu :
Mon pere a sur mon cœur un pouvoir absolu ;
Et puisqu'Andronic parle ....

TAMERLAN.

Oui, ce Prince, Madame,
Par son propre intérêt doit agir pour ma flamme.

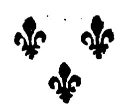
Je lui rends son Empire, & pour charmer son cœur,
Je lui donne Araxide.

ASTERIE.

Araxide, Seigneur !
Quoi ? Seigneur, la Princesse.....

TAMERLAN.

Elle arrive à l'Armée,
Madame : elle a dequoi rendre une ame charmée.
Peut-être que sans vous j'aurois pû l'épouser ;
Mais l'Amour autrement en a sçû disposer.
S'il faut qu'à mon dessein son adresse réponde,
J'unirai ses Etats à ceux de Trébizonde ;
Araxide en est Reine, & par son propre éclat
Elle unit cent beautés à cent raisons d'Etat.
Vous seule à nos desseins ne soyez pas contraire :
Parlez avec le Prince, & gagnez votre pere.
Pourvû que votre main soit le prix du Traité,
Je lui laisse la vie avec la liberté.
Je vous laisse y penser, & vous quitte, Madame,
Pour vous donner le temps d'y résoudre votre ame.



SCENE III.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTERIE.

QU'ai-je entendu, Zaïde, & que m'a-t-il appris?
Quel trouble, quelle horreur, glacent tous mes
esprits ?
Pour Tamerlan j'apprends qu'Andronic s'intéresse,
Que mon Amant devient l'appui de sa tendresse,
Qu'il en parle à mon pere, & par un coup fatal,
Qu'il est son Confident, & non pas son Rival.
S'il faut qu'à son dessein son adresse réponde,
Il unit ses Etats à ceux de Trébizonde ;
Araxide en est Reine, & par raison d'Etat
Il l'épouse... Ah ! raisons propres pour un Ingrat.
O Ciel ! quel intérêt & quelle récompense !
Araxide est le prix de cette confidence.
Oui, je commence à voir l'excès de mon malheur :
Pour deux Trônes sans doute il a vendu son cœur.
Quel revers pour le mien si tendre & si timide !
Je craignois son départ, & non pas Araxide.
Elle arrive bien-tôt.... un Empire éclatant....
Ah ! que n'est-il parti, Zaïde, en cet instant ?
Mais ne t'a-t-on jamais parlé de la Princesse ?

A-t-elle cet éclat qui surprend, intéresse ?
Mes yeux, mes tristes yeux tous pleins de ma langueur
Pouront-ils d'Andronic me conserver le cœur ?
Les siens sont-ils à craindre ? est-elle jeune, belle ?
Enfin, est-elle propre à faire un Infidelle ?

ZAIDE.

On a crû l'Empereur charmé de sa beauté ;
La vôtre cependant a vaincu sa fierté.
Mais, Madame, Andronic poura mieux vous apprendre....

SCENE IV.

ANDRONIC, ASTERIE, ZAIDE.

ASTERIE.

HE' bien, Seigneur, de vous quel destin dois-je attendre ?
Et puisqu'à Tamerlan vous prêtez votre main
Pour me venir porter un poignard dans le sein,
Ma mort avec mon pere est-elle résolue ?
J'y souscrirai, Seigneur, si vous l'avez conclue.

ANDRONIC.

Quoi ? pouriez-vous penser, Madame....

ASTERIE.

Non, Seigneur;
Je sçaurai de mon sang payer votre bonheur:
Pour mon pere & pour vous ma perte est légitime;
Prononcez-en l'Arrêt, j'en serai la victime,
victime malheureuse, & qui n'attendoit pas
De la main d'Andronic le coup de son trépas.
Cependant de vos feux l'ame préoccupée,
Je ne m'attendois pas si-tôt d'être trompée:
Mon cœur, qui nourrissoit d'inutiles desirs,
Reposoit sur la foi de vos tendres soupirs;
Je croyois qu'Andronic, dont la perte me touche,
A ce cruel Arrêt dût refuser sa bouche;
Mais puisqu'il en sera doublement couronné,
Deux Trônes valent mieux qu'un cœur infortuné.

ANDRONIC.

Quand je viens vous chercher, le désespoir dans l'ame,
Tout plein de ma douleur; dans cet instant, Madame,
Que tout est contre moi, que je n'ai plus que vous;
Vous venez m'accabler de vos soupçons jaloux.
L'Empereur vous adore, & je suis seul à plaindre;
A mes yeux son amour a trop sçû se dépeindre.
Pour prix de tant de sang que j'ai versé pour lui,
Tamerlan vous épouse, & je meurs aujourd'hui.
Contre un autre Rival au moins dans ma disgrace

J'irois venger mes feux, punissant son audace ;
Je percerois le cœur qui voudroit m'arracher
Celui de ma Princesse, un cœur qui m'est si cher ;
Mais dans ce temps sa main barbare & libérale
S'entend avec son cœur pour m'être plus fatale ;
Et pour frapper le mien du coup le plus mortel,
Me couronne en victime, & m'entraîne à l'Autel.
Mais vous allez vous-même aider au Sacrifice.
Je vous crains plus que lui, Madame, avec justice :
Vous allez prononcer l'Arrêt de mon trépas.
Peut-être ma vertu n'en murmurera pas ;
Mais enfin, il vous faut découvrir ce mystere,
Quand je tremble pour moi, je crains pour votre pere :
Il entreprend, il doit faire un dernier effort
Pour fuir, percer sa Garde, ou courir à la mort.

ASTERIE.

Ciel ! quel est son dessein ?

ANDRONIC.

Il me l'a dit lui-même ;
Il va pour se sauver, par une audace extrême,
Briser bien-tôt sa chaîne, ou se perdre.

ASTERIE.

Ah ! Seigneur,
Etouffons ce projet dont je frémis d'horreur :

Il périroit : ah Ciel ! mettons tout en usage :
Je ferai tout : sortons pour fléchir son courage ;
Courons sans balancer, proposons cet accord ....

ANDRONIC.

Hé bien, Madame, hé bien, c'est l'arrêt de ma mort;
Je l'avois pressenti, mais elle est légitime.
Vous voyez que c'est moi qui suis votre victime ;
Et je m'étois douté qu'avant la fin du jour
La nature à mes yeux immoleroit l'amour.

ASTERIE.

Ah ! Seigneur, voulez-vous que tremblante, éperdue,
Mon pere tout sanglant se présente à ma vûe ?
Et quand je puis d'un mot lui donner du secours,
Me redonner la vie en rassurant ses jours,
Le verrai-je égorger à mes yeux ?

ANDORNIC.

Non, Madame.
Je sçai votre devoir : connoissez mieux mon ame ;
Et vos yeux n'auront pas ce spectacle aujourd'hui.
C'est moi qui dois périr & pour vous & pour lui.
Loin de vous détourner de cette juste envie,
C'est moi qui vous y porte au dépens de ma vie.
J'ai cherché Bajazet, & n'ai pû le trouver ;
Hé bien, il faut me perdre, afin de le sauver.
Allons, sortons, Madame, & prévenons sa suite...

ASTERIE.

Mais, Seigneur, si mon pere alloit prendre la
fuite,
Et s'il se déroboit aux mains de l'Empereur;
Si sans verser de sang il peut....

ANDRONIC.

C'est une erreur,
Madame, il n'en faut point flater notre espérance.
Craignez de Tamerlan la haine & la vengeance;
Et, s'il se peut, tâchons d'en détourner l'effet.
Mais Leon vient à nous. As-tu vû Bajazet?

SCENE V.

LEON, ANDRONIC, ASTERIE, ZAIDE.

LEON.

Je viens d'être témoin, Seigneur, de sa disgrace.
Jamais un si grand coeur n'a fait voir tant
d'audace:
Tout étoit préparé pour la prochaine nuit;
Depuis un mois les Turcs avoient creusé sans
bruit
Une mine secrete, où flatant leur attente,

Ils espéroient d'aller percer jusqu'à sa Tente,
L'y prendre, l'enlever ou mourir avec lui;
Mais on les a trahis & vendus aujourd'hui.
Un Bataillon alors est venu les surprendre;
Bajazet découvert a couru les défendre:
Il s'est mis à leur tête, & par un noble effort
Il n'a voulu chercher son salut qu'en sa mort.
D'un des siens renversés il prend le Cimeterre,
Et son bras de mourans couvre bien-tôt la terre;
Il frappe, il perce, il tue, & son cœur furieux
Cherche envain une mort qu'il portoit en tous lieux.
Tamerlan à ce bruit est accouru lui-même.
Bajazet qui le voit, dans sa fureur extrême,
Par un cri menaçant, suivi de coups affreux,
Le brave, & fait tomber les plus audacieux.
Cependant l'Empereur, qui connoît son envie,
Commande à ses Soldats qu'on épargne sa vie.
On l'enferme, on le presse, on trompe son dessein;
Son Cimeterre enfin se brise dans sa main,
Le nombre alors l'emporte: il succombe, on l'arrête:
Lassé de tant de Morts, c'est la mort qu'il regrette.
Heureux! s'il avoit sçû dans ses vœux irrités
Tourner sur lui les coups que son bras a portés.

ASTERIE.

Tout est perdu, Seigneur: je vais trouver mon pere.

Courez chez l'Empereur, apaiſez ſa colere,
Dites-lui que je puis.... vous m'entendez,
Seigneur ;
Mais enfin il eſt temps de calmer ſa fureur.
Faiſons notre devoir dans un coup ſi funeſte ;
Sortons : & le deſtin ordonnera du reſte.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ANDRONIC, GARDES.

BAJAZET, *en entrant.*

NON, je n'écoute rien.

ANDRONIC.

Mais, Seigneur, modérez
D'inutiles transports....

BAJAZET.

Vous me désespérez :
Cruel, quand vous voyez mon attente trompée,
Vous m'osez cependant refuser votre épée.

ANDRONIC.

Oui, Seigneur, malgré vous j'aurai soin de vos jours ;
Je veux en respecter & conserver le cours.
Ecoutez un secret que je dois vous apprendre,
Qui peut....

BAJAZET.

Non, ç'en est fait, je ne veux rien entendre,

Et je n'écoute plus que la ſeule raiſon
Que poura m'inſpirer le fer ou le poiſon.
Vous me les refuſez, & votre barbarie
Par un Arrêt mortel me condamne à la vie:
Prince, rougiſſez-en. Et vous Gardes, Soldats,
Ce triſte cœur n'a plus le ſecours de ce bras,
Servez mieux Tamerlan qu'un ami qui m'accable.
Bajazet dans les fers eſt-il ſi redoutable?
L'ordre en eſt il donné? frappez, approchez-vous:
J'enhardirai vos bras, & conduirai vos coups.
Mais quoi! loin de remplir cette juſte eſpérance,
L'Ami, les Ennemis, tout eſt dans le ſilence.
Ah Ciel! j'avois tantôt les armes à la main,
Et rien ne m'empêchoit de m'en percer le ſein:
Hélas! où m'emportoit l'ardeur infructueuſe
Que je pouvois me rendre utile & glorieuſe!
Pour trop m'abandonner contre mes Ennemis,
Je me ſuis perdu ſeul, & je les ai ſervis:
Je me ſuis vû trahi deux fois par la Fortune:
Je ſuis vaincu deux fois, & je ne meurs pas une.
Le ſort m'attache aux fers; & moi, dans ce malheur,
Je veux perdre le jour, & tromper ſa fureur.

ANDRONIC.

Vous devez étouffer cette funeſte envie.
(Gardes, retirez-vous, j'aurai ſoin de ſa vie.)

Les Gardes ſe retirent.

Vivez, Seigneur, vivez, on va briſer vos fers.

Oubliez tous les maux que vous avez soufferts.
Apprenez un secret dont l'aveu me déchire :
Je vous avois cherché tantôt pour vous le dire ;
Mais il est temps encor de vous le déclarer.
Je ne vous l'apprends pas, Seigneur, sans soupirer :
Je sçai que cet aveu me coûtera la vie :
N'importe. Tamerlan brûle pour Astérie ;
Et pourvû que sa main soit le prix du Traité,
Il vous donne la vie avec la liberté.

BAJAZET

Il aimeroit ma fille !

ANDRONIC.

Ou plutôt il l'adore.
Il m'a trop découvert le feu qui le dévore.
Lui-même m'accablant de ce secret fatal,
A fait son Confident de son propre Rival.
Malgré mes feux, Seigneur, j'ai contraint mon courage,
Enfermant dans mon cœur une inutile rage.
L'image d'Astérie, un reste de vertu,
Votre intérêt, le sien, ont pour lui combattu :
La gloire, le devoir, & la reconnoissance,
Ont malgré mon amour enchaîné ma vengeance.
Quel contre-temps ! ô Ciel ! il vient me couronner ;
Et ce n'est cependant que pour m'assassiner :
Mais si je n'avois craint, Seigneur, que pour ma vie,
Si je n'avois tremblé pour vous, pour Astérie,

J'aurois en me vengeant sçû forcer l'avenir
A garder de mon nom l'éternel souvenir.

BAJAZET.

Je rends graces au Ciel, dans le sort qui m'entraîne,
Que l'amour ait prêté ce secours à ma haine.
Je voudrois que ma fille eût pour lui plus d'appas;
Ses yeux nous vengeroient au défaut de mon bras.
Que j'ai de son amour une sensible joie!
De mes plus fiers mépris il se verra la proie;
Et du moins, si nos jours dépendent d'un Vainqueur,
Elle & moi nous ferons le destin de son cœur.
Par de nouveaux mépris j'aigrirai sa vengeance,
Rejettant sa fortune avec son alliance.
C'est là que ma fierté de lui peut triompher:
L'amour me sera plus que la flamme & le fer:
Portons les dans son cœur par les yeux d'Astérie;
Et quand il m'offriroit tous les Trônes d'Asie,
Ses Etats & les miens.... Reprenez de l'espoir:
C'est le moindre Rival que vous puissiez avoir.

ANDRONIC.

Mais, Seigneur, quand je vois que l'orage s'apprête,
Et qu'un simple refus vous peut coûter la tête;
Que le tonnerre gronde....

BAJAZET.

Et j'attends sans effroi,
Qu'il éclate, qu'il tombe, & n'écrase que moi.
Si le fier Tamerlan avoit rompu ma chaîne,
Il faudroit oublier ma vengeance, ma haine;

Et lors que je ne puis vivre que peu de jours,
Que je ſens mes malheurs en abréger le cours,
Ma vertu va me faire un ſort digne d'envie.
Je fais trop peu de cas de ce reſte de vie;
Et je veux l'immoler pour avoir le plaiſir
De braver Tamerlan juſqu'au dernier ſoupir.

ANDRONIC.

Ah Seigneur! le voici, modérez-vous de grace,
Calmez....

SCENE II.

TAMERLAN, TAMUR, Capitaine des Gardes, BAJAZET, ANDRONIC, Suite de Tamerlan.

BAJAZET.

HE' bien, viens-tu jouïr de ma diſgrace?
As-tu fait immoler ce reſte de Soldats
Dont j'avois animé la vengeance & le bras?
Ce n'étoit pas pour toi d'aſſez nobles victimes:
Il falloit dans ma perte enſevelir leurs crimes:
Il falloit que ton bras alors tournât ſur moi
Tous les coups que le mien vouloit porter ſur toi.
J'ai tâché de te joindre, & malgré mon envie
Je n'ai pû. Trois des tiens l'ont payé de leur vie,

Qui recevant mes coups, pour toi-même effrayés,
Sont tombés de ma main tous sanglans à tes pieds.

TAMERLAN.

Je vois qu'un peu trop loin votre orgueil vous emporte.
Il sied mal dans les fers d'éclater de la sorte;
Et dans ces vains transports d'une aveugle fureur,
Vous parlez en Captif, & j'écoute en Vainqueur.
Vous étalez ici toute votre foiblesse :
Oui, cette grandeur d'ame en marque la bassesse;
Et lorsqu'en un malheur on sçait trop s'émouvoir,
On fait voir sa vertu moins que son désespoir.
Bajazet, modérez cette rage inutile.
Devant moi reprenez une ame plus tranquile;
Et bien qu'elle paroisse incapable d'effroi,
Du moins, souvenez-vous que vous parlez à moi.

BAJAZET.

Oui je parle à Thémir dont l'obscure naissance
Doit mettre entre nous deux un peu de différence;
Et le fils de Sangal, vil Pastre qu'autrefois
Le Destin par caprice arracha de ses bois,
En doit, dans sa grandeur, reconnoître l'ouvrage,
Voir que de sa bassesse il répara l'outrage,
Et que le sort aveugle enflant sa vanité
Le tira du néant & de l'obscurité.

TAMERLAN.

Et c'est là ce qui fait tout l'éclat de ma gloire.
Cet éclat est tiré du sein de la victoire :

Et ce même Destin, qui te fait murmurer,
Ne m'arrache au néant, que pour t'y faire entrer.
Cette vaste grandeur, cette extrême puissance,
N'est point, si tu le veux ; un droit de ma naissance.
Il est beau cependant de mettre aux fers les Rois,
Quand la vertu sur eux nous fait naître des droits.
Mais ce n'est point ici que je dois me défendre :
J'ai pû monter au Trône, & t'en ai fait descendre ;
Je suis justifié. Ce bras victorieux
Sçait annoblir mon sang, mon pere, mes ayeux :
Et quelque orgueil enfin que tu fasses paroître,
Bajazet est Esclave, & Tamerlan est maître.

BAJAZET.

Des Captifs comme moi sçavent mal obéir ;
La fierté de leur sang, ne sçait point les trahir :
Et si Thémir lui-même oubliant sa famille,
Tout mon maître qu'il est, soupiroit pour ma fille,
Il verroit Bajazet, ce Captif malheureux,
Mépriser son amour, & rebuter ses voeux.

TAMERLAN.

Obéis avec elle, ou pour punir ton crime,
A ses yeux tu seras ma premiere victime ;
C'est à toi d'y penser.

BAJAZET.

C'est ce que je prétends ;
D'un regard assuré c'est la mort que j'attends.
Déja dans deux combats la Fortune cruelle
A conservé ma vie à ta haine immortelle ;

Pour ſervir ta fureur elle a ſoin de mes jours ;
J'attends de ton amour un fidele ſecours :
S'il eſt vrai qu'Aſtérie ait pour toi quelques charmes,
Contre toi, dans ſes yeux j'irai chercher des armes ;
Et quand je la refuſe à ton Trône, à ta foi,
Je ſuis malgré mes fers plus Monarque que toi.
Je m'égare, m'emporte, & Bajazet peut-être
Oublie en ce moment qu'il eſt devant ſon Maître,
Et qu'il doit s'applaudir qu'un vil Chef de Brigans,
Thémir, enfin, s'allie au ſang des Ottomans.
Tu t'émeus : je triomphe, & lis ſur ton viſage
Mon Arrêt : je l'attends.

TAMERLAN.

Il faut punir ſa rage.
Tu ſeras ſatisfait. Qu'on l'éloigne de moi.

BAJAZET *en ſortant.*

Si je meurs, je ſerai plus ſatisfait que toi.

SCENE III.

ANDRONIC, TAMERLAN.

ANDRONIC.

AH ! Seigneur, modérez ce courroux....

TAMERLAN.

Il me brave !

Il m'ose refuser sa fille, mon Esclave !
Oui, oui, je l'abandonne, & dès ce même jour
Je me rends à la haine, & j'étouffe l'amour.
Je répandrai son sang pour calmer sa furie :
Bajazet périra même aux yeux d'Astérie.

ANDRONIC.

Bajazet va périr ! ah ! Seigneur arrêtez,
Et triomphez encor de lui par vos bontés.
Vous verrez la Princesse ; elle aura trop de charmes :
Votre cœur ne poura tenir contre ses larmes.
Pardonnez à son pere, un Prince malheureux,
Qui se voit accablé par un destin affreux,
Ennuyé de sa honte, & plein de sa disgrace,
Et qui ne jouït plus que d'un reste d'audace.

TAMERLAN.

Et c'est ce qui m'outrage. Il est devant mes yeux
Toujours fier, intrépide, & toujours furieux ;
Il ose devant moi conserver son audace :
Je le tiens dans mes fers, & c'est moi qu'il menace ;
Et vous pouvez le plaindre? ah ! plaignez mon malheur :
Je suis contraint de voir la fierté de son cœur,
Et je trouve en secret son sort digne d'envie.
Il brave Tamerlan, & méprise la vie.
Mais enfin, ç'en est fait, oui, je ne veux songer
Qu'à dompter Bajazet, sa fille, ou m'en venger.
Hé quoi ? ne puis-je pas quand son orgueil me brave,

Faire épouser sa fille à mon dernier Esclave ?
Mais je veux ....

ANDRONIC.

Ah ! Seigneur ! considérez son rang :
Le sang des Ottomans est un illustre sang ;
Songez que la Princesse ....

TAMERLAN.

Et qui vous intéresse,
Prince, pour Bajazet, ou bien pour la Princesse ?

ANDRONIC.

Votre gloire, Seigneur.

TAMERLAN.

J'en aurai soin sans vous,
Et ferai ce que veut un trop juste courroux.

SCENE IV.

ASTERIE, TAMERLAN, ANDRONIC.

ASTERIE.

QUoi ? Seigneur, à la mort entraîne-t-on mon pere ?
Et rien ne poura-t-il fléchir votre colere ?
Je courois l'embrasser, mais enfin vos Soldats
Viennent cruellement m'arracher de ses bras.

A peine il m'avoit joint, à peine ses caresses
Commençoient d'assurer mes timides tendresses....
Mais quels sombres regards? ah Ciel! je m'aperçois
Que j'ai vû Bajazet pour la derniere fois.

TAMERLAN.

Oui, Madame, il est temps de punir son audace.

ASTERIE.

Ah! Seigneur, à vos pieds je demande sa grace.
Quoi, Bajazet? ah! Ciel, mon pere va mourir.
Souffrez-moi de le joindre, ou de le secourir.
Que sçais-je? en ce moment peut-être qu'on le tue!
Voyez une Princesse à vos pieds éperdue,
Et par pitié du moins frappez des mêmes coups
Son cœur que vous voyez tremblant à vos genoux.
Vous me flatiez tantôt que je vous étois chere:
Peut-on aimer la fille, & condamner le pere?

TAMERLAN.

Je devrois le punir; & son cœur furieux,
S'il vit encore, en doit rendre grace à vos yeux.
Profitez cependant du trouble de mon ame:
Bajazet va venir, qu'il souscrive à ma flamme:
Portez-y votre cœur aussi bien que le sien.
Jusques-là, je pourai vous répondre du mien.
Vous, Prince, demeurez auprès de la Princesse
Pour peindre à Bajazet le péril qui le presse.
J'attendrai sa réponse: elle fera son sort;
C'est d'elle que dépend ou sa vie, ou sa mort.

SCENE V.

ANDRONIC, ASTERIE.

ANDRONIC.

VOici l'affreux inſtant que nous avions à craindre :
Il faut, il faut parler, & ne plus vous contraindre.
Non, Madame, à ma mort n'ayez point de regret :
Il faut perdre Andronic, & ſauver Bajazet.
Vous rendrez ſa grande ame & plus douce & plus tendre.
Il verra vos ſoupirs ; ils ſe feront entendre,
Vous vous acquiterez de ce triſte devoir ;
Et vos larmes peut-être auront trop de pouvoir.

ASTERIE.

Seigneur, n'accablez point une ame infortunée ;
Mais plaignez ſeulement ſa triſte deſtinée.
Et ſans nous attendrir dans de ſi grands malheurs,
Cachons-nous, s'il ſe peut, notre amour & nos pleurs.
A ma douleur, Seigneur, laiſſez-moi toute entiere.
J'attendrai, je verrai, je fléchirai mon pere.
Mais ſans nous accabler de ſoupirs ſuperflus,
Si vous m'aimez, partez, & ne me voyez plus.

ANDRONIC.

Je ne vous verrois plus ! hé de grace, Madame....

ASTERIE.

Hé du moins par pitié cachez-moi votre flamme :
Retirez-vous, Seigneur. Bajazet doit venir ;
Pourois-je devant vous, hélas ! l'entretenir ?
Que ſçai-je ? Si l'Amour trahiſſoit la nature !
Il y va de ſa vie.

ANDRONIC.

Hé je vous en conjure,
Permettez qu'avec vous je puiſſe encor le voir :
Malgré tout mon amour je ferai mon devoir.

ASTERIE.

Et j'oublierai le mien ſi votre cœur ſoupire.
Non, Seigneur, devant vous je ne pourois rien dire.
Andronic avec moi ne doit point ſe trouver.
Vous perdriez mon pere au lieu de le ſauver :
Mes diſcours près de vous auroient de foibles armes :
Vous lui déroberiez la moitié de mes larmes.
Je deviendrois muette, ou devant mon Amant,
Hélas ! je ne pourois parler que foiblement.
On vient, retirez-vous, ſortez.

ANDRONIC.

Adieu, Madame.



SCENE VI.

BAJAZET, ASTERIE.

BAJAZET.

MA Fille, il faut montrer la grandeur de ton ame.
L'on m'envoie à la mort sans doute, & je te vois
Et te parle aujourd'hui pour la derniere fois.
Mais quoi ? lorsque tu dois répondre à ma tendresse,
Tu mêles à ma joie une indigne tristesse ;
Et lorsque ma vertu cherche à te consoler,
Pour réponse je vois tes pleurs prêts à couler.

ASTERIE.

Quoi ? d'un air si tranquille, & parmi tant d'allarmes,
Vous étonnerez-vous, Seigneur, de voir mes larmes ?
Puis-je avoir comme vous cette intrépidité
Qui vous fait voir la mort avec tant de fierté ?
Vous y courez, Seigneur, & moi je vous arrête :
C'est moi qui peut défendre une si chere tête.
Je ne souffrirai point qu'on vous traîne à la mort.
Je vais, je cours pour vous faire un dernier effort,
Je sçai le seul secret de vous sauver la vie :
Laissez à Tamerlan épouser Astérie.

BAJAZET.

Epouser Tamerlan ! fais un plus noble effort :
Oui, perdons-nous plutôt & courons à la mort.
Astérie, est-ce ainsi qu'une servile crainte ?
Te peut faire subir une indigne contrainte,
Et dans quelque revers qui nous puisse accabler,
Le sang de Bajazet doit-il jamais trembler ?
Ah ! si pour éviter la mort qui me menace,
J'achetois à ce prix & ma vie & ta grace ;
Que je pusse aujourd'hui jusques-là me trahir ;
Quand je l'ordonnerois, devrois-tu m'obéir ?
Ma Fille, soutiens mieux la fierté de ton Pere :
Entends la triste voix d'Ortogule ton Frere,
Qui tout sanglant encore, & tout percé de coups,
Méprise Tamerlan, & brave son courroux :
Regarde, imite, sui ta Mere la Sultane,
Qui soutint jusqu'au bout la grandeur Ottomane,
Et qui nous donne à tous en ce funeste sort
L'exemple de braver le Tyran & la mort.
Pour moi, tu le sçais bien, je suis trop las de vivre.
Mon malheureux destin s'obstine à me poursuivre.
J'avois tenté la fuite, il n'a pû le souffrir :
Enfin, j'avois voulu me sauver, ou mourir ;
Il m'a trahi : pour lui ma haine est implacable.
Je ne fais que gémir dans l'horreur qui m'accable :
La douceur & la paix par un coup si mortel
Ont fait avec mon cœur un divorce éternel.
Dans le comble des maux où ce revers me plonge ;

Tu vois que le chagrin me dévore, me ronge ;
Qu'il entretient ma rage, & que dans ma douleur
Je n'attends que la mort pour finir mon malheur ;
Mais je ne puis souffrir qu'un hymen si funeste
M'immole tous tes jours pour le peu qui m'en reste.

ASTERIE.

Mais, Seigneur, songez-vous dans ce fatal instant,
Si nous n'obéissons, que la mort vous attend.
Ces Gardes, ces Soldats, cette funeste Escorte,
Hélas! qu'attendent-ils rangés à cette porte ?
Si vous sortez, peut-être ils fondront tous sur vous,
Et peut-être à mes yeux vous perceront de coups.
Je vous verrai sanglant dans leurs mains vous débattre ;
Par cent coups redoublés ils sçauront vous abattre ;
Et cependant, d'un mot je puis les arrêter :
Je le prononcerai, quoiqu'il puisse coûter ;
Et vous ne verrez point l'infidele Astérie
Par ses cruels refus vous arracher la vie.
J'en tremble : ah! si pour vous vous n'avez point d'effroi,
Ah ! Seigneur, ah! mon pere, au moins tremblez pour moi.
Et quand vous périrez par l'ordre du Tartare,
Serai-je moins en proie à sa fureur barbare ?
Sans pouvoir vous offrir à mon cœur éperdu,
Je demeurerai seule, & j'aurai tout perdu.
Je demande à vos pieds par toute ma tendresse,

Que pour moi vous ayiez un peu plus de foiblesse.
D'une ame plus tranquille attendez votre sort :
Ne courez point vous-même au-devant de la mort.
Ortogule a péri, j'ai vû mourir ma mere,
Je vois le même bras qui menace mon pere ;
Mais enfin malgré vous je dois vous secourir :
Ils sont morts, vous vivez, & vous allez mourir.

BAJAZET.

Je vois avec plaisir la grandeur de ton ame :
Elle est digne de moi. Mais l'innocente flamme
D'un Prince... Croyez-moi, ma fille, & m'entendez ;
Vous craignez d'obtenir ce que vous demandez ;
Et si je contentois cette funeste envie . . . . . .

ASTERIE.

Je ne veux obtenir de vous que votre vie.
Ne vous informez point du trouble de mon cœur :
J'en rougis ; mais souffrez que je parte, Seigneur ;
Oui, je vais de ce pas . . . .

BAJAZET.

Epouser le Tartare,
Immoler Andronic, rendre heureux un Barbare.

ASTERIE.

Ah ! ne m'exposez plus au trouble où je me voi.
Vous armez un Amant contre vous, contre moi.
Ne me répétez point ce nom seul qui m'accable ;
Et si j'obéissois, vous en seriez coupable.

BAJAZET.

Ma Fille, obéissez : je le veux, & je suis . . . .

ASTERIE.

Vous obéir ? ah Ciel ! non Seigneur, je ne puis.
Mon pere, souffrez-moi contre une injuste envie
De vous désobéir une fois en ma vie.
Je vous quitte, & je vais vous sauver malgré vous.

BAJAZET.

Elle sort.

Arrêtez : je l'ordonne, & craignez mon courroux.
Gardes, suivez votre ordre, à la mort je m'apprête,
Et portez au Tyran mes refus & ma tête.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, LEON.

ANDRONIC.

QUE dit-on dans le Camp du ſort de Bajazet,
Leon ? & Tamerlan en eſt-il ſatisfait ?

LEON.

Sa fortune, Seigneur, vient de changer de face.
Sa Fille à l'Empereur a demandé ſa grace ;
Elle eſt venue en pleurs tomber à ſes genoux ;
Et ſes pleurs, du Tartare ont calmé le courroux.
Si-tôt qu'elle a paru, ſon aimable préſence
A banni de ſon cœur la haine & la vengeance ;
Mais toujours Bajazet rempli de ſa fureur
Refuſe avec mépris ſa Fille à l'Empereur.
Cependant Tamerlan pour le prix de ſa vie
Va malgré lui peut-être épouſer Aſtérie.
Tout le Camp eſt ſurpris d'un ſi grand changement.

ANDRONIC.

Croiras-tu ce retour l'ouvrage d'un moment,
Leon ? peux-tu penſer qu'aimé de ma Princeſſe,
Elle ait ſi-tôt trahi ma flamme & ſa tendreſſe ?
Pour un Pere, il eſt vrai. Mais, quoi ? ſans l'offenſer,

Ne devoit-elle pas plus long-temps balancer ?
Elle devoit ... helas ! elle pouvoit le faire.
Un Amant peut-il pas être aussi cher qu'un Pere ?
Tantôt même, à mes yeux elle a vû Tamerlan
D'un œil plus engageant qu'on ne voit son Tyran :
Devant lui sa tristesse a paru trop touchante :
Sa douleur n'a jamais été plus éloquente :
Son air, son port, ses pleurs parloient si tendrement :
Enfin elle a parlé comme pour un Amant.
Mais voyant l'Empereur, que ne dois-je point croire ?
Que sçai-je si ses yeux éblouïs de sa gloire,
Charmés de sa fortune, & pleins de sa grandeur,
N'ont point été gagnés pour séduire son cœur ?
Et pour me consoler, Leon dans ma misere,
Elle va peindre aux miens les périls de son Pere,
Sa crainte, ses transports, ses soupirs, ses douleurs ;
Et peut-être, j'aurai le reste de ses pleurs.
Mais avant qu'un Rival en ait fait sa conquête,
J'irai sur les Autels ensanglanter la Fête :
Pour réponse à ses pleurs j'ai du sang à verser.
J'irai ... Mais elle vient : Ciel ! que dois-je penser ?



SCENE II.

ASTERIE, ZAIDE, ANDRONIC.

ASTERIE.

Me plaindrez-vous, Seigneur, dans ma trifte avanture?
J'ai parlé pour mon Pere, & fervi la Nature;
J'ai fait ce que j'ai dû; mais je viens à mon tour,
Aux yeux de mon Amant fatisfaire à l'amour.
Ma bouche a prononcé pour un devoir funefte:
Je ne m'en repens point: mon cœur fera le refte,
Il vient entre vos mains, tout plein de fon malheur,
Remettre fes foupirs, mes pleurs & ma douleur...

ANDRONIC.

Ces foupirs étoient dûs, Madame, à votre Pere:
Vous n'avez que trop fait ce que vous deviez faire:
Votre trifte devoir vient de changer fon fort:
Enfin vous avez dû m'envoyer à la mort.
Je n'en murmure point; Tamerlan, un Empire,
Votre devoir, un Pere, & fi j'ofe le dire,
Votre peu de tendreffe...

ASTERIE.

Ingrat, que dites-vous?
Pouvez-vous me porter de fi funeftes coups?

Quand à vos yeux mon feu ne peut plus se contraindre,
Quand je viens devant vous soupirer & me plaindre,
Que mon cœur vous fait voir ses vœux désespérés,
C'est vous, cruel, c'est vous qui me le déchirez;
Enfin, quand je m'apprête à finir vos allarmes,
Que bien-tôt de mon sang je vais payer vos larmes,
Que quitte envers mon Pere, helas! en ce moment
Je cherche à m'acquitter auprès de mon Amant,
Il m'ose reprocher mon devoir & mon Pere,
Ce que lui-même enfin m'a contrainte de faire;
Tout cela, dans l'instant que je viens en ce lieu
Le pleurer, & lui dire un éternel adieu.

ANDRONIC.

Un éternel adieu! Que dites-vous, Madame?
Quelle subite horreur frappe & saisit mon ame?

ASTERIE.

Il n'est plus temps, Seigneur, de vous rien déguiser:
En vain Tamerlan croit aujourd'hui m'épouser.
D'abord, j'avois voulu, pour venger ma disgrace,
Fille de Bajazet, en soutenir l'audace;
Et cachant un poignard, pour venger mon malheur,
Lui donner une main qui lui perçât le cœur.
J'ai conçu sans trembler ce dessein téméraire;
Mais quoi! du même coup j'aurois perdu mon Pere;
Et ce triste penser m'a donné de l'effroi:
Mais il faut le sauver, & ne perdre que moi,
Engager Tamerlan d'une foi mutuelle,

Mourir, & vous prouver que je vous ſuis fidelle.

ANDRONIC.

Ah! Madame, vivez, & me manquez de foi :
Sauvez Bajazet, vous, & ne perdez que moi.
Epouſez Tamerlan, plutôt que de répandre
Un ſang qui m'eſt ſi cher, & que je veux défendre,
Ce cœur que vous voulez.... ah! funeſte penſer :
Eſt-il encore à vous, ce cœur, pour le perçer ?
Je veux qu'il ſoit à moi dans ce péril extrême.
De grace épargnez-vous par pitié de moi-même :
Et ſi vous le frappiez dans ce cruel moment,
C'eſt le cœur d'Andronic, le cœur de votre Amant.

ASTERIE.

Si Tamerlan m'épouſe, helas! ce cœur ſi tendre,
Qu'Andronic malgré moi veut encore défendre,
Sera-t-il pas frappé du coup le plus affreux ?

ANDRONIC.

Sî vous vivez, mon ſort ſera moins rigoureux :
Et quand je mourrai ſeul...

ASTERIE.

Ciel! que voulez-vous faire ?
Songez que vous perdez & la Fille & le Pere ;
Et quand vous m'apprenez que vous voulez mourir,
Eſt-ce-là le ſecret de vous faire obéir ?

ANDRONIC.

Hé bien, obéiſſez, je vivrai, ma Princeſſe,
Peut-être loin de vous je vaincrai ma foibleſſe :
J'en donnerai l'exemple, & mon cœur abattu

Cherchera du ſecours auprès de ſa vertu.
De puiſſantes raiſons vous forcent à le faire :
Il y va de vos jours, de ceux de votre Pere :
Tremblez pour eux, Madame, & leur ſervez d'appui.
Si vous mouriez, helas ! Tamerlan aujourd'hui
Confus d'avoir perdu le ſeul bien qu'il eſpere,
Vengeroit votre Sang en perdant votre Pere :
Bajazet périroit ſans doute,

ASTERIE.

Hé ! voulez-vous
Encore un coup me voir Tamerlan pour Epoux ?
Songez-vous à l'horreur où ce deſtin me livre ?

ANDRONIC.

J'oublierai tout, pourvû que vous ſongiez à vivre,
De mon triſte deſtin je ſerai ſatisfait ;
Oubliez Andronic, ſongez à Bajazet.

ASTERIE.

Quoi ! vous-même Andronic ? ordonne qu'Aſtérie
Etouffe ſon amour, l'abandonne, l'oublie ?
Oui, puiſque mon Amant m'apprend ſans s'émouvoir
Par de fortes raiſons mon funeſte devoir ;
Que lui ſeul d'un œil ſec contemplant ma diſgrace
Me dit tranquillement ce qu'il faut que je faſſe,
Je lui vais obéir ... Mais, Seigneur, entre-nous,
Non, je n'attendois pas tant de force de vous :
J'attendois d'Andronic un peu plus de foibleſſe :
J'attendois de ſon cœur un peu plus de tendreſſe :
J'attendois....mais que dis-je ? hélas ! j'en dois rougir,
Seigneur,

Seigneur, ſans balancer je vais vous obéir,
Et je cours de ce pas épouſer...

ANDRONIC.

Ah! Madame,
Arrêtez, & voyez la douleur de mon ame.
Pour vous ſauver je fais le plus cruel effort;
Et ne voyez-vous pas que je cours à la mort?

ASTERIE.

Vous m'arrêtez! pourquoi m'avez-vous convaincue?
Cette force, Seigneur, qu'eſt-elle devenue?
La nature, mon Pere, Andronic, mon devoir,
Et de plus vos raiſons....

ANDRONIC.

Helas! en puis-je avoir?
Et ſi pour Andronic votre cœur eſt ſi tendre,
Madame, ces raiſons les devez-vous entendre?
Oui, cruelle, voyez un Prince à vos genoux,
Et mille fois plus foible & plus tendre que vous,
Qui la mort dans le cœur, n'eut jamais d'autre envie
Que de vous conſerver un Pere & votre vie,
Et qui vous la demande & pour vous & pour lui.

ASTERIE.

N'augmentez pas, Seigneur, mon trouble & mon ennui;
Mais plaignez ſeulement l'excès de ma miſere.
Il ne me ſouvient plus de vous près de mon Pere;
Et lorſque je vous vois, dans ce triſte moment,
J'oublie auſſi mon Pere auprès de mon Amant.

Bajazet, Andronic, mon devoir, ma tendresse,
Enfin tout m'assassine.

ANDRONIC.

Ah! divine Princesse,
Perdez plutôt l'Amant, & vivez.

ZAIDE.

Ah! Seigneur,
J'entends du bruit, on vient, & je vois l'Empereur.

SCENE III.

TAMERLAN, ASTERIE, ANDRONIC, ZAIDE, TAMUR, GARDES.

TAMERLAN.

ENfin, Prince, l'amour termine notre haine:
Bajazet malgré lui verra briser sa chaîne;
La Princesse en répond, elle me l'a promis;
Et par l'hymen dans peu nous serons réunis.
Mais ne parliez-vous pas, Prince, de ma tendresse?
Vous pouviez en marquer l'excès à la Princesse.
Vous l'avez vû, Madame, & ce cœur orgueilleux
Apprend à soupirer, & l'apprend de vos yeux;
Ce n'est plus en vainqueur qu'il vient ici paroître:
Depuis qu'il est à vous il n'agit plus en Maître...

Mais quel chagrin, Madame, occupe votre esprit?
Je vous vois étonnée, & le Prince interdit.
Pour qui sont ces soupirs, & ce regard si tendre?
Répondez.

ASTERIE.

Moi, Seigneur! que puis-je vous apprendre?
Quels soupirs!... si ce n'est des soupirs de courroux
Pour un Frere qui parle, & qui percé de coups,
Me reproche tout haut que votre main sanglante
D'un sang qui m'est si cher paroît encor fumante.
Sa chere ombre sans cesse à mes yeux se fait voir,
Qui me suit, qui m'arrête, & m'apprend mon devoir,
Et qui me retraçant sa déplorable histoire,
Me dit, que j'ai vendu son sang & sa mémoire,
Et que par votre hymen je trahis...

TAMERLAN.

C'est assez:
Je lis dans votre cœur mieux que vous ne pensez.
Pour avoir écouté l'ombre de votre Frere,
Madame, vous avez oublié votre Pere.
Il suffit: Andronic, préparez votre main
Pour l'hymen d'Araxide; elle arrive demain.
Dans une heure partez, allez audevant d'elle,
Par de profonds respects lui marquer votre zele,
Et tâchez par vos soins de prévenir son cœur.
De mon autorité j'appuierai votre ardeur.

ANDRONIC.

Seigneur, lorsqu'elle espere un cœur comme le vôtre,
Voudra-t-elle des soins & des respects d'un autre ?
Poura-t-elle écouter sans dédain d'autres vœux ?
Et vos feux ...

TAMERLAN.

Vous prenez trop de soin de mes feux.
Araxide à vos vœux ne sera point rebelle,
Répondez-moi de vous, & je vous réponds d'elle.
Maître de ses Etats, je puis en disposer,
Et d'un mot Tamerlan vous la fait épouser.

ANDRONIC.

Puis-je espérer, Seigneur, l'amour d'une Princesse
Qui ne me vit jamais, & de qui la tendresse ....

TAMERLAN.

Prince, je vous entends : Vous, Madame, je voi
Que vous les entendez ces raisons mieux que moi :
Tamerlan à son tour commence à les connoître :
Vous, Prince, obéissez : je dois parler en Maître :
Je le veux, je l'ordonne, & ne voyez jamais ....

ANDRONIC.

Seigneur, vous pouvez faire obéir vos Sujets.
Je suis indépendant & ne connois personne
Qui puisse me parler par je veux, ou j'ordonne.
Je m'expose sans doute aux plus cruels Destins ;
Mais je n'en suis pas moins du sang des Constantins :

Et tous ceux que le Ciel dans mon rang a fait
naître,
N'obéissent jamais quand on leur parle en Maître.

TAMERLAN *à Asterie.*

Lui dictez-vous, Madame, un discours si fatal?
Dois-je voir dans ses yeux les regards d'un Rival?
Vos yeux l'ont-ils rendu téméraire, perfide?

ASTERIE.

Moi, Seigneur.. Andronic, allez voir Araxide,
Allez, sans balancer, obéissez, partez.

TAMERLAN.

Madame, pour mon cœur que d'affreuses clartés!
J'en frémis; mais enfin songez à quelle rage
Peut emporter l'amour contre qui nous outrage:
Et puisque cet amour sçait agir en Tyran,
Malheur à qui sera Rival de Tamerlan!

ASTERIE.

Auriez-vous un Rival pour une infortunée,
Languissante, captive, aux pleurs abandonnée,
Qui fut long-temps en bute à votre inimitié,
Rebut de la Fortune, objet de la pitié?
Ah! Seigneur, qui voudroit dans ma fortune affreuse
Prodiguer des soupirs pour une malheureuse,
Qui gémira toujours des maux qu'elle a soufferts,
Et qui n'a pour tous biens que des pleurs & des
fers?
Andronic a des yeux, Araxide est charmante:
Il la verra, son cœur remplira votre attente:

Oui, Seigneur, j'en réponds, il va vous obéir.

ANDRONIC.

Madame, jusques-là pourois-je vous trahir ?
Non, non, il faut parler, il n'est plus temps de
feindre :
Oui, j'adore Astérie, & je le dis sans craindre.
Disposez de mon Trône & de mes jours, Seigneur;
Mais du moins laissez-moi disposer de mon cœur:
Il est à la Princesse.

TAMERLAN.

Ingrat, pourquoi m'apprendre
Un secret que mon cœur n'a sçû que trop entendre ?
Je te faisois l'honneur d'attendre tout de toi,
Tu pouvois aujourd'hui tout espérer de moi,
Je t'avois confié mon cœur & ma tendresse,
Je te donnois un Trône, une illustre Princesse,
J'allois te couronner avecque tant d'éclat...

ANDRONIC.

Seigneur, vous n'auriez fait d'Andronic qu'un
ingrat.
Ne me prodiguez plus un présent qui m'offense.
Un Rival est mal propre à la reconnoissance,
N'en doutez point. Tantôt mon cœur en frémissant
A gémi sous le poids d'un bienfait accablant.
Les Trônes, les grandeurs, je vous les abandonne;
Laissez-moi ma Princesse, & prenez ma Couronne.
J'aime mieux partager avec elle ses fers,
Que sans elle avec vous partager l'Univers.

TAMERLAN.

Madame, vous voyez cette ardeur qui l'entraîne:
Vous l'aimez ; mais il doit demander votre haine.
Je perce le myſtere, & vois que Bajazet
Avec lui de concert entreprit ſon projet :
Vous-même d'Andronic étiez la récompenſe :
Mais ils ſeront tous deux l'objet de ma vengeance.

ANDRONIC.

Je ne crains point la mort ; pour vous, pour votre
Etat,
Seigneur je l'ai cherchée avec aſſez d'éclat :
Sebaſte qui me vit au pied de ſes murailles
Connoît trop qui je ſuis. J'ai donné deux Batailles,
Où de mon propre ſang (bleſſé de pluſieurs coups)
J'arroſai les Lauriers que je cueillois pour vous.
La plus affreuſe mort n'a rien qui m'intimide.
Frappez ſans balancer un Rival intrépide.

TAMERLAN.

Je ſçaurai contenter un ſi juſte deſir :
Qu'on l'arrête Tamur, qu'on vienne le ſaiſir.

à Tamerlan. ASTERIE. *à Andronic.*

Ah! Seigneur, arrêtez... Prince, quelles allarmes!
Au nom de notre amour, & par toutes mes larmes...

ANDRONIC.

Et que puis-je, Madame ?

TAMERLAN.

Eloignez de mes yeux
Cet objet inſolent d'un Rival odieux.

SCENE IV.

TAMERLAN, ASTERIE, ZAIDE.

TAMERLAN.

MAdame, vous voyez à quel point il m'irrite ;
C'eſt mon rival; je ſuis pour lui barbare, Scythe:
Je répandrai du ſang, tout me ſera permis.
Maîtreſſe, Pere, Amant, tous ſont mes ennemis.
Il faut que de leur ſort votre bouche décide.
Pour ſauver Andronic, qu'il épouſe Araxide :
Réſolvez-l'y vous-même, & rejettant ſes vœux,
Pour ſauver Bajazet, ſatisfaites mes feux.
Voilà le ſeul ſecret d'apaiſer ma colere :
Quittez, abandonnez l'Amant pour votre Pere.
Si l'un & l'autre enfin ne ſubiſſent mes Loix,
Vous les verrez tous deux pour la derniere fois.

SCENE V.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTERIE.

AH! Seigneur ... il me quitte hélas! que vais-je faire ?
N'étoit-ce pas aſſez de trembler pour mon Pere ?

Et

Et cependant je touche au funeste moment
Où je verrai périr mon Pere & mon Amant.
Quoi ! Zaïde, faut-il qu'à moi-même funeste,
Et perdant tout, je livre un Amant qui me reste ?
Qu'à ma Rivale enfin, j'abandonne son cœur,
Et que pour le sauver j'allume leur ardeur ?
S'il faut perdre ton cœur pour conserver ta vie,
Cher Andronic, pardonne à la foible Astérie :
Je te verrois plutôt ... Zaïde, n'entends pas
Les douloureux transports d'un cruel embarras :
Ferme, ferme les yeux sur toute ma foiblesse,
Excuse ma douleur, pardonne à ma tendresse.
Bajazet, Andronic, Pere, Amant malheureux,
Je sçaurai périr seule & vous sauver tous deux.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE, ZAIDE,

ASTERIE.

Ne m'abandonne point, tout est perdu, Zaïde.
As-tu vû comme moi la Princesse Araxide ?
Elle vient d'arriver ; mon malheur est certain.
Peut-être qu'Andronic l'épousera demain.
Aujourd'hui pour ma mort tout est d'intelligence ;
Avant ce prompt retour j'avois quelque espérance ;
Loin d'Araxide hélas ! & près de mon Amant
Je voyois mes malheurs dans quelque éloignement ;
Mais j'ai vû de trop près cette pompe fatale,
Qui suivoit dans le Camp ma superbe Rivale,
Ces Escadrons rangés, ce grand nombre de Chars,
Qui de l'Armée entiere attiroient les regards,
Ces Gardes, ces Soldats, cette suite nombreuse,
Cette foule qu'entraîne une fortune heureuse,
Ces cris de joie en l'air redoublés tant de fois,

Cet appareil qui marche à la ſuite des Rois ;
Tout allarmoit un cœur trop tendre & trop timide;
Et j'ai tremblé ſur tout en voyant Araxide :
Quand ſon Char a paru, mon cœur en a frémi.
Dans le trouble où j'étois je l'ai vûe à demi ;
Mais il faut l'avouer enfin malgré ma haine,
Ah ! Zaide, elle eſt belle, & de plus elle eſt
Reine.

ZAIDE.

Ne craignez rien, Madame, Andronic eſt conſtant.

ASTERIE.

Un cœur ne peut-il pas changer en un inſtant ?
Vois, d'Araxide, vois la grandeur importune,
Regarde avec pitié toute mon infortune.
Sur le Trône elle brille aux yeux de l'Univers ;
Moi dans l'obſcurité je languis dans les fers.
Un Sceptre peut tenter une ame ambitieuſe :
Ma Rivale eſt charmante, & je ſuis malheureuſe :
Andronic eſt ſenſible, il peut manquer de foi ;
Il m'aime, mais hélas ! s'il s'aimoit plus que moi !

ZAIDE.

Madame, ſuſpendez ces mortelles allarmes :
Pour Tamerlan peut-être Araxide a des charmes.
Son cœur ambitieux dans cet heureux retour
Pouroit à ſa grandeur immoler ſon amour.
Trop de timidité vous allarme & vous trompe.
Eût-il fait ſans deſſein tant d'apprêt, tant de pompe,
Cet éclat, ce triomphe a pû vous étonner ;

Et sans doute ce n'est que pour la couronner.
Dans ces cruels soupçons, je ne vois rien à craindre;
En faveur d'Araxide il sçaura se contraindre ;
Et ce superbe cœur, politique & jaloux
Doit par trop de raisons se dégager de vous.

ASTERIE.

S'il est ainsi, Zaïde, ah ! qu'elle ait mille charmes;
Que ses yeux soient brillans, les miens couverts de larmes;
Que l'heureuse Araxide allume avec éclat
Cet amour politique & de raison d'Etat;
Qu'elle soit mille fois plus belle & plus aimable ;
Qu'aux yeux de Tamerlan, je paroisse effroyable ;
Et s'il se peut hélas ! dans mon sort douloureux,
Qu'Andronic ait pour moi toujours les mêmes yeux,
Mais s'il falloit, Zaïde, à moi-même fatale
Contraindre mon Amant d'adorer ma Rivale ;
Que pour sauver ses jours il fallût le céder ;
Quel discours emploierois-je à le persuader ?
On m'en a menacée ; & tantôt le Tartare
Condamnoit ma tendresse à cet effort barbare,
Hélas ! je me serois trahie à tous momens.
Ciel ! que n'a-t-il quitté ces cruels sentimens !
Mais il vient : ah ! fuyons, de crainte que ma vûe
Ne rallume en son cœur le poison qui me tue.

Elle sort,

SCENE II.

TAMERLAN, TAMUR Capitaine des Gardes de Tamerlan.

TAMERLAN.

Tu dis que Bajazet rentre dans ſon devoir ;
Tout ſuperbe qu'il eſt, qu'il demande à me voir :
Il fait cette démarche, & cette ame ſi fiere
Souhaite une entrevûe, & parle la premiere.
Te croirai-je, Tamur ? l'as-tu bien entendu ?
Ne t'es-tu point trompé quand tu m'as répondu ?
Bajazet veut me voir ! qu'elle atteinte imprévûe
A fléchi ſon orgueil ? quoi ! dans notre entrevûe
Il demande ſa Fille ? il n'en faut plus douter,
Tamur ſon cœur ſe rend, & j'ai ſçû le dompter.
Parle, répete-moi ce qu'il vient de te dire.

TAMUR.

Seigneur, exactement je vais vous en inſtruire.
Il m'a mandé lui-même, & j'ai couru ſoudain
Par votre ordre : en entrant il m'a donné la main;
Un air plus ſatisfait brilloit ſur ſon viſage,
Qui ſembloit en bannir la fureur & la rage ;
La douceur & la paix y régnoient à leur tour :

Je veux voir votre Maître avant la fin du jour,
(M'a-t-il dit) je suis las de souffrir tant de peine ;
Il faut sortir des fers, & finir notre haine :
Allez, & que je voie Astérie avec lui.

TAMERLAN.

Quoi donc, j'aurois vaincu Bajazet aujourd'hui ?
Non, je ne puis le croire, & sa haine invincible
Aux périls, à la mort, ne fut jamais sensible.
J'admirois son courage, & malgre sa fureur,
Ce mépris de la mort qui marque un si grand cœur,
Cette ame inébranlable, & si noble & si fiere,
Ont pour lui mille fois suspendu ma colere.
Nous sommes ennemis, je le hais, il me hait ;
Mais j'aurois jusqu'ici fait tout ce qu'il a fait.
Ainsi, de ce retour j'ai trop d'incertitude.
De tous côtés, Tamur, j'ai de l'inquiétude :
Si Bajazet se rend du parti de mon cœur,
Araxide & ma gloire arrêtent mon bonheur.
Je sçai bien que ma bouche est ingrate, perfide ;
Qu'elle a donné parole à l'aimable Araxide :
Mais j'adore Astérie, & mon cœur à son tour
S'est malgré mon orgueil donné tout à l'amour.
J'ai regardé l'amour dans les yeux d'Asterie
Comme un fier Ennemi né de mon Ennemie ;
Et pour mieux me venger d'elle & de mon Vainqueur,
J'ai voulu le forcer dans le fonds de son cœur,

TAMUR

Mais, Seigneur, Andronic époufant Araxide,
Vous n'auriez plus le nom d'ingrat & de perfide.
Ce Prince...

TAMERLAN.

C'eft de quoi je veux l'entretenir,
Et mon ordre eft donné pour le faire venir.

à fes Gardes.

Que l'on amene auffi la Princeffe Aftérie :
Bajazet veut la voir, contentons fon envie.
Que je m'applaudirois d'un peu de cruauté,
Si par-là j'avois fçû vaincre tant de fierté !
Car enfin, je ne puis fouffrir qu'il la foutienne.
La grandeur de fon ame eft égale à la mienne :
Il faut que je l'abaiffe, & que d'un air foumis,
Il veuille entrer lui-même au rang de mes Amis.
Je ferois fatisfait fi le péril qui preffe
Coûtoit à fon grand cœur cette heureufe foibleffe ;
Et fi j'en triomphais, ayant pû le dompter,
Peut-être que le mien fçaura fe furmonter.

Cependant de leur fort il faut que je décide.
Bajazet, Aftérie, Andronic, Araxide,
Dans mes mains, il eft vrai, je tiens votre deftin;
Et cependant le mien en eft plus incertain.
Andronic mon Rival eft un Rival que j'aime ;
Il m'a fervi fans doute : Araxide elle-même
Doit s'unir avec eux dans ce commun effroi ;
Et je ferai peut-être avec eux contre moi.

Mais ſur tout Bajazet, Tamur, le puis-je croire;
Que la crainte ait donné quelque atteinte à ſa
gloire.

TAMUR.

N'en doutez point, Seigneur, Bajazet étonné
Se laſſe de ſe voir captif, infortuné :
Pour ſauver le débris de ſa triſte Famille,
Il veut ſortir des fers en vous donnant ſa Fille ;
N'a-t-il pas fait entendre un ſi juſte projet ?
Lorſque . . .

TAMERLAN.

Sa Fille vient. Fais venir Bajazet.

SCENE III.

ASTERIE, ZAIDE, TAMERLAN.

TAMERLAN.

VOtre Pere a changé ſon ſuperbe langage,
Madame, il a quitté cette fierté ſauvage :
Il demande à me voir, & je vous fais venir
Pour nous voir tous enſemble, & pour nous réunir.
Lui-même a ſouhaité que vous fuſſiez préſente
A cet accord ſi doux qui faiſoit votre attente.
Vous nous verrez tous deux bien-tôt nous em-
braſſer . . . .
Mais ce diſcours commence à vous embarraſſer,

Et je vois...

ASTERIE.

Quoi? Seigneur, est-il vrai que mon Pere?...

TAMERLAN.

Il est vrai qu'il viendra bien-tôt me satisfaire;
Et sans plus écouter une aveugle fureur,
Qu'il a soin de sa vie & de votre grandeur.

ASTERIE *à part.*

Ah Ciel!

TAMERLAN.

Nous finirons une haine mortelle:
Elle va faire place à la foi mutuelle
Qui nous liant tous deux, vous couronne...

ASTERIE.

Ah! Seigneur,
Les Couronnes n'ont rien de touchant pour mon cœur:
Depuis que dans les fers je suis accoutumée,
Seigneur, de la grandeur je ne suis plus charmée.
Araxide avec vous remplira mieux que moi
Un rang que vous devez à son cœur, à sa foi.
Oubliez Astérie: Esclave infortunée,
Je ne mérite point d'être ici couronnée.
Et si mon Pere enfin plus soumis & plus doux,
Vouloit se réunir, Seigneur, avecque vous;
Si d'un esprit moins fier... Ah! Ciel, est-il possible?
Bajazet qui parut toujours ferme, infléxible,
Lui qui brava toujours... tantôt même, Seigneur,

Mes larmes, mes ſoupirs, n'ont pû toucher ſon cœur :
J'ai fait ce que j'ai pû pour attendrir ſon ame ;
Toujours inéxorable, intrépide . . .

TAMERLAN.

Ah ! Madame,
Votre cœur a paru charmé de ſes refus ;
Cependant, croyez-moi, ne les ſouhaitez plus :
Si vous l'aimez, pour lui devenez plus timide,
Et rendez ſa grande ame un peu moins intrépide ;
Et puiſque ſes refus le pourroient accabler,
Son intrépidité vous doit faire trembler.

ASTERIE.

Quoi ! Seigneur, auriez-vous l'ame aſſez inhumaine . . .

TAMERLAN.

Non, Madame, au contraire, on va briſer ſa chaîne ;
Et Bajazet & moi, dans nos embraſſemens,
Nous allons étouffer tous nos reſſentimens.



SCENE IV.

ANDRONIC, Un Garde, TAMERLAN, ASTERIE, ZAIDE.

ANDRONIC *à Asterie.*

AH! Madame, eſt-il vrai ce qu'on vient de m'apprendre?
Bajazet obéit, ſon grand cœur ſçait ſe rendre:
Il vous immole; ah Ciel! quel honteux change-ment!
Ce cœur qui fut ſi ferme à la fin ſe dément:
Lui que j'ai vû cent fois par une juſte envie
Demander un poignard pour s'arracher la vie?
Qui cherchoit avec ſoin le ſecours du poiſon,
Et qui le cherchoit même avec tant de raiſon?

à Tamerlan.

Il tremble; & dans vos mains il remet Aſtérie:
Mais pour la conſerver prenez encor ma vie;
Il vous la faut, Seigneur: perdant ce que je perds,
Je voudrois dans ma chûte entraîner l'Univers:
Oui, perdez un Rival dont la fureur extrême
Pouroit vous perdre un jour en ſe perdant lui-même,
Et qui n'ayant pour lui plus rien à ménager,
Ne cherche qu'à mourir, enfin, ou ſe venger.

TAMERLAN.

J'excuse d'Andronic la fureur & l'audace ;
Je lui pardonne même une telle menace.
Son désespoir lui dicte un discours emporté
Que pour son intérêt je n'ai pas écouté.

ANDRONIC.

Pour votre intérêt seul vous devriez l'entendre :
L'excès de ma douleur, Seigneur, doit vous l'apprendre.
Oui, perdez un Rival . . . .

ASTERIE.

Que dites-vous, Seigneur ?
Pourquoi donner encor ce comble à mon malheur ?
Et n'ai-je pas assez de mortelles disgraces
Sans qu'il y faille encore ajoûter vos menaces ?
Tout retombe sur moi : voulez-vous en mourant
Faire à mes tristes yeux un spectacle sanglant ?
Et faudra-t-il périr, pour croître ma misere,
De la main d'un Amant & de celle d'un Pere ?
J'en serai la Victime, & je dois obéïr ;
Mais je n'ignore pas quand il faudra mourir.
Il vient. Ah Ciel !

SCENE V.

BAJAZET, TAMUR, TAMERLAN, ANDRONIC, ASTERIE, ZAIDE, Suite de Gardes.

BAJAZET.

Ma Fille, il faut que je t'embrasse:
La fureur du Destin aujourd'hui me fait grace,
Viens partager ma joie, essuie enfin tes pleurs;
Bajazet a vaincu son sort & ses malheurs.

ASTÉRIE.

A ce nouveau bonheur immolez Astérie;
Je n'en murmure point : qu'il me coute la vie.
Dois-je pas vous la rendre? il n'importe, Seigneur,
Finissez votre haine, embrassez l'Empereur,
Réunissez deux cœurs....

BAJAZET.

Que je me réunisse
Avec mon Ennemi! Par quel honteux caprice
Me donner un conseil qui me remplit d'horreur?
Mais enfin, Tamerlan, je connois son erreur:
Si j'ai voulu te voir, ce n'est que pour t'apprendre
Que sur moi tu n'as plus aucun droit à prétendre;
Et que brisant mes fers peut-être devant toi,
Tu me verras dans peu libre & maître de moi,

TAMERLAN.

Bajazet, j'avois crû qu'un conseil salutaire
Remettoit au devoir & la Fille & le Pere ;
Mais ne me contrains plus à la juste rigueur,
Qui malgré mes bontés puniroit ta fureur.

BAJAZET.

Tu peux intimider un malheureux Esclave :
J'écoute sans aigreur un Vainqueur qui me brave.
Tu sçais bien que la mort ne m'a point fait d'effroi,
Et quand je l'ai cherchée elle a fui devant moi.
Mais je t'ai prévenu, j'ai rempli mon envie ;
Je quitte avec plaisir le fardeau de la vie ;
Je sens que ma fureur s'éteint avec mes jours ;
Je cede, & suis tranquille en finissant leur cours :
Et puisque je vais perdre une vie importune,
Je me réconcilie avecque la Fortune ;
Je lui pardonne tout. Ma fille est dans tes fers :
Elle attache sur toi les yeux de l'Univers :
Si la vertu t'est chere, ah! je te la confie,
Et ta gloire aujourd'hui me répond d'Astérie ;
Je l'en charge, il suffit. Ma Fille, c'est à toi
De vivre, ou s'il le faut, de mourir comme moi.

ASTERIE.

Seigneur, que dites-vous, & quel triste présage...
Mais Ciel! à chaque instant vous changez de visage,
Mon Pere, qu'avez-vous ? quel affreux changement ?

BAJAZET.

Ce mal se doit passer, ma Fille, en un moment :
Ce n'est rien.

ASTERIE *à Andronic.*

Mais que vois-je ? ah Seigneur, il chancelle,
Je tremble.

ANDRONIC.

Quoi, Seigneur ? ....

BAJAZET.

Votre amitié cruelle
Me refusa cent fois un poignard pour mourir,
Seigneur ; mais un Esclave a sçû me secourir :
Et je me suis rendu par son adresse extrême
Maître de mon destin malgré le Destin même.
C'est ainsi que j'ai pris le trop heureux poison
Qui des fureurs du Sort m'a sçû faire raison.

ASTERIE.

Juste Ciel !

TAMERLAN.

Quoi ? veux-tu me dérober la gloire
D'emporter sur mon cœur une entiere victoire ?
Qu'on cherche du secours ?

BAJAZET.

Il n'est plus de secours,
Qui puisse retarder de si malheureux jours.
Je sens déja la mort & secourable & prompte,
Qui m'enleve à la vie, & m'arrache à la honte.
Console-toi, ma Fille, & malgré ta douleur
Souviens-toi que ton pere expire en Empereur.

TAMERLAN.

Qu'on l'emporte, Tamur ?

ASTERIE.

Seigneur, je veux vous ſuivre ;
Et je ne pourai pas un moment vous ſurvivre.

TAMERLAN.

Madame, demeurez, & dans un tel malheur ....

ASTERIE.

Ah ! laiſſe-moi, Tyran, expirer de douleur !
Tu perds tout aujourd'hui, malheureuſe Aſtérie,
Et pour dernier malheur il te reſte la vie. *Elle ſort.*

SCENE DERNIERE.

ANDRONIC, TAMERLAN.

ANDRONIC *veut ſuivre Aſtérie.*

SI vous l'aimez, Seigneur, craignons ſon déſeſpoir,
Et ſouffrez ....

TAMERLAN.

Demeurez, c'eſt à moi d'y pourvoir.
Hola, Gardes, Tamur, veillez ſur la Princeſſe :
Qu'on la ſuive, & ſur-tout qu'on l'obſerve ſans ceſſe.
C'en eſt fait, on verra ſi je ſuis un Tyran :
Il faut que l'Univers connoiſſe Tamerlan.
Bajazet de ſa Fille oſe charger ma gloire :
Oui, Prince, elle en répond, & vous l'en devez croire.
Il triomphe du Sort ; & je veux aujourd'hui,
En triomphant de moi, faire encor plus que lui.

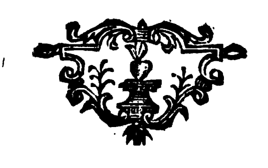
Ainſi,

Ainsi, Prince, je veux oublier vos caprices,
Et ne me souvenir que de tous vos services;
Et quand Bajazet meurt, pour triomphe nouveau,
Enfermer mon amour dans le même tombeau.
Allez voir la Princesse, apaisez ses allarmes:
Quand elle aura donné quelque treve à ses larmes,
Elle peut à son gré terminer votre sort:
Araxide & ma gloire exigent cet effort:
Je l'épouse, & je pars.

ANDRONIC.

Quelle reconnoissance,
Seigneur, pour des bontés qui passent l'espérance...
Ciel! pouvois-je espérer en ce funeste jour
Que la Gloire vengeât la Nature & l'Amour.

FIN.



PHEDRE
ET
HIPPOLYTE.
TRAGEDIE.



A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.



ADAME,

Souffrez qu'Hippolyte ſorte aujourd'hui du fond de ſes Forêts,

pour venir rendre hommage à votre ALTESSE. Bien que ce Prince fût le plus habile Chasseur de son temps, son adresse auroit cédé sans doute à celle que vous faites admirer si souvent à toute la France dans ce noble Exercice, & il auroit été charmé de vous y voir avec tout cet éclat & cette grace qui vous accompagnent toujours. Ne vous étonnez pas, MADAME, s'il vous paroît dépouillé de cette fierté farouche & de cette insensibilité qui lui étoit si naturelle; mais en auroit-il pû conserver auprès des char-

mes de V. ALTESSE? Enfin si les Anciens nous l'ont dépeint comme il a été dans Trezene, du moins il paroîtra comme il a dû être à Paris; & n'en déplaise à toute l'Antiquité, ce jeune Héros auroit eu mauvaise grace de venir tout hérissé des épines du Grec, dans une Cour aussi galante que la nôtre. Ce n'est pas, MADAME, que V. ALTESSE ne pénetre admirablement toutes les beautés des Anciens. Outre le mérite de sa personne & l'éclat de son Rang, elle possede encore au-dessus de celles

de ſon Sexe, des avantages plus ſolides du côté de l'Eſprit, puiſque (ſi je l'oſe dire) elle ſçait puiſer dans leurs ſources les beautés d'Horace & d'Ovide, & des plus célebres Auteurs dont elle nous pouroit donner des leçons. On ſçait d'ailleurs, MADAME, que V. ALTESSE ne juge jamais des Ouvrages par cabale, ou par prévention; mais toujours avec un diſcernement ſi juſte, accompagné de tant de pénétration & de délicateſſe, & dans une ſi grande droiture de raiſon, qu'elle ne laiſſe rien à

répondre aux plus entêtés. Ce ſont ces raiſons, MADAME, qui ont forcé Hippolyte à venir vous rendre ſes reſpects, & vous remercier des bontés dont V. ALTESSE l'a déja daigné honorer au Théatre : il vous en demande la continuation ſur le papier ; heureux ! s'il peut avoir l'honneur de vous plaire une ſeconde fois. Quoi qu'il en ſoit, je lui aurai toujours l'obligation, d'avoir ſervi de prétexte à mettre votre illuſtre Nom à la tête de cet Ouvrage, pour rendre témoignage à toute la France des obli-

gations que je vous ai, & du profond respect avec lequel je serai toujours,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.
PRADON.

PREFACE.

VOICI une troisieme Piece de Théatre de ma composition : elle a causé bien de la rumeur au Parnasse ; mais je n'ai pas lieu de me plaindre de son succès : il a passé de si loin mon attente, que je me sens obligé d'en remercier le Public, & mes Ennemis même, de tout ce qu'ils ont fait contre moi. A l'arrivée d'un second Hippolyte à Paris, toute la Republique des Lettres fut émue ; quelques Poëtes traiterent cette entreprise de témérité inouïe, & de crime de leze-Majesté Poëtique ; sur-tout

La cabale en pâlit & vit en frémissant
Un second Hippolyte à sa barbe naissant.

Mais les honnêtes Gens aplaudirent fort à ce dessein ; ils dirent hautement, qu'Euripide, qui est l'Original de cet Ouvrage, n'auroit jamais fait le procès à Seneque, pour avoir traité son sujet, ni Seneque à Garnier, ni Garnier à Gilbert. Ainsi j'avoue franchement, que ce n'a point été un effet du hazard qui m'a fait rencontrer avec M. Racine, mais un pur effet de mon choix. J'ai trouvé le sujet de Phedre beau dans les Anciens : j'ai tiré mon épisode d'Aricie des Tableaux de Philostrate, & je n'ai point vû d'Arrêt de la Cour qui me défendît

d'en faire une Piece de Théatre. On n'a jamais trouvé mauvais dans la Peinture, que deux Peintres tiraſſent diverſes Copies du mêmeOriginal; & je me ſuis imaginé que la Poëſie, & ſur-tout le Poëme Dramatique, qui eſt une Peinture parlante, n'étoit pas de pire condition. Il ſeroit même à ſouhaiter pour le divertiſſement du Public, que pluſieurs Auteurs ſe rencontraſſent quelquefois dans les mêmes Sujets, pour faire naître cette noble émulation qui eſt la cauſe des plus beaux Ouvrages. Mais quelques Auteurs intéreſſés n'ont pas été de ce ſentiment: ils ſe ſont érigés en Régens du Parnaſſe, ou plutôt en Tyrans, & ils ont établi entre

eux (en étouffant les Ouvrages des autres, ou les empêchant de paroître) cette maxime des Femmes ſçavantes de Moliere,

Et nul n'aura d'eſprit hors nous & nos amis.

En vérité, n'en déplaiſe à ces grands Hommes, ils me permettront de leur dire en paſſant que leur procédé & leurs manieres ſont fort éloignées de ce Sublime qu'ils tâchent d'attraper dans leurs Ouvrages : Pour moi j'ai toujours cru qu'on devoit avoir ce caractere dans ſes mœurs, avant que de le faire paroître dans ſes Ecrits, & que l'on devoit être bien moins avide de la qualité de bon Auteur, que de celle d'honnête Homme, que l'on me verra

toujours préférer à tout le ſubli-
me de Longin. Ces anciens Grecs,
dont le ſtyle eſt ſi ſublime, &
qui nous doivent ſervir de model-
les, n'auroient point empêché
dans Athenes les meilleures Ac-
trices d'une Troupe de jouer un
premier Rôle, comme nos Mo-
dernes l'ont fait à Paris au Théa-
tre de Guenegaud. C'eſt ce que
le Public a vû avec indignation
& avec mépris; mais il m'en a
aſſez vengé, & je lui ai trop
d'obligation, pour différer plus
long-temps à l'avertir de ce qui
ſe trame contre lui. On le me-
nace d'une Satyre où on l'accu-
ſe de méchant goût, peut-être
parce qu'il a oſé applaudir à mon
Ouvrage; & l'on me menace

aussi de la partager avec lui, pour avoir été assez heureux pour lui plaire. La Satyre est une bête qui ne me fait point de peur, & que l'on range quelquefois à la raison; de sorte que si le succès de Phedre m'attire quelques traits du sieur D*** je ne m'en vengerai qu'en faisant mon possible de lui fournir tous les ans de nouvelle matiere par une bonne Piece de Théatre de ma façon, afin de mériter une Satyre de la sienne, à l'impression de laquelle je ne m'opposerai jamais, quoiqu'on ait voulu empêcher mon Libraire d'imprimer ma Piece. C'est une trop plaisante nouvelle pour n'en pas réjouir mon Lecteur. Il ne poura pas apprendre sans rire que ces Messieurs veulent ôter la li-

berté aux Auteurs de faire des Pieces de Théatre, aux Comédiens de les jouer, aux Libraires de les imprimer, & même au Public d'en juger.

Je n'ai point parlé ici de la conduite de cet Ouvrage; elle a été généralement trop approuvée, quoique je me sois un peu éloigné de celle d'Euripide & de Seneque; mais j'en ferai voir les raisons en un autre lieu par une Dissertation plus ample que j'en donnerai au Public.

Au reste je ne doute point que l'on ne trouve quelques fautes dans cette Piece dont les Vers ne m'ont coûté que trois mois, puisqu'on en trouve bien dans celles qu'on a été deux ans à travailler & à polir.

ACTEURS.

THESE'E, Roi d'Athenes.

PHEDRE, Fille de Minos & de Pasiphaé, enlevée par Thésée.

HIPPOLYTE, Fils de Thésée & d'Antiope, Reine des Amazones.

ARICIE, Princesse de la Contrée d'Attique.

IDAS, Gouverneur d'Hippolyte.

ARCAS, Confident de Thésée.

CLEONE, Confidente d'Aricie.

MEGISTE, Femme de la suite de Phedre.

GARDES.

La Scene est à Trezene.



PHEDRE ET HIPPOLYTE.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, IDAS.

HIPPOLYTE.



Ui, j'en frémis, Idas, tant de tristes présages
Sont du Ciel en courroux les funestes messages.
Je ne sçai par quel crime Hippolyte odieux
Peut attirer sur lui les menaces des Dieux.

Je vois toutes les nuits cent images funebres
Qui mêlent leur horreur à celle des ténebres.
Ce matin, dans le Temple où j'ai sacrifié,
Au col de la Victime un Serpent s'est lié,
Qui lui perçant la gorge, en écumant de rage,
M'en a fait rejaillir le sang sur le visage.
Le Prêtre, à ce prodige, interdit & tremblant,
Seul auprès de l'Autel m'a laissé tout sanglant.
Je suis sorti du Temple, & jamais Sacrifice
Ne s'est vû commencé sous un plus noir auspice;
Ah! j'en frissonne encore, & vois de tous côtés
Et la foudre qui gronde, & les Dieux irrités.

IDAS.

Ce prodige, Seigneur, me surprend & m'étonne;
A ce récit affreux moi-même je frissonne;
Mais il faut espérer de la bonté des Dieux....

HIPPOLYTE.

Eloignons-nous de Phedre, & fuyons de ces lieux.
Oui, c'est par elle, Idas, que le Ciel nous menace:
Le desir de la gloire, & Phedre, tout me chasse;
Je crains qu'elle ne soit le fatal instrument
De la haine des Dieux & de leur châtiment.

IDAS.

Je vous entends, Seigneur, au retour de Thésée
Vous craignez les malheurs d'un second Hymenée:
Le nom d'une Marâtre est toujours odieux;
Mais Seigneur, si j'en crois le rapport de mes yeux,
Phedre, pour adoucir ce titre de Marâtre,

Vous chérit, vous respecte, enfin vous idolâtre,
A tant d'égards, de soins ...

HIPPOLYTE.

Et c'est-là, cher Idas,
Ce trop d'égards, de soins, qui fait mon embarras;
Sa trop tendre amitié me pese & m'importune.
Qu'elle jouïsse en paix d'une illustre fortune;
Que mon Pere pour elle avance son retour;
Qu'il lui jure à mes yeux une éternelle amour;
Que Phedre ait pour Thésée une tendresse extrême;
J'y consens : à l'Autel je la conduis moi-même;
Et je voudrois déja que l'un à l'autre unis
Phedre eût le nom de Mere, & moi celui de Fils.
L'absence de Thésée est tout ce qui me gêne.
Je veux donc aujourd'hui m'éloigner de Trezene;
Suivre, ou chercher mon Pere, & quittant ce Palais,
L'abandonner à Phedre, & ne la voir jamais.

IDAS.

Quoi ! Seigneur, croyez-vous pouvoir suivre Thésée?
La route des Enfers est-ce une route aisée?
Et par toute la Grece un bruit est répandu
Que dans ces tristes lieux Thésée est descendu.
Ne trouvant plus de monstre à vaincre sur la terre,
Il porte en d'autres lieux son bras & le tonnerre.
Il va jusqu'aux Enfers rétablir l'équité,
Et du sein de la mort à l'immortalité.

HIPPOLYTE.

Quoi ! tu ne rougis pas d'une telle foiblesse ?
Prétends-tu m'éblouïr des Fables de la Grece ?
Peux-tu croire un mensonge ? Ah ! ces illusions
Sont d'un Peuple grossier les vaines visions ;
Sans doute que Théſée a voulu faire croire
Que jusques aux Enfers il peut porter sa gloire :
Mais jamais aux Mortels de cet affreux séjour
L'inexorable sort n'a permis le retour.
Peut-il, enorgueilli d'une Race Divine,
Dans les bras de Pluton enlever Proserpine ?
Traverser le Cocyte avec Pirythoüs ?
Bien qu'ils soient des Héros, Idas, c'est un abus :
Quoiqu'audessus de nous, ils sont ce que nous sommes ;
Et comme nous enfin les Héros sont des Hommes.

IDAS.

Mais, Seigneur, où Théſée a-t-il tourné ses pas ?
En quels lieux, quels Pays ?

HIPPOLYTE.

Nous l'ignorons, Idas.
Après la mort d'Egée on sçait que dans Athenes
La brigue de Pallas lui donna mille peines :
Il vint mettre en ces lieux la Reine en sûreté,
Et jura de punir cette ingrate Cité.
Ils étoient sur le point d'unir leur destinée ;
Et leur foi mutuelle étoit déja donnée.
La mort de mon Ayeul en recula le jour ;

Avec Pirythoüs il ſortit de ſa Cour.
Ainſi de cet Hymen la Pompe fut remiſe :
Sans doute, ils ont formé quelque haute entrepriſe.
Phedre le vit partir, & le vit ſans regret ;
Et de tous leurs deſſeins ignore le ſecret.
J'en veux être éclairci je veux chercher mon Pere :
Mais apprends aujourd'hui ce qui me déſeſpere.
Prêt à ſuivre Théſée & ſortir de ces lieux,
Pour ſoutenir en moi l'honneur du ſang des Dieux,
Te l'avouerai-je enfin ? quand la gloire m'entraîne,
Que de puiſſans liens m'attachent à Trezene !

IDAS.

Qui peut vous retenir, Seigneur, en cette Cour ?
Vous êtes l'ennemi déclaré de l'Amour :
Vous n'aimez que la Chaſſe & le plaiſir pénible.
On vous donne par tout le titre d'inſenſible ;
Et votre Pere même, & chagrin, & jaloux,
Mit Phedre en votre garde, & ſe confie en vous.
La belle Æglé, ſur-tout la Princeſſe Aricie,
Que l'on voit avec Phedre étroitement unie,
Qui doit porter un jour la Couronne d'Argos,
Et qui charma le cœur d'un des Fils de Minos,
Ne touchent point le vôtre ; & cette jeune Helene
Que Théſée enferma dans les Murs de Trezene,
Et dont l'enlevement nous coûta....

HIPPOLYTE.

C'eſt aſſez,
Sauvons-nous de ces Dieux qui nous ont menacés.

Ne fonde point un cœur que j'ai peine à connoître.
Je crois voir Aricie : oui, je la vois paroître.
Laisse-nous un moment, & sans plus différer,
Pour mon départ, Idas, va-t-en tout préparer.

SCENE II.

ARICIE, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

MAdame, vous passiez sans doute chez la Reine ;
Mais puisque je suis prêt d'abandonner Trezene,
Souffrez que je vous parle, & qu'en quittant la Cour....

ARICIE.

Quoi, Seigneur, vous partez ?

HIPPOLYTE.

Peut-être dès ce jour :
Je vais chercher Théfée.

ARICIE.

Ah Ciel ! est-il possible !
Qu'à ce départ, Seigneur, Phedre sera sensible !
Mais quoi ? vous n'avez rien qui vous retienne ici ?
Théfée est loin de nous, vous nous quittez aussi ?
Sans trouble, sans chagrin vous sortez d'une Ville
Où... Que l'on est heureux d'être né si tranquille !

HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

Si j'étois si tranquille en sortant de ce lieu,
Sans crainte, sans chagrin je vous dirois adieu,
Madame; & cependant....

ARICIE.

Seigneur, parlons sans feinte:
Quand on est sans amour, on est toujours sans crainte.
Votre superbe cœur l'a toujours outragé.

HIPPOLYTE.

Eh! Madame, vos yeux ne l'ont-ils point vengé?
Assez, & trop long-temps, d'une bouche profane
Je méprisai l'Amour, & j'adorai Diane;
Solitaire, farouche, on me voyoit toujours
Chasser dans nos Forêts les Lions & les Ours;
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarrasse:
Depuis que je vous vois j'abandonne la Chasse.
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux;
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.
Tous nos Grecs m'accusant d'une triste indolence,
Font un crime à mon cœur de son indifférence;
Et je crains que vos yeux, qui le trouvoient si fier,
Ne prennent trop de soin de le justifier;
Mais le sang dont je sors leur devoit faire croire
Que le fils de Thésée étoit né pour la gloire,
Madame; & vous voyant ils devoient présumer
Que le cœur d'Hippolyte étoit fait pour aimer.

ARICIE.

Seigneur, je vous écoute, & ne sçais que répondre.

Cet aveu ſurprenant ne ſert qu'à me confondre :
Comme il eſt imprévu, je tremble que mon cœur
Ne tombe un peu trop tôt dans une douce erreur ;
Mais puiſque vous partez, je ne dois plus me taire :
Je ſouhaite, Seigneur, que vous ſoyez ſincere ;
Peut-être j'en dis trop, & déja je rougis
Et de ce que j'écoute & de ce que je dis ;
Ce départ cependant m'arrache un aveu tendre,
Que de long-temps encor vous ne deviez entendre,
Et dont mon cœur confus d'un ſilence diſcret,
En ſoupirant tout bas m'avoit fait un ſecret.
Je ne ſçai dans quel trouble un tel aveu me jette ;
Mais enfin, loin de vous je vais être inquiete ;
Et ſi vous conſultiez ici mes ſentimens,
Vous pouriez bien, Seigneur, n'en partir de long-temps.

HIPPOLYTE.

Ah ! Madame, faut-il que par un ſort bizarre,
Quand l'Amour nous unit, la Gloire nous ſépare ?
Puiſqu'enfin de Théſée Hippolyte jaloux
Veut en ſuivant ſon pere être digne de vous.
Que me ſert de ſortir d'une race Divine,
Si mon cœur ne répond à ſa noble origine ?
Je ſuis chargé d'un nom qu'il me faut ſoutenir :
Je ſuis fils de Théſée, & dois m'en ſouvenir ;
Et je n'ai point encor par aucune victoire
D'alliance avec lui du côté de la Gloire.
Conſentez-donc, Madame, à ce juſte départ.

ARICIE.

Ah! pour y consentir je sens qu'il est trop tard,
Seigneur ; & croyez-vous qu'il soit temps de m'apprendre
Sur le point d'un départ, que votre cœur est tendre ?
Ce départ me confond, cet aveu me surprend.
Hélas! que n'êtes-vous encore indifférent!

HIPPOLYTE.

Non, Madame, croyez qu'Hippolyte vous aime ;
Qu'en s'éloignant de vous il s'arrache à lui-même.
Mais j'ai mille raisons d'abandonner ces lieux.
Que dirai-je ? J'y crains la colere des Dieux :
Sans doute un grand malheur nous menace ; & peut-être
Vous vous repentirez....

ARICIE.

Je le dois bien connoître :
Ce malheur me regarde ; & puisque vous partez,
Sans doute contre moi les Dieux sont irrités.

HIPPOLYTE.

Non, non, c'est sur moi seul que tombent leurs menaces.
De l'illustre Thésée il faut suivre les traces ;
Et s'il le faut encore avouer entre nous,
Je m'éloigne bien plus de Phedre que de vous.

ARICIE.

Ah! Seigneur, je le vois, vous haïssez la Reine,
Vous ne pouvez souffrir qu'elle regne à Trezene ;

Et le bandeau Royal qu'elle porte à vos yeux,
Au front d'une Marâtre eſt ſans doute odieux.
Cette Phedre pourtant ſi charmante & ſi fiere
Fait voir une amitié pour vous tendre & ſincere ;
Oui, Seigneur, tous les jours mes yeux en ſont témoins :
Peut-être pour Théſée en auroit-elle moins.
Dans votre air, de Théſée elle trouve l'image :
Ces traits qui lui ſont chers ſont ſur votre viſage.
Je l'écoute avec joie, hélas! je m'applaudis
Qu'en brûlant pour le pere elle adore le fils.
Tous ſes ſoins vont pour vous juſqu'à l'inquiétude ;
Et je rougis, Seigneur, de votre ingratitude.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame!

ARICIE.

Hier encor elle parloit de vous
D'un air, dont mon eſprit étoit preſque jaloux.
Que j'endurois, Seigneur, une dure contrainte,
Quand lui cachant mes feux ſous une injuſte feinte
Elle me reprochoit alors avec ardeur
Que je parlois de vous avec trop de froideur.
On diroit, à la voir languiſſante, abattue,
Qu'un poiſon lent, ſecret, la conſume, la tue ;
Et de ſon cher Epoux le triſte éloignement
Depuis un ſi long-temps la touche tendrement.
Elle pleure ſouvent, ſans ceſſe elle ſoupire :
L'abſence de Théſée eſt pour elle un martyre....

HIPPOLYTE.

Et pour elle & pour nous que n'eſt-il de retour !
Madame, vous verriez l'excès de ſon amour.
Elle vient, je vous quitte.

ARICIE.

Hélas ! il fuit la Reine,
Et ſon empreſſement n'attire que ſa haine.

SCENE III.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE *à part.*

ARrête, Phedre, arrête, & cours plutôt cacher
Un ſecret que l'Amour commence à t'arracher.
Et vous, cruels Tyrans, impétueuſe flamme,
Gloire, dépit, raiſon, qui déchirez mon ame,
Secret, fardeau peſant qui me fais ſoupirer,
Hélas ! pour un moment laiſſez-moi reſpirer.
Princeſſe, vous voyez une Reine affligée,
Dans les plus noirs chagrins mortellement plongée ;
Qui ne peut plus ſe taire, & qui n'oſe parler,
Et qui cherche par tout qui peut la conſoler.

ARICIE.

Madame, je conçois les douleurs d'une Amante,
Quand d'un Héros qu'elle aime elle eſt long-temps abſente.

Vous adorez Théſée ; & ſans doute les Dieux
Par ſon heureux retour exauceront vos vœux :
Ils ſeront attendris de l'état pitoyable ....

PHEDRE.

Que vous connoiſſez mal la douleur qui m'accable !
Je ne pourois le voir ſans un mortel effroi,
Et Théſée infidelle a dégagé ma foi.
Toute la Grece ſçait que Phedre infortunée,
De même qu'Ariane en eſt abandonnée ;
Sur le point d'un hymen il oſe me trahir,
Il me quitte l'Ingrat, & je dois le haïr ;
Et bien que contre lui tout me parle & m'irrite,
Je ne ſçaurois haïr le pere d'Hippolyte.

ARICIE.

Ah ! conſervez, Madame, un ſi beau ſentiment :
Théſée eſt votre Epoux & toujours votre Amant :
Bien qu'il vous ait quittée, il n'eſt point infidelle.
Il court ſans balancer où la gloire l'appelle.
Les Héros comme lui, par cent périls divers,
Vont chercher les Tyrans au bout de l'Univers ;
Et ſouvent ſa valeur à ſon amour fatale
Vous donne dans ſon cœur la gloire pour Rivale,
Mais ſon retour enfin ....

PHEDRE.

A ce fatal retour,
Pour Rival à ſa Gloire il trouvera l'Amour ;
Mais peut-être un Amour qui nous ſera funeſte,
Un Amour malheureux que ma vertu déteſte.

Aricie, il eſt temps de vous tirer d'erreur :
Je vous aime, apprenez le ſecret de mon cœur ;
Et les ſoupirs de Phedre & le feu qui l'agite,
Ne vont point à Théſée, & cherchent Hippolyte.

ARICIE.

Hippolyte !

PHEDRE.

Et Trezene eſt le fatal ſéjour
Où le fils de Théſée alluma cet amour.
On fut à notre abord rendre les Dieux propices,
Au Temple de Diane on fit des Sacrifices,
D'une pompeuſe Fête Hippolyte eut les ſoins :
Mes yeux, mes triſtes yeux, en furent les témoins.
Eſcorté d'une illuſtre & ſuperbe Jeuneſſe,
En lui je vis l'honneur & la fleur de la Grece.
L'air d'un jeune Héros, un front majeſtueux,
La douceur de ſes traits, & le feu de ſes yeux,
Cette fierté charmante, & ce grand caractere
(Tel que porte le front de ſon auguſte pere)
Eblouïrent mes yeux, & paſſant en mon cœur
Je connus Hippolyte, & ſentis mon vainqueur.
Il offrit la victime ; & d'un deſir profane
J'enviois en ſecret le bonheur de Diane ;
J'aurois voulu lui faire un larcin de ſes vœux ;
Je conjurois Vénus de lui donner mes feux.
Mais la Déeſſe enfin me punit de ce crime :
Du Sacrifice, hélas ! Phedre fut la victime ;
Et ſans plus reſpecter la ſainteté du lieu,

Mon cœur n'y reconnut qu'Hippolyte pour Dieu.

ARICIE.

Ah ! Madame, Théſée avec plus de juſtice
Devoit être l'objet d'un ſi beau Sacrifice.
Mais brûlant pour ſon fils, Dieux ! que prétendez vous !
Hippolyte ! le fils de votre illuſtre Epoux !

PHEDRE.

Non, non, les derniers nœuds des Loix de l'Hymenée
Avec Théſée encor ne m'ont point enchaînée.
Je porte ſa Couronne, il a reçu ma foi ;
Et ce ſont mes ſermens qui parlent contre moi.
Les Dieux n'allument point de feux illégitimes :
Ils ſeroient criminels en inſpirant les crimes ;
Et lorſque leur courroux a verſé dans mon ſein
Cette flamme fatale & ce mortel venin,
Ils ont ſauvé ma gloire, & leur courroux funeſte
Ne ſçait point aux mortels inſpirer un inceſte.
Et mon ame eſt mal propre à ſoutenir l'horreur
De ce crime, l'objet de leur juſte fureur.

ARICIE.

Mais, Madame, ſongez qu'Hippolyte inflexible,
Aux charmes de l'Amour ne fut jamais ſenſible.
Son naturel ſauvage & ſa ſombre fierté
Lui font toujours fermer les yeux à la beauté.
La farouche Amazone, Antiope ſa mere,
Lui donna dès l'enfance une humeur triſte & fiere ;

Et

Et farouche comme elle, & dans nos bois errant,
Solitaire, il promene un cœur indifférent.

PHEDRE.

Hélas! je me croyois plus superbe & plus fiere:
De la Race du Dieu, pere de la Lumiere,
Avec dédain j'ai vû des Rois humiliés
En la Cour de Minos soupirer à mes pieds;
Mais Dieux! nous méprisons les conquêtes faciles,
Nous voulons ébranler les cœurs les plus tranquiles;
Et c'est le piége adroit où l'Amour nous surprend,
Quand il arme nos yeux contre un Indifférent.
Par orgueil on veut vaincre, on s'attache, on s'oublie,
En voulant l'attendrir on se trouve attendrie;
Notre fierté commence à nous abandonner,
Et l'on prend de l'amour lorsqu'on croit en donner.

ARICIE.

Que je vous plains, Madame, & que vous devez craindre!

PHEDRE.

C'est trop long-temps me taire, & c'est trop me contraindre:
Parlons, puisqu'il y va du repos de mes jours,
Ne me refusez pas de fideles secours:
J'aime Hippolyte, aimez Deucalion mon frere:
Son cœur brûle pour vous d'une flamme sincere;
Et pour unir la Crete au Royaume d'Argos,
Il doit mettre à vos pieds le Sceptre de Minos;

Oui, Princeſſe, portez une double Couronne.
Pour moi, qui ſuis les Loix que mon amour m'ordonne,
A mon fatal penchant je vais m'abandonner.
Hippolyte dans peu ſe verra couronner :
J'ai préparé l'eſprit du Peuple de Trezene
A le proclamer Roi comme il me nomma Reine.
De la mort de Théſée on va ſemer le bruit ;
Et pour ce grand deſſein j'ai ſi bien tout conduit,
Qu'il faudra qu'Hippolyte à mes vœux moins contraire
Reçoive cette main deſtinée à ſon pere ;
Et que s'il veut regner, le Trône étant à moi,
Il ne puiſſe y monter qu'en recevant ma foi.
Quoi ? de ce grand projet Aricie eſt ſurpriſe ?

ARICIE.

Madame, je frémis d'une telle entrepriſe,
Et je tremble pour vous.... enfin pour votre amour,
Juſtes Dieux ! ſi Théſée avançoit ſon retour,
Que feriez-vous, Madame ?

PHEDRE.

Ah ! ma chere Aricie,
Il eſt plus d'un chemin pour ſortir de la vie.
Mais mon frere dans peu viendra me ſecourir ;
Et j'attends une Armée avant que de mourir,
Je ſçai quelle amitié pour moi vous intéreſſe :
Uniſſons-nous enſemble, & plaignez ma foibleſſe ;
J'aime, je brûle : ainſi l'ont ordonné les Dieux ;

La mort, la feule mort, peut éteindre mes feux.
Puifque le deftin veut que j'adore Hippolyte,
J'obéis, fon Arrêt me tient lieu de mérite;
Mais fi je fuis réduite à ne rien efpérer,
Je puis tout perdre. Adieu, je vais tout préparer,
Et pour ce grand deffein, où mon amour m'entraîne,
Travailler en Amante, & commander en Reine.

SCENE IV.

ARICIE.

Ah! Dieux! c'étoit donc là cette tendre amitié,
Ces maux & ces langueurs de qui j'avois pitié!
Ses feux m'ont abufée, & j'en fuis interdite!
Phedre, Phedre à mes yeux brûle pour Hippolyte.
Crédule & jeune encor, jufqu'à ce trifte jour
Je n'ai fçû démêler l'Amitié de l'Amour.
Mais quoi! fes yeux remplis de langueur & de flamme,
Trahiffoient fi fouvent le fecret de fon ame!
Ses foupirs & fes feux me devoient éclairer;
Et la fimple amitié fait-elle foupirer?
Cependant Phedre cede au torrent qui l'entraîne:
Que faire? Jufte Ciel! elle eft Amante & Reine.
Cher Hippolyte, hélas! tu voyois ce danger,

Elle peut tout ; du moins elle peut se venger.
Fuis de ces tristes lieux ; va, si tu m'en veux croire,
Mettre en dépôt ton cœur dans le sein de la Gloire ;
Et malgré mon amour qui veut me démentir,
Je cours en soupirant t'ordonner de partir.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, HIPPOLYTE.

ARICIE.

JE n'en puis revenir, & j'en soupire encore.
Pourquoi me cachiez-vous que Phedre vous adore?
Sa bouche en m'accablant a dissipé l'erreur
Dont ses soupirs devoient avoir instruit mon cœur.

HIPPOLYTE.

Madame, de quel front pouvois-je vous apprendre
Ce secret si fatal que vous deviez entendre?
Hélas! étoit-ce à moi de parler?

ARICIE.

Non, Seigneur,
Ce n'étoit point à vous; mais c'étoit à mon cœur:
C'étoit moi qui devois être plus pénétrante.
Et sans être jalouse, hélas! est-on Amante?
Quoi donc! tranquilement j'ai vû Phedre pleurer!
J'ai pû la voir sans crainte à vos yeux soupirer!
Non, Seigneur, l'amitié ne fut jamais si tendre;

Et ſans crime, l'Amour ne pouvoit s'y méprendre.
Mais enfin, ç'en eſt fait, & je veux m'en punir.
C'eſt à préſent, Seigneur, que je dois vous bannir;
Moi-même loin d'ici je conſens....

HIPPOLYTE.

Ah! Madame,
Je ne connoiſſois pas la force de ma flamme,
Et je ſens que mon cœur par un prompt repentir
A cet éloignement a peine à conſentir;
Je le preſſois tantôt, vous m'oſiez le défendre:
Vous le preſſez, mon cœur refuſe de s'y rendre.
Tremblant auprès de vous, incertain, & confus;
Je reſſens des tranſports qui m'étoient inconnus.
Quand je veux rappeller en ma triſte mémoire,
Que mon pere me parle auſſi-bien que ma gloire,
Je l'entends près de Phedre; & lorſque je vous vois,
L'Amour parle, & mon cœur n'écoute que ſa voix.

ARICIE.

Ah! Seigneur, craignons Phedre: & je n'oſe vous dire
Son pouvoir, ſes deſſeins, ſon amour: j'en ſoupire.
Elle eſt belle, elle regne, & peut unir ſon ſort....
Que feriez-vous, Seigneur, ſi Théſée étoit mort?

HIPPOLYTE.

Je vous couronnerois, Madame, dans Trezene,
Aux yeux de Phedre même.

ARICIE.

Ah! redoutez ſa haine.

Je connois sa fureur, il faut la ménager.
Un amour offensé peut-il pas se venger ?
Si Phedre pénétroit ce dangereux mistere,
Je serois exposée à toute sa colere :
Heureuse, si moi seule attirois son courroux !
Mais hélas ! je craindrois qu'il ne tombât sur vous.
Que dirai-je ? je crains vos yeux, votre visage.
Et pourquoi n'a-t-il plus cet air triste & sauvage,
Qui glaçoit autrefois mes feux & mes desirs ?
Ah ! s'il se peut, Seigneur, étouffez vos soupirs :
Rappellez, s'il se peut, votre heureuse indolence :
Que l'Amour vous redonne un air d'indifférence ;
Et pour cacher à Phedre une innocente ardeur,
Demandez à vos feux une feinte froideur.
Mais non, partez plutôt, & suivez votre pere :
Voyez ce qu'il a fait, ce que vous devez faire.
Le départ est plus sûr ; & dût-il m'accabler,
Rappellez ces vertus qui me faisoient trembler.

HIPPOLYTE.

Quoi ? donc....

ARICIE.

J'apperçois Phedre : ah ! cachons notre flamme,
Et craignons que nos yeux ne trahissent notre ame.

HIPPOLYTE.

Je ne répons de rien en l'état où je suis.

ARICIE.

Souvenez-vous, Seigneur, de qui vous êtes fils.

SCENE II.

PHEDRE, HIPPOLYTE, ARICIE.

PHEDRE.

On vient de nous donner de ſenſibles allarmes,
Seigneur, & qui pourroient nous coûter bien des larmes:
Idas prépare tout; & pour un grand deſſein
On dit que vous partez peut-être dès demain.
Quoi? Seigneur, croyez-vous que le Peuple tranquille
Vous laiſſe après Théſée abandonner ſa Ville?
Mais pour vous faire encor demeurer avec nous,
Vous verrez tous les Grecs tomber à vos genoux.
Vous connoiſſez l'amour du Peuple de Trezene:
Il ne ſouffrira point....

HIPPOLYTE.

J'aimerois mieux ſa haine,
Madame: prétend-il, pour me prouver ſa foi,
Diſpoſer d'Hippolyte & du fils de ſon Roi?
Je veux ſuivre mon pere: & ce départ l'étonne!
Quoi! ſorti d'Antiope, une illuſtre Amazone,
Et fils du grand Théſée, il ſçait trop qu'aujourd'hui
Je n'ai rien fait encor digne d'elle ou de lui.
A mon âge Théſée avoit purgé la terre
De cent Monſtres cruels qui lui faiſoient la guerre,

Et dès les premiers coups qui partoient de ses mains,
Attachoit à son bras le repos des Humains.
Qu'ai-je fait jusqu'ici, qu'errant & solitaire
Entendre en soupirant les hauts faits de mon pere?
Mon Ayeul Pythéüs prit soin de m'élever :
Je cherchai les périls que je pouvois braver :
Et ce Peuple est témoin que le fils de Thésée
A du sang des Lions fait rougir son Epée.
La Chasse seule alors eut pour moi des attraits :
De Monstres à mon tour je purgeai nos Forêts :
Et j'ai perdu des coups, qui méritoient peut-être
D'accabler des Tyrans qui m'auroient fait connoître.
Cependant jusqu'ici ma stérile valeur
D'un vil sang répandu ne peut me faire honneur ;
Mon nom à peine écrit sur l'écorce des Arbres,
N'est point encor gravé sur l'airain ou les marbres ;
Et le nom d'Hippolyte, & ses plus grands exploits,
Sont connus seulement aux Echos de nos Bois,
Quand le nom glorieux de l'illustre Thésée
Occupe avec éclat toute la Renommée.

PHEDRE.

De si grands sentimens sont dignes d'un Héros.
L'on vous a toujours vû l'ennemi du repos ;
Et votre ame, Seigneur, de la gloire embrasée,
Fait reconnoître en vous le fils du grand Thésée :
Mais qui nous défendra contre nos Ennemis ?
Le pere est mort peut-être ! & nous perdons le fils,
Ce fils qu'avec raison la Grece aime, révere ;

Ce fils, l'augufte image & le cœur de fon pere,
Dont les traits font fi chers à mes fens défolés,
D'un pere (quoiqu'ingrat) à qui vous reffemblez.
Seigneur, il m'abandonne; & du moins s'il refpire,
Pour Phedre encor peut-être en fecret il foupire;
Et fon cœur eft touché d'un refte de pitié,
Quand le vôtre infenfible aux traits de l'amitié,
Dans fon indifférence, & cruel, & barbare,
Rend Hippolyte, hélas! de fes regards avare.
Ah! Seigneur, fi jamais votre cœur enflammé
Connoiffoit la douceur d'aimer & d'être aimé....

HIPPOLYTE.

Ah! qu'il eft dangereux de le trop bien connoître,
Madame, cet amour qui devient notre Maître!

PHEDRE.

Tout aime cependant, & l'Amour eft fi doux:
La nature en naiffant le fait naître avec nous.
L'Univers n'eut jamais de Peuple fi fauvage,
Qui des premiers foupirs ne lui rende l'hommage.
Si-tôt que la nature apprend à refpirer,
L'Amour en même-temps apprend à foupirer.
Un Scythe, un Barbare aime, & le feul Hippolyte;
Eft plus fier mille fois qu'un Barbare & qu'un Scythe.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame, depuis que j'ai reçu le jour,
Je n'aime que la Gloire, & détefte l'Amour.

Il regarde Aricie.

Mais les brûlans defirs que fa beauté m'infpire,

Attendriſſent mon cœur : il gémit, il ſoupire.
C'eſt elle qui le touche : il la voit, il s'y rend....
Vous voyez que mon cœur n'eſt pas indifférent,

A Phedre.

Madame ; mais auſſi c'eſt cette même gloire
Qu'Hippolyte a toujours préſente en ſa mémoire.
L'image de Théſée & de ſes grands exploits,
Excite ma vertu, l'appelle à haute voix :
C'eſt elle qu'il faut ſuivre, & qu'adore Hippolyte ;
Et c'eſt pour elle enfin qu'il faut que je vous quitte.

PHEDRE.

Ah ! Seigneur, demeurez ; ne précipitez pas
Un départ qui m'annonce un funeſte trépas.
Sans Théſée ou ſans vous je ne ſçaurois plus vivre.
Si vous partez enfin, Phedre ſçaura vous ſuivre.
Si Théſée étoit mort, hélas ! dans mes malheurs
J'attendrois votre main pour eſſuyer mes pleurs ;
Mais enfin ce départ ne ſert qu'à me confondre :
Et de Phedre, Seigneur, devez-vous pas répondre ?
Elle eſt en votre garde, & ſon ſort en vos mains ;
Mais vous êtes toujours le plus fier des Humains.
Ah ! Princeſſe, parlez, joignez-vous à mes
larmes.

ARICIE.

Madame, pour un cœur la gloire a bien des charmes.

PHEDRE.

Si ce départ, Seigneur, ſe pouvoit différer ?
Faut-il pas quelques jours pour vous y préparer ?

ARICIE *tout bas.*

Partez, Seigneur, partez.

HIPPOLYTE *à Phedre.*

Hé le puis-je, Madame,
Différer un départ ?... Quel trouble dans mon ame !
Cependant je prévois qu'il faudra différer
Ce départ, dont mon cœur commence à murmurer.
Je dois trop de respect aux ordres d'une Reine.
Pour quelques jours encor je demeure à Trezene :
Oui, j'obéis, Madame, & cet ordre est si doux,
Qui malgré mes desseins me retient près de vous,
Que ma gloire jalouse en demeure interdite.
Mais hélas ! je ne suis ni Barbare, ni Scythe.
Adieu, Madame.

SCENE III.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE.

AH Ciel ! qu'ose-t-il déclarer ?
Tout farouche qu'il est, je le vois soupirer.
En croirai-je mes yeux ? Ah ! ma chere Aricie,
Depuis quand Hippolyte a-t-il l'ame attendrie ?
Oui, j'ai lû dans ses yeux une tendre langueur :
Son désordre annonçoit le trouble de son cœur ;

Son visage inquiet m'a paru moins farouche :
Malgré lui ses soupirs échappoient de sa bouche :
En parlant pour la Gloire il parloit foiblement ;
Et contre l'Amour même il parloit tendrement.

ARICIE.

Mais, s'il vous en souvient, l'exemple de son pere
D'Hippolyte a fait voir l'ame & le caractere,
Quel desir de la gloire, & quelle avidité
Nous marquoit d'un Héros la noble activité ?

PHEDRE.

Je ne sçai si la gloire exitoit son envie ;
Mais cette activité s'est bien-tôt rallentie :
Et bien qu'elle ait pour lui des charmes assez doux,
Il partoit ; cependant il demeure avec nous,
Son esprit agité, sa douce incertitude....
Mais depuis quelque temps il hait la solitude,
Il n'est plus si souvent dans le fond des Forêts,
Il va moins à la Chasse, il demeure au Palais,
Il n'a plus l'air sauvage, il nous cherche, il soupire ;
Je repasse en secret tout ce qu'il a sçû dire,
La Gloire le pressoit de sortir de ma Cour ;
Mais Dieux ! y seroit-il arrêté par l'Amour ?
Et, si nous en croyons à ce même Hippolyte,
Il n'est plus, a-t-il dit, ni Barbare, ni Scythe.
Si son cœur est sensible, il peut l'être pour moi ;
Je pourai lui donner la Couronne & ma foi.
Thésée est loin de nous : un rayon d'espérance
Me flate ; & l'on peut tout par la persévérance.

Princesse, ah ! je commence enfin à respirer :
Thésée est mort peut-être ; & je dois espérer .... ;

SCENE IV.

CLEONE, PHEDRE, ARICIE.

CLEONE.

Apprenez le bonheur que le Ciel nous envoie :
Tout le Peuple à grands flots par mille cris de joie
Solemnise, Madame, un si fortuné jour,
Et de l'heureux Thésée annonce le retour.

PHEDRE.

Ah Ciel !

CLEONE.

Du fier Pallas il a puni l'audace.
Aux Portes de Trezene Hippolyte l'embrasse,
Tous deux vers le Palais ....

PHEDRE.

Il suffit : laissez-nous.



SCENE V.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE.

O Ciel ! injuſte Ciel ! ce ſont là de tes coups :
Acheve, & pour punir mon amour & mes crimes,
Du centre de la terre ouvre-moi les abîmes.
Théſée eſt à Trezene ! Ah ! funeſte retour
Qui m'arrache à jamais l'eſpoir de mon amour !
Quoi ? l'ame toute en feu, d'Hippolyte embraſée,
Irai-je recevoir l'infortuné Théſée ?
Irai-je m'expoſer à ſes chagrins jaloux ?
Théſée eſt cependant un Héros, mon Epoux :
Je l'aimai, je l'avoue, il eut pour moi des charmes.
Au défaut de mon cœur je te donne des larmes,
Héros, que malgré moi je quitte & je trahis ;
Mais hélas ! ne t'en prends qu'aux vertus de ton fils.
Pourquoi l'as-tu fait naître avec tant de mérite ?
Pourquoi te trouves-tu le pere d'Hippolyte ?
Et puiſque c'eſt ton ſang qui triomphe de toi,
Accuſes-en les Dieux, ſans te plaindre de moi.
Que ne puis-je changer de cœur & de viſage !
Je crains que de ſon fils il n'y trouve l'image ;

Mon trouble, ma rougeur, mes regards languiſſans,
Tout parle d'Hippolyte & du feu que je ſens.
Mon front va me trahir, & ma langue interdite
M'accuſer à Théſée, & nommer Hippolyte.
Mes yeux en ſont remplis, mon cœur en eſt atteint;
Et dans tous mes tranſports Hippolyte eſt dépeint.
Il vient avec Théſée: ah Ciel! ils ſont enſemble:
Je les verrai tous deux: ah! Princeſſe, j'en tremble.
J'entends du bruit: on vient; je cours dans ce malheur
Leur cacher mon amour, ma rage, & ma douleur.

SCENE VI.

THESE'E, HIPPOLYTE, IDAS, ARICIE, GARDES.

ARICIE.

QUoi, Seigneur, eſt-ce vous? Ah Dieux! quelle allégreſſe
Pour nous, pour Hippolyte, & pour toute la Grece,
De revoir un Héros toujours victorieux....

THESE'E.

Madame, avec plaiſir je reviens dans ces lieux,
Et ſuis charmé de voir une belle Princeſſe
Prendre encor quelque part en ce qui m'intéreſſe.

Allez

Allez trouver la Reine, allez la préparer
A revoir un Epoux à ses pieds soupirer.
Je connois l'amitié qui vous lie avec elle :
Princesse, portez-en la premiere nouvelle.
Je vous suivrai de près, & dans peu de momens
Ayant donné quelque ordre, avec vous je m'y rends.

SCENE VII.

THESE'E, HIPPOLYTE, IDAS, GARDES.

THESE'E.

Vous me voyez, mon Fils : une insigne victoire
Ajoûte un nouveau lustre à l'éclat de ma gloire ;
Non pas, comme l'ont cru mille Peuples divers,
Qui me font aujourd'hui revenir des Enfers.
Du reste des Humains je distingue Hippolyte.
A cent autres j'ai peint le Styx & le Cocyte,
La flamme & les horreurs de ces Fleuves ardens,
Et la sombre pâleur de leurs manes errans ;
Mais je crois vous devoir un récit plus sincere :
Votre esprit est guéri des erreurs du vulgaire.
J'ai dû par politique en répandre le bruit ;
J'ai d'un pareil projet un vain Peuple séduit.

Apprenez donc, mon Fils, que sortant de Trezene,
Je suspendis l'amour pour faire agir la haine.
Pallas me fit quitter Phedre pour le punir,
Et différer l'Hymen qui nous alloit unir:
Le superbe Pallas par de sourdes intrigues
Formoit depuis long-temps de redoutables brigues;
Et déja comme lui ses orgueilleux Enfans
Dans Athenes marchoient sur les pas des Tyrans.
Je pouvois, il est vrai, venir à force ouverte
Avec cent mille bras travailler à leur perte.
Et j'aurois vû bien-tôt mes desseins achevés
Sur les débris des Murs que j'avois élevés;
Mais j'aurois confondu le crime & l'innocence.
Je donnai quelque temps pour mûrir ma vengeance.
D'Athenes, je voulus moi-même me bannir;
Et je n'oubliai tout que pour m'en souvenir.
Un grand dessein se forme à l'ombre du mistere;
L'art de la Politique est d'apprendre à se taire.
Je me tus: je partis avec Pirythoüs;
Et dans plusieurs Pays passant en inconnus,
Nous avons étouffé des victoires célebres,
Et cent faits éclatans sous d'heureuses ténebres.
J'ai déguisé mon nom, de crainte que mon bras
Ne trahît mon dessein, ne l'apprît à Pallas:
Plus que mes Ennemis j'ai redouté Thésée:
Et craignant que ma gloire, ou que ma renommée,
Ne courût déceler mon nom à l'Univers,

J'ai sçû l'ensevelir jusques dans les Enfers.

HIPPOLYTE.

Ce grand projet, Seigneur, charmoit la Populace,
Et la Grece imbécile adoroit une audace
Qui devoit...

THESE'E.

Ecoutez un dessein mieux formé,
Et les puissans motifs qui m'avoient animé.
Quand Pallas me croyoit ou mort, ou dans les chaînes,
J'endormis sa prudence, & volai vers Athenes:
Je m'y rends inconnu, j'y gagne en peu de temps
Des Amis, des Soldats, & des Chefs importans.
Il se trouve surpris, il se met en défense:
Mais mon bras dans son sang assouvit ma vengeance.
Ses Gardes, ses Enfans viennent de toutes parts,
Et font tomber sur nous une grêle de dards.
Pirythoüs succombe; & ma juste colere
Immole les Enfans sur le corps de leur Pere.
J'en fais un sacrifice aux manes irrités
D'un Ami tout sanglant qui tombe à mes côtés.
A mille coups affreux, enfin à cette Epée
Toute Athenes frémit & reconnut Thésée:
Elle tombe à mes pieds, & presque en un instant
Fut d'un Peuple rebelle un peuple obéissant.
De tout ce que j'ai fait j'ai voulu vous instruire.
Voilà, dans ses projets, comme on doit se conduire,

Avec quelle prudence on forme un grand dessein;
Et comme on doit agir & de tête & de main.
Voilà par quelle route Alcide qu'on renomme,
Devenant un Héros, s'est distingué d'un Homme.
Je l'ai suivi : Mon Fils? devenez-en jaloux:
Soyez notre Rival, & faites plus que nous.

HIPPOLYTE.

Seigneur, à quelle ardeur votre exemple me livre?
Pour faire plus qu'Alcide, il ne faut que vous suivre:
Et marchant sur les pas que vous m'avez tracés,
Passer tous les Héros qui nous ont devancés.
Vous m'avez enseigné le chemin de la gloire;
Et je brûle, Seigneur....

THESE'E.

Il m'est doux de le croire.
Voyons Phedre, & donnons quelque chose à l'amour.
Je l'adore & je vais l'épouser en ce jour.
Puissent les justes Dieux oublier leurs menaces,
Et verser loin de nous leurs fatales disgraces.
Mais mon Fils me rassure, & je vois mon erreur:
Phedre chérit Thésée, & je connois son cœur:
Sans doute elle a fait voir pendant ma longue absence
Bien de l'inquiétude & de l'impatience.
Parloit-elle souvent de Thésée?

HIPPOLYTE.

Oui, Seigneur

Mais vous connoîtrez mieux ses transports, son ardeur,

Vous-même...

THESE'E.

Allons, mon Fils, sans tarder davantage;

De mon cœur à ses yeux faire un nouvel hommage:

Et remplissant bien-tôt ses plus ardens souhaits,

Voir le plus heureux jour que nous verrons jamais.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, PHEDRE.

PHEDRE.

OUi, je romps avec vous pour un soin trop fidelle.
Que vous avois-je fait pour m'être si cruelle,
Lorsque votre barbare & funeste amitié
Vous rend inéxorable à force de pitié ?
J'étois heureusement tombée évanouïe:
Mes mortelles douleurs alloient finir ma vie :
Seule & sans nul secours, prête à finir mon sort,
Dans cet affreux sommeil j'envisageois la mort ;
Enfin sans mouvement, en proie à ma foiblesse,
Par un dernier soupir j'étouffois ma tendresse,
Quand vos cruels secours sont venus m'arracher
La douceur qu'au tombeau mon ame alloit chercher.

ARICIE.

Madame, je devois avoir soin d'une vie
Si chere à votre Epoux . . .

PHEDRE.

Non, vous m'avez trahie :

Et mes yeux se couvrant d'un éternel sommeil,
N'auroient point vû Thésée à leur triste réveil.
A peine en respirant, ma débile paupiere
Joüissoit à regret d'une foible lumiere,
Quand Thésée & son Fils ont paru dans ces lieux:
Tremblante j'ai voulu tourner sur lui les yeux.
J'ai rougi, j'ai pâli : languissante, interdite,
J'ai voulu voir Thésée, & n'ai vû qu'Hippolyte.
J'ai soupiré, frémi : mes pleurs en ce moment
A mon crédule Epoux ont caché mon Amant.
Dans mon trouble Thésée a sçû trouver des charmes:
En secret je l'ai vû s'applaudir de mes larmes;
Et lui-même abusé de mes sens interdits,
A reçu des soupirs envoyés à son Fils.

ARICIE.

Ce Héros méritoit ces soupirs pour lui-même:
Madame, il a pour vous une tendresse extrême:
Et votre cœur rempli des vœux qu'il a trahis,
Doit de l'amour au Pere, & de l'estime au Fils.
Oui, Madame, songez que le jaloux Thésée
Brûlant pour vous, vous croit de sa flamme embrasée:
Et voyez les périls où vous vous exposez,
Si bien-tôt par malheur vous l'en désabusez.
Quand Thésée est jaloux, il y va de la vie;
La Mere d'Hippolyte éprouva sa furie
Pour un léger soupçon; & peut-être son Fils

Serviroit de victime à ses soupirs trahis.

PHEDRE.

Thésée aime Hippolyte ; & toute la tempête
En épargnant son sang tomberoit sur ma tête :
Et tranquille, j'irois pour un destin si beau
Affronter sans pâlir les horreurs du tombeau.
Mais enfin, je ne sçai si je me suis flatée :
D'Hippolyte tantôt j'ai vû l'ame agitée.
Vous étiez près de moi : ne vous souvient-il pas
Qu'en nous voyant, le Prince a soupiré tout bas ;
Son désordre a fait voir un feu qu'il vouloit taire :
Il n'a pû le cacher même aux yeux de son Pere.
Thésée est pénétrant : il a paru surpris
De trouver de l'amour dans les yeux de son Fils ;
Ce Fils qu'il avoit cru jusqu'alors insensible.
L'embarras de Thésée étoit assez visible :
Et sur la foi d'un air & chagrin, & jaloux,
Je me suis crue, hélas ! digne de son courroux.

ARICIE.

Ah ! chérissez plutôt un Héros qui vous aime ;
Vous perdrez Hippolyte, & vous perdrez vous-même :
Pour lui tous vos soupirs seront empoisonnés ;
Et songez en l'aimant que vous l'assassinez....
Que deviendrois-je, hélas ! si cet Amant si tendre
Périssoit... Oui, Madame, & vous devez m'entendre,
J'y prends sans y penser même interêt que vous :
Songez

Songez encor un coup que Théſée eſt jaloux :
Reſpectez un Hymen qui vous tient enchaînée :
Reſpectez un grand Roi qui vous a couronnée.
Théſée a vos ſermens, Théſée a votre foi.
Hélas ! de ſi beaux nœuds...

PHEDRE.

Dieux ! qu'eſt-ce que je voi !
L'intérêt d'Hippolyte & celui de Théſée
Frappent ſenſiblement votre ame embarraſſée :
Et vous feriez juger à vos ſens interdits
Que le Pere vous touche ici moins que le Fils.

ARICIE.

Moi, Madame ?

PHEDRE.

Oui, vous ? Juſtes Dieux ! ah ! je tremble :
Il ſoupiroit, Madame, & nous étions enſemble ;
Eſt-ce vous, qui tantôt l'avez fait demeurer ?
Eſt-ce vous ? eſt-ce moi qui l'ai fait ſoupirer ?
Parlez, qui de nous deux ?..

ARICIE.

Ah ! ſans doute, Madame,
S'il ſoupire, vos yeux ont fait naître ſa flamme.

PHEDRE.

Souhaitez-le du moins : voyez avec horreur
Et toute ma tendreſſe, & toute ma fureur.
Le retour de Théſée & m'étonne & m'accable :
Je ſuis dans un état affreux, épouvantable.
Je vous aime, Aricie, & ma tendre amitié,

Ma rage, ou mon amour, vous doit faire pitié.
Des Hommes & des Dieux j'éprouve la colere :
Vous, Théſée, Hippolyte, & tout me déſeſpere :
Du moins que l'amitié dans ce funeſte jour
Ne coûte point encor un crime à mon amour.
Vos diſcours m'ont fait voir une flamme fatale ;
Cachez, cachez à Phedre une heureuſe Rivale :
Epargnez-moi le crime où je vais ſuccomber ;
Et détournez les coups qui ſont prêts à tomber.

ARICIE.

Ah! Madame, croyez...

PHEDRE.

Je crois tout, Aricie :
Vous ſçavez mon ſecret ; c'eſt fait de votre vie,
Si vous oſez jamais... Le Roi vient ; laiſſez-nous,
Et de Phedre jalouſe évitez le courroux.

SCENE II.

THESE'E, PHEDRE, GARDES.

THESE'E.

ENfin les Dieux, Madame, avec plus de juſtice
Exigent de nos cœurs un nouveau ſacrifice.
Ils vous rendent Théſée, & dans cet heureux jour

Me redonnent l'objet d'une si tendre amour.
Je viens avec plaisir remettre dans vos chaînes
Et le cœur de Théſée, & la ſuperbe Athenes.
Mais il faut aujourd'hui par des nœuds éternels,
A la face des Dieux, au pied de leurs Autels,
Pour accomplir les Loix d'un si ſaint Hymenée,
Renouveller la foi que vous m'avez donnée.
Par mon ordre le Peuple en ce même moment
En prépare la pompe avec empreſſement;
Mais je veux qu'Hippolyte... Ah! Dieux! pourquoi ces larmes,
Madame? & quels ſoupirs?...

PHEDRE.

J'ai de juſtes allarmes,
Seigneur; je crains pour vous qu'un pere furieux
Ne me vienne bientôt arracher de ces lieux;
Et que de notre Hymen l'appareil si célebre,
Ne ſerve à mon cercueil d'une pompe funebre.

THESE'E.

Madame, expliquez-vous.

PHEDRE.

Apprenez en deux mots
Le funeſte ſecret du deſſein de Minos.
Mon frere arme, Seigneur, déja ſa flote eſt prête;
Tout ce grand appareil menace votre tête:
Il vous traite par tout d'injuſte Raviſſeur.
Ænarus avec eux vient pour venger ma ſœur.
Oui, dans l'Iſle de Naxe Ariane trahie

Lui doit donner la main pour prix de votre vie.
Phedre fut cause, hélas! de cette trahison:
C'est ma fatale main qui détruit ma Maison.
Tout mon sang à la fois, & pere, & sœur, & frere,
Sont armés contre nous d'une juste colere.
Songez, Seigneur, songez à chercher du secours;
Différez notre Hymen encor de quelques jours.
Vous seul & sans Armée.....

THESE'E.

Est-ce là cette crainte
Et l'indigne douleur dont votre ame est atteinte?
Mais pour vous rassurer & calmer vos ennuis,
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez qui je suis;
Oubliez les périls où mon amour me jette.
Je ne crains point Minos, ni les forces de Crete:
Le sang du Minotaure à ses yeux répandu,
Un repos éternel à mon Pays rendu,
Cynnis & Cercyon mes premieres victimes,
Cette épée en tout temps qui sçait punir les crimes,
Fumante encor du sang du perfide Pallas,
Répondent de Minos & de tous nos Etats.
Il doit se souvenir que Thésée intrépide
A marché jusqu'ici sur les traces d'Alcide:
Et nous avons tous deux sans armer les Humains
Moissonné nos lauriers avec nos propres mains.
Ænarus & Minos sçavent trop qui nous sommes.
L'on ne nous vit jamais suivis de cent mille hommes
Attaquer, conquérir, renverser les Etats;

Alcide seul l'a fait, & le doit à son bras.
Aidé de sa valeur & de sa renommée,
Son bras seul jusqu'ici lui tint lieu d'une Armée:
Et si dans l'Univers il a tout fait trembler,
Je le suivrai, Madame, & lui veux ressembler.

PHEDRE.

Un Héros cependant peut tomber comme un autre,
Seigneur; mon intérêt est ici joint au vôtre:
Je crains qu'on ne m'enleve à ce que j'aime...Hélas!
Nous devons assembler nos Peuples, nos Soldats,
Opposer une Armée aux forces de mon frere,
Et différer l'Hymen....

THESE'E.

Il n'est pas nécessaire.
Et les murs de Trezene, & ses fiers Habitans,
Vous offriroient sans moi de braves Combattans.
Mais les Dieux me font craindre un péril domestique
Contre qui doit s'armer toute ma politique.
Je tremble au souvenir d'un Oracle fatal,
Qui menace mon cœur d'un trop heureux Rival;
Mais d'un Rival si cher que je n'ose le dire.

PHEDRE.

Quel Oracle, Seigneur, quel Rival?

THESE'E.

J'en soupire,
Madame; mais enfin l'Oracle de Délos
En passant m'a rendu ces redoutables mots.

Tu seras à ton retour

Malheureux Amant & Pere,
Puisqu'une main qui t'est chere
T'enlevera l'objet de ton amour.

Ah! Madame, voilà sa réponse funeste.
Vos yeux comme les miens ont tantôt vû le reste.
Je crains l'Oracle, hélas! ce que j'aime le mieux,
Ce fils qui m'est si cher, il soupire à vos yeux;
Les miens en sont témoins.

PHEDRE.

Dieux! seroit-il possible!

THESE'E.

Ce Fils indifférent, je l'ai trouvé sensible;
Et lorsque la Princesse étoit auprès de vous,
Sans doute elle aura vû son trouble comme nous.
Les transports, que pour moi vous avez fait paroître,
L'ont chagriné, Madame; il me l'a fait connoître:
Par un dédain secret expliquant ses desirs,
Ses soupirs insolens ont suivi vos soupirs:
J'ai lû dans ses regards sa téméraire flamme.
L'Oracle l'a prédit: sera-t-il vrai, Madame,
Qu'une main qui m'est chere, à mon fatal retour,
Osera m'enlever l'objet de mon amour?

PHEDRE.

Hippolyte, Seigneur, sçaura tromper l'Oracle:
Thésée est à ses feux un invincible obstacle:
Il connoît les liens qui m'attachent à vous;
Il doit trembler au nom & de pere & d'époux.
Hélas! s'il avoit vû dans le fond de mon ame

L'ardeur qui me dévore, & l'excès de ma flamme,
Il eût rougi, l'Ingrat....

THESE'E.

Madame, c'eſt aſſez.
Par ce perfide ſeul mes feux ſont offenſés.
Je connois votre amour; & dans cette diſgrace
Ce n'eſt que par mon fils que le Ciel me menace.
Mais je veux, par l'Arrêt que je vais prononcer,
Faire mentir ces Dieux qui m'oſent menacer:
Et pour mieux étouffer ma juſte jalouſie,
Je veux....

PHEDRE.

Quoi donc? Seigneur.

THESE'E.

Qu'il épouſe Aricie.

PHEDRE.

Aricie!

THESE'E.

Oui, Madame; il faut dès aujourd'hui
Parler à la Princeſſe, & l'unir avec lui.
J'ai des raiſons d'Etat qui veulent qu'Aricie
Par l'ordre de ſon pere à mon fils ſoit unie;
Par un Traité ſecret nous en ſommes d'accord:
Il faut par cet Hymen diſpoſer de ſon ſort,
Et ſans plus différer, qu'une même journée
M'uniſſant avec vous, voie un double Hymenée.
Que l'on cherche Hippolyte?

PHEDRE.

Ah! Seigneur, arrêtez :
Laissez-moi lui parler : je sçai vos volontés :
Chargez Phedre du soin d'en instruire Hippolyte.
Je crains que contre un fils un pere ne s'irrite.
Je veux parler pour vous, & lui faire sçavoir
Vos ordres souverains, & quel est son devoir.
Vos discours seroient pleins d'aigreur & de colere;
Peut-être oublieriez-vous que vous êtes son pere.

THESE'E.

Oui, je lui parlerois avec trop de hauteur :
Vous tournerez son ame avec plus de douceur.
Vous tirez mon esprit d'un embarras extrême,
Madame ; je le sçai vous m'aimez, je vous aime.
Faites-lui voir son crime à soupirer pour vous ;
Montrez-lui dans Théſée un pere, & votre époux.
Pour éteindre ses feux découvrez-lui votre ame,
Dépeignez-lui pour moi l'excès de votre flamme ;
Répétez-lui cent fois, pour le déſespérer,
Qu'en vain, pour Phedre en vain il ose soupirer.
Sur tout, tournez ses vœux du côté d'Aricie ;
Faites qu'à cet Ingrat elle se voie unie ;
Vantez-en le mérite, & surtout la beauté ;
Que vos mains de ses fers chargent sa liberté.
(Je sçai que vous aimez cette illustre Princesse)
Ah! Madame, tâchez d'y tourner sa tendresse.
Je vais vous envoyer Hippolyte ; & du moins
Qu'il tremble...Mais enfin j'attens tout de vos soins.

SCENE III.

PHEDRE.

QUe de trouble & d'horreurs dont mon ame est
saisie !
Tu veux, cruel, tu veux que j'unisse Aricie
A ton fils, & tu crois te servir de ma main
Pour ma Rivale ... ouï, pour lui percer le sein.
Mais Ciel! en cet instant qu'étois-je devenue,
Si je n'eusse surpris cet ordre qui me tue ?
Thésée alloit parler, son fils alloit venir :
Hélas! qu'aurois-je fait le voyant obéir ?
De son sort & du mien je suis encor maîtresse ;
Il faut sonder son cœur, surprendre sa tendresse.
Je dois feindre ; je dois... mais hélas! quel effroi!
Si j'y trouve des feux pour une autre que moi.
Verrai-je sans horreur cette flamme fatale
Qui me perdra ... Mais non, je perdrai ma Rivale.
Cependant si les Dieux parlent en ma faveur,
S'ils prédisent des maux qui feroient mon bonheur...
L'embarras de Thésée, & l'amour qui l'agite,
Tous ses soupçons jaloux tombans sur Hippolyte,
S'accordent à l'Oracle, & me font pressentir...
Mais le cœur d'un Ingrat les peut tous démentir.

Je ne le ſçai que trop ; dans ce fatal myſtere
Les Dieux parlent en vain, ſi l'amour ſçait ſe taire.
Je vais voir Hippolyte, & chercher dans ſes yeux
Mon Arrêt, mon Deſtin, mon Oracle, & mes
Dieux.
Il vient : diſſimulons.

SCENE IV.

PHEDRE, HIPPOLYTE.

PHEDRE.

C'Eſt par l'ordre d'un pere
Que j'exige de vous un aveu néceſſaire ;
Et puiſque vous pouvez le faire en liberté,
Je vous demande au moins de la ſincérité.
Pour moi, vous le ſçavez, ſon auguſte Hymenée
Fera voir ma fortune à la ſienne enchaînée.
Théſée a mes ſermens, & je l'épouſe enfin ;
Je cede à mon étoile, & ſubis mon deſtin.
Mais, Seigneur, nous voulons aprendre l'un & l'autre,
Quand nous donnons nos cœurs, ſi vous gardez le
vôtre ;
Et ſi l'Hymen pour vous avoit quelques appas,
Seigneur, la jeune Helene...

HIPPOLYTE.

Ah ! ne m'en parlez pas,
Madame ; je hais trop le joug de l'Hymenée :
Je ne souffrirai point que mon ame enchaînée
Par d'éternels liens gémisse sous le poids
D'un Hymen, qui nous rend l'esclave de ses loix.
Notre ame au même objet pour jamais attachée,
Que par la seule mort n'en peut être arrachée :
Et cette jeune Helene avec tous ses appas,
Si j'en crois à mon cœur, ne le touchera pas.

PHEDRE.

Vous êtes donc, Seigneur, toujours fier, inflé-
xible :
A l'Amour, à l'Hymen, votre cœur insensible
En dédaigne le joug, chérit sa liberté ;
Et puisqu'un si grand cœur refuse avec fierté
La plus grande Beauté de l'Europe & l'Asie,
Je n'ose vous parler d'Æglé, ni d'Aricie.

HIPPOLYTE.

Madame, Helene est belle & peut se faire aimer ;
Mais les yeux d'Aricie auroient de quoi charmer ...

PHEDRE

Aux charmes d'Aricie il n'est rien d'impossible ;
Mais par bonheur, Seigneur, vous êtes insensible.
Vous avez de bons yeux pour en voir tout le prix ;
Mais enfin votre cœur n'en fut jamais épris.
Oui, je vous applaudis de votre indifférence ;

Elle va me permettre une illuſtre Alliance
Qui doit unir la Crete au Royaume d'Argos,
Et qui fera dans peu ma paix avec Minos.

HIPPOLYTE.

Quoi, Madame?

PHEDRE.

Seigneur, je prétends, & j'eſpere
Unir dans peu de jours Aricie à mon frere.

HIPPOLYTE.

Vous, Madame?

PHEDRE.

Ouï, moi. Quel intérêt, Seigneur,
Prenez-vous à l'Hymen...

HIPPOLYTE.

L'intérêt de mon cœur,
Madame; & vous verrez peut-être votre frere
Me payer de ſon ſang ce deſſein téméraire.
Je périrai plutôt avant ce coup fatal....

PHEDRE.

Que dites-vous? ah Dieux!

HIPPOLYTE.

Que je ſuis ſon Rival,
Que j'en fis un ſecret, que j'adore Aricie,
Et qu'à me l'arracher il y va de la vie,
Je n'en fais plus myſtere, & je ſçaurai ſi bien...

PHEDRE.

Je connois ton ſecret, Ingrat, apprends le mien:

Ton heureuſe imprudence, & ton ardeur fatale,
M'ont enfin malgré toi découvert ma Rivale.
Tremble : je la connois. Phedre dans ſon malheur
Lui fera voir dans peu ſa Rivale en fureur ;
Car dans mon déſeſpoir & ma douleur extrême
Je rougirois, ingrat, de dire que je t'aime.

HIPPOLYTE.

Moi, Madame ?

PHEDRE.

Ouï, toi: c'en eſt fait pour jamais;
Je t'aimois, il eſt vrai, Barbare, & je te haïs...
Je t'aimois cependant, & tu l'as dû connoître :
Mille fois dans mes yeux ma flamme a dû paroître.
Infidele à Theſée, & toute entiere à toi,
Tu lui volois mon cœur, mes ſermens & ma foi :
Oui, cruel ; & c'eſt-là ce qui me déſeſpere.
Rends-moi mon cœur, ingrat, pour le rendre à ton pere.
Pour toi ſeul j'immolai ma gloire & mon repos :
Ton amour me força d'oublier ce Héros :
Je ſentis que mon ame alloit être enchaînée ;
Par un fatal penchant je me vis entraînée :
J'en ai gémi long-temps, j'ai long-temps combattu;
Et ſuis réduite enfin à pleurer ma vertu.

HIPPOLYTE.

Non, ce n'eſt point à moi que ce diſcours s'adreſſe,
Madame ; & vous voulez ſurprendre ma tendreſſe.

C'eſt ſans doute à Théſée, & ce n'eſt pas à moi
Que vous avez donné votre cœur, votre foi.
Songez, ſongez, Madame, à la grandeur du crime
Qui nous perdroit tous deux....

PHEDRE.

J'en ſerai la victime ;
Mais puiſque malgré moi tu lui voles ſon bien,
C'eſt ton crime, Barbare, & ce n'eſt pas le mien.
Ah! c'en eſt fait, cruel : toujours fier & farouche,
Aucun ſoupir pour moi n'échappe de ta bouche ;
Tu vois ſans t'émouvoir mes preſſantes douleurs ;
Avec tranquillité tu jouïs de mes pleurs :
Je connois que ton cœur brûle pour Aricie :
Tu la veux épouſer ; mais tremble pour ſa vie :
Je perdrai ton Amante ; & moi-même en mourant,
Hélas! j'irai percer ſon cœur en ſoupirant ;
Et ma Rivale heureuſe au milieu des allarmes,
Voyant couler ſur elle & mon ſang & mes larmes,
Peut-être en ce moment, malgré tout ſon effroi,
En mourant de ma main, aura pitié de moi.

HIPPOLYTE.

Ah! ſongez que ma vie eſt unie à la ſienne,
Que pour la perdre il faut commencer par la mienne,
Que je ne connois plus ni reſpect, ni devoir,
Madame, & que je puis....

PHEDRE.

Tu vois mon déſeſpoir ;

Je puis tout perdre, hélas ! dans ma fureur extrême,
Aricie & Théſée, Hippolyte & moi-même.
Mon Frere n'eſt pas loin ; ſon Armée à tes yeux
Poura me ſecourir & déſoler ces lieux :
Ma rage & ſon amour pouront tout entreprendre.
Je mettrai ce Palais & ma Rivale en cendre ;
Et ſi tu m'y contrains par l'éclat de tes feux,
C'eſt ton crime, Barbare, ou le crime des Dieux.
Il n'eſt rien de ſi ſaint que je ne ſacrifie...
Après cela, tu peux épouſer Aricie.

SCENE V.

HIPPOLYTE.

Ciel ! voilà les malheurs que tu m'avois prédits.
Ah ! Pere infortuné, mais plus malheureux Fils,
Que vas-tu devenir ? & que pouras-tu faire ?
Iras-tu découvrir ce funeſte myſtere ?
Et portant à Théſée un poignard dans le ſein,
De ta Princeſſe encor ſeras-tu l'aſſaſſin ?
Je plains Phedre: elle m'aime, & je crains ſa furie.
Mon amour imprudent aſſaſſine Aricie :
Phedre l'a découvert : elle peut s'en venger.
Que de périls à craindre ! Il faut la ménager :

Diſſimulons encor. Dans ſon déſordre extrême
Sans doute que ſon cœur ſe trahira lui-même.
Quels malheurs je prévois! Allons hors de ces lieux
Conſulter mon amour, Aricie, & les Dieux.

Fin du Troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THESE'E, ARCAS, GARDES.

THESE'E.

NOn, je sçaurai punir une telle insolence :
Que l'on me laisse seul songer à ma vengeance.
Qu'on se retire, Arcas, je le veux...

ARCAS.

Mais, Seigneur,
De grace, apprenez-moi quel crime ?...

THESE'E.

Ma fureur
Va bien-tôt éclater contre ce qui l'irrite.
Pouvois-je croire helas ! que Phedre... qu'Hippolyte....
Ah ! j'en frémis, Arcas.

ARCAS.

Dieux ! vous les menacez,
Seigneur, ces noms si chers que vous me prononcez.

Est-ce la Reine enfin qui vous trahit ?

THESE'E.

La Reine ?

Ah ! laisse-moi cacher mon amour & ma haine :
Laisse-moi mon secret : je te connois, Arcas ;
Le bras déja levé, tu retiendrois ce bras.
Mais je veux qu'aujourd'hui tombant sur ma victime,
Il découvre à tes yeux le Coupable, & le crime.

ARCAS.

Considérez, Seigneur qu'il ne sera plus temps,
Quand vous aurez puni ce crime...

THESE'E.

Je t'entends :

Mais je veux prendre seul le soin de ma vengeance:
Je sçaurai mesurer la peine à cette offense.
Sûr de son amitié, pouvois-je avec raison
Prévoir une si lâche & noire trahison ?
Devois-je redouter cette flamme ennemie,
& que ma gloire un jour tremblât d'une infamie ?
Je ne m'attendois pas. à mon triste retour,
De trouver dans son cœur ce criminel amour.

ARCAS *à part.*

C'est la Reine sans doute. Ah ! Seigneur, si la Reine
Par un coupable amour allume votre haine,
Hippolyte...

THESE'E.

Apprends donc que par un coup fatal

Hippolyte aime Phedre, & qu'il eſt mon Rival.

ARCAS.

Quels témoins avez-vous de ſon crime?

THESE'E.

Mes yeux,

Ses ſoupirs, Phedre enfin, & lui-même, & les Dieux.

Je ne te dirai point qu'un Oracle funeſte
M'a prédit ce malheur; mais écoute le reſte.
Tu verras mieux que moi dans ce Fils odieux
Le fidelle inſtrument des menaces des Dieux.
Oui, j'en doutois encor, j'avois quelque eſpérance:
Je dormois ſur la foi de ſon indifférence.
Son cœur fier & farouche (hé qui l'eût pû penſer)
Entre les Dieux & lui me faiſoit balancer.
Hélas! il m'a tiré de cette incertitude:
Pour Phedre j'ai trop vû ſa tendre inquiétude;
Et ſes ſoupirs, plus ſûrs qu'un Oracle fatal,
M'ont fait en frémiſſant connoître mon Rival.

ARCAS.

Mais s'il aime, Seigneur, les yeux de la Princeſſe
Ont pû toucher ſon cœur, mériter ſa tendreſſe.
Peut-être qu'Aricie...

THESE'E.

Il la refuſe, Arcas.

ARCAS.

Il la refuse ? ah ! Dieux !

THESE'E.

Ne t'en étonne pas.
Puisqu'il aime la Reine, il n'est que trop possible
Qu'à l'hymen d'Aricie il paroisse insensible.
La Reine même, hélas ! m'avoit prêté sa voix
Pour marquer à l'ingrat mes ordres & mon choix:
Pour ce Perfide encor je fondois ma clémence :
J'attendois sa réponse avec impatience ;
Quand je l'ai vû sortir d'avec Phedre. A mes yeu
Il a paru surpris, ce Fils audacieux :
Il vouloit m'éviter : j'ai percé le mystere :
Ses yeux étoient brillans d'amour & de colere :
Son visage irrité, tout émû, plein de feu,
D'un refus insolent me prédisoit l'aveu.
Alors en l'arrêtant j'ai voulu me contraindre :
Pour le faire expliquer, mon courroux a sçû feindre.
J'ai parlé d'Aricie, & d'Hymen à la fois.
Il a rougi, l'Ingrat, & tremblé de ce choix.
J'ai beaucoup de respect, Seigneur pour la Princesse
(M'a-t-il dit) mais l'Hymen n'a pour nous rien qui presse :
Je suis jeune, elle est jeune ; & l'on peut différer
Cet Hymen... A ces mots je l'ai vû soupirer :

Son désordre m'a dit tout ce qu'il vouloit taire.
J'ai contraint cependant ma trop juste colere :
Et sans plus écouter ses mauvaises raisons,
Il m'a trop éclairci mes funestes soupçons.

ARCAS.

Dieux ! que croire ?

THESÉE.

Aussi-tôt j'ai passé chez la Reine.
Ses yeux étincelans de colere & de haine,
Où des larmes encor couloient abondamment,
M'ont sçû tracer sa honte & son ressentiment.
Helas ! qu'en cet état une Amante a de charmes !
Ma vûe & mon abord ont redoublé ses larmes ;
Et pour mieux expliquer ses mortels déplaisirs,
Elle a laissé parler ses yeux & ses soupirs.
Phedre ne fut jamais si touchante & si tendre :
Loin d'accuser l'Ingrat, elle veut le défendre.
Mais plus elle s'efforce à le justifier,
Plus je vois son audace, & ne puis l'oublier.
Pour un Perfide encor sa bonté s'intéresse :
Pour pallier son crime elle parle, elle presse ;
Mais ses soupirs, ses pleurs, & tous ses tristes soins,
Du crime qu'elle taît sont autant de témoins.
Je prévois donc, Arcas, qu'il faudra me défaire
D'un Rival insolent, & d'un Fils téméraire.
Je ne réponds de rien, s'il paroît à mes yeux ;
Et je veux pour jamais le bannir de ces lieux.

ARCAS.

La Reine vient, Seigneur.

THESE'E.

Dans ma fureur extrême
Pour m'appaiser encor elle vient elle-même :
Mais elle eſpere en vain...

SCENE II.

PHEDRE, THESE'E, ARCAS.

PHEDRE.

SEigneur, au nom des Dieux,
Ecoutez un peu moins un tranſport furieux.
La douleur & l'amour dont mon ame eſt atteinte
Pour votre ſang me donne une mortelle crainte :
Et dans le triſte état où je vous ai laiſſé,
Je crains trop les éclats d'un amour offenſé.
Mais, Seigneur, la Nature en faveur d'Hippolyte
Doit parler pour un Fils.

THESE'E.

A ce nom qui m'irrite,
Plus odieux pour moi que Procruſte ou Cynnis,
Je ne reconnois plus qu'un Monſtre dans mon Fils.
Helas! qui l'auroit crû! qu'un Chaſſeur ſolitaire,
Dont le front paroiſſoit triſte, farouche, auſtere,

Ennemi des plaiſirs, & qui n'eut autrefois
Rien d'humain, que les yeux, la démarche, & la
voix,
Commençât à brûler par de honteuſes flammes,
Et courût choiſir Phedre entre toutes les Femmes
Pour s'inſtruire à ſes yeux comme il faut ſoupirer.
Et prît un cœur humain pour me déshonorer?
Mais enfin, depuis quand ce Chaſſeur ſi ſauvage
A-t-il changé d'humeur, d'eſprit, & de langage,
Sans reſpect du Bandeau qu'il voit ſur votre front?
Depuis quel temps, l'Ingrat, vous fait-il cet affront?

PHEDRE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que ſa perfide flamme
D'un aveu qui m'outrage aſſaſſine mon ame;
Et jamais à ma honte un aveu ſi cruel
Ne pouvoit me frapper par un coup plus mortel.
J'avois crû comme vous Hippolyte inflexible;
Et cependant, Seigneur, il n'eſt que trop ſenſible:
Il m'a ſçû détromper, & dans ce triſte jour
L'audace de ſon cœur a trahi ſon amour.
Oui, Seigneur, quand je ſonge à ce feu téméraire,
Ah! je rougis encor de honte & de colere,
J'en ſoupire de rage; & mon cœur offenſé
Tremble pour l'avenir, & frémit du paſſé.

THESÉE.

Madame, c'eſt à moi que s'adreſſe l'offenſe;
C'eſt à moi ſeul auſſi d'en prendre la vengeance.
Je ſuis charmé de voir qu'un ſi juſte courroux

Contre ce fils ingrat va m'unir avec vous ;
Mais ne redoutez plus sa flamme téméraire :
Pour vous en garantir je sçai ce qu'il faut faire ;
Rassurez-vous. Je suis tout prêt à le punir.
Oubliez le passé sans craindre l'avenir.
Je vous épargnerai cette fatale vûe,
Qui blesse notre amour, vous chagrine, vous tue.
Le conseil en est pris, Madame ; & désormais
Hippolyte à vos yeux ne paroîtra jamais.

PHEDRE.

Ah ! Seigneur, qu'avez-vous résolu ?

THESE'E.

Non, Madame,
Le Perfide aujourd'hui d'une insolente flamme
Ne méprisera plus & les Dieux, & les Loix,
Puisqu'il vous a parlé pour la derniere fois.

PHEDRE.

Pour la derniere fois ! quelle funeste envie !
Quoi ? Seigneur, voulez-vous attenter à sa vie ?
Songez-vous sans pâlir, qu'en lui perçant le flanc
Ce seroit vous venger sur votre propre sang ?
C'est votre fils, Seigneur ; c'est ce cher Hippolyte,
De qui toute la Grece adore le mérite,
Dont le front vous fait voir votre image & vos traits,
Et de qui la valeur vous doit suivre de près.
Oubliez comme moi son amour & son crime :
Ne vous immolez pas cette chere victime :
A notre amour, Seigneur, vous devez la donner ;
Et

Et si vous aimez Phedre, il faut lui pardonner.

THESE'E.

Non, ne m'en parlez plus; & sans vous mettre en peine
D'un Rival insolent qui mérite ma haine,
Tant de bontés, de soins, pour lui sont superflus:
Son Arrêt est donné, vous ne le verrez plus.

SCENE III.

PHEDRE.

Je ne le verrai plus! malheureuse Princesse!
Peux-tu voir en ce jour ta barbare tendresse
Te rendre la nature & les Dieux ennemis,
Et par la main du pere assassiner le fils?
Le cruel cependant me va perdre lui-même:
Il adore Aricie, il me hait, & je l'aime:
Je respecte son cœur quand il perce le mien;
Et tremblante, je veux qu'on épargne le sien.
Sur le bord de la tombe où son amour m'entraîne,
Puis-je encore à l'Ingrat refuser de la haine?
Il m'offense, il m'outrage: ah! c'est trop balancer;
N'ayons plus de pitié pour qui m'ose offenser.
Meurs, Barbare.... Mais quoi? je soupire, je tremble.

Dieux ! a-t-on tant de haine & tant d'amour ensemble ?
Gloire, honte, dépit, douleur, rage, pitié,
Raiſon, haine, fureur, jalouſie, amitié,
Tous déchirent mon ame en ce déſordre extrême :
J'aime ce que je hais, & je hais ce que j'aime :
Tous ces cruels Tyrans m'entraînent tour à tour ;
Mais la haine eſt toujours plus foible que l'amour.
Je me ſuis aſſurée en ſecret d'Aricie :
Un Ordre de ma part lui peut ôter la vie :
J'ai remis ma Rivale en de fidelles mains.
Mais Dieux ! pour un Ingrat je pâlis & je crains.
Oui, conſulte ton cœur, Princeſſe infortunée,
Verras-tu ſans frémir trancher ſa deſtinée ?
Verras-tu ſans horreur un pere furieux
Dans le ſang de ſon fils ſe baigner à tes yeux ?
Et c'eſt toi cependant qui d'une main timide
Pouſſe le bras d'un pere à faire un parricide ;
Quand ton coupable cœur, dans le feu qu'il reſſent,
Sçait qu'Hippolyte, hélas ! en eſt trop innocent.
Innocent ! & c'eſt là ce qui fait tout ſon crime ;
C'eſt par là que de Phedre il ſera la victime :
La victime ! Ah grands Dieux ! quels funeſtes deſirs !
Quelle victime, hélas ! qui coûte des ſoupirs.
Sors, malheureuſe, ſors, pour finir tant d'allarmes :
Va, ne perds plus de temps à répandre des larmes ;
Cours aux pieds de Théſée, & le tirant d'erreur,
Découvre-lui ton crime, & te perce le cœur.

Dérobe ta Rivale à l'horreur qui l'agite ;
Et puisque tu ne peux vivre pour Hippolyte,
Rends-toi toute à la gloire, & mourant aujourd'hui,
Fais lui voir Phedre au moins toute digne de lui.
Dieux ! il vient.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, PHEDRE.

HIPPOLYTE.

Il me faut éclaircir d'un mystere.
Si j'ai tû par respect ce qu'il a fallu taire,
Madame, & si pour vous je me suis arraché
Aux plus étroits liens qui m'avoient attaché,
Si j'ai sçû différer le bonheur de ma vie,
Apprenez-moi de grace où peut être Aricie.
Je la cherche par tout, & ne la trouve pas,
Madame ; tirez-moi d'un cruel embarras.
Vous sçavez l'intérêt de l'amour qui me presse :
Il faut sans balancer me rendre ma Princesse.
Parlez, expliquez-vous ?... Dieux ! qu'est-ce que je voi ?
Que dois-je croire ? hélas ! c'est attenter sur moi,
C'est sur mon propre sang, sur mon cœur, sur ma vie....

Dites, répondez-moi, qu'a-t-on fait d'Aricie ?

PHEDRE.

Vous devez me parler avec moins de fierté,
Prince, pour votre gloire, & pour sa sûreté.
A qui parle si haut, je ne sçai point répondre,
Quand on a de l'orgueil, j'ai l'art de le confondre.
Vous cherchez Aricie, & vous craignez sa mort :
Tremblez devant qui peut décider de son sort.

HIPPOLYTE.

Je vous entends, Madame, & vois ce qu'il faut craindre ;
Mais je puis la venger, & c'est trop me contraindre.
Craignez à votre tour un Amant furieux
Qui pourroit tout....

PHEDRE.

J'ai sçû l'arrêter en ces lieux ;
Elle est en mon pouvoir ; & pour venger ma flamme
Je n'ai qu'à dire un mot, elle est morte.

HIPPOLYTE.

Ah Madame !
Quelle étrange fureur vous anime....

PHEDRE.

Ecoutez ;
C'est assez, & c'est trop fatiguer mes bontés.
Apprends, cruel, apprends qu'en perdant l'espérance
Du moins pour assurer mon secret, ma vengeance,
J'ai remis ton Amante en de fidelles mains,

Hélas ! je balançois mes funestes desseins :
Peut-être j'allois faire un noble sacrifice ;
A ma Rivale, à toi j'allois rendre justice,
A Thésée, aux Dieux même ; & mourant sans effroi
J'aurois versé du sang & des larmes pour toi :
Contre elle cependant tu m'as déterminée.
Je mourrai ; mais viens voir trancher sa destinée.
Mes yeux se repaîtront de son sang odieux :
Je vais faire expirer ma Rivale à tes yeux ;
Et me voyant moi-même interdite, éperdue,
Barbare, elle verra que ton amour la tue.
Après, donne un cours libre à ta juste fureur,
Venge ton Aricie, & me perce le cœur ;
Et la mort de ta main, remplissant mon envie,
Me sera mille fois plus douce que la vie.
Viens avec moi, cruel ?

HIPPOLYTE.

Madame, demeurez :
Tournez plutôt sur moi des coups plus assurés ;
Et sans aller plus loin chercher une vengeance,
En punissant le crime, épargnez l'innocence.
Je voudrois, sans blesser & Thésée & les Dieux,
Pouvoir vous faire ici l'hommage de mes vœux,
Rendre à votre mérite un tribut légitime ;
Mais quand je le pourois, le ferois-je sans crime ?
Et l'Amour, en Tyran qui dispose de nous,
Me donne à la Princesse, & m'éloigne de vous.
Malgré nous à son gré le Destin nous entraîne :

Il verſe dans nos cœurs ou l'amour, ou la haine :
On n'en eſt point le maître ; & chacun en naiſſant
Reçoit une influence, & court à ſon penchant.
Je répete à regret que j'adore Aricie ;
Mais pour vous en venger je vous offre ma vie :
Epargnez la Princeſſe ; & par un coup mortel
Vengez ſur tout mon ſang cet aveu criminel.
Que tardez-vous, Madame, à punir un Coupable ?
Pour Hippolyte ingrat ſoyez moins pitoyable :
A vos juſtes rigueurs il vient s'abandonner.
Déchirez donc ce cœur qu'il ne peut vous donner...
Madame, vous pleurez ſans me vouloir entendre !
C'eſt du ſang, & non pas des pleurs qu'il faut répandre.

PHEDRE.

Quel ſang puis-je verſer, Ingrat ? eſt-ce le tien ?
Et tu ſçais que pour toi je répandrois le mien ;
Et quand tu m'attendris, & que tu me déſarmes,
Près de toi, je ne puis répandre que des larmes.
Je ſçai qu'en cet inſtant, dans l'état où je ſuis,
Tu fais ce que tu dois, je fais ce que je puis :
Je connois ton devoir & le mien : pour m'y rendre,
Je tâche en vain.... pourquoi rends-tu mon cœur ſi tendre ?
Je connois tout mon crime, & ne puis l'éviter.
Montre-moi des vertus que je puiſſe imiter ;
Et puiſque mon amour s'accroît par mon eſtime,
Ta vertu ne me ſert qu'à faire un nouveau crime.

Impitoyables Dieux ! tranchez mes tristes jours.
O Mort ! des malheureux l'azile & le recours,
Finissez de ces Dieux la haine & l'injustice.
Chaque instant de ma vie est un trop long supplice.
Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? quel crime ai-je commis
Pour oublier Thésée, & brûler pour son fils ?

HIPPOLYTE.

Souffrez que son amour & vous parle, & vous touche :
Ecoutez-le, Madame ; il emprunte ma bouche :

Il se met à genoux.

Pour le pere, voyez le fils à vos genoux :
Il joint le nom d'Amant avec celui d'Epoux.
Recevez un amour . . . .

SCENE V.

THESE'E, IDAS, PHEDRE, HIPPOLYTE, GARDES.

THESE'E *en entrant s'arrête, & veut mettre l'Epée à la main.*

DIeux ! que vois-je ? Ah ! Perfide,
Tu périras.

PHEDRE *en l'arrêtant.*

Seigneur, votre main parricide

Pouroit ſur votre ſang....

THESE'E.

Le Traître à vos genoux

Ne mérite que trop l'éclat de mon courroux ;
Laiſſez, laiſſez, Madame....

PHEDRE.

Eh! que voulez-vous faire ?

Songez au nom des Dieux que vous êtes ſon pere :
Epargnez votre ſang, & répandez le mien.
C'eſt le crime de Phedre, & ce n'eſt pas le ſien.

THESE'E.

Ah! Monſtre, fils ingrat, tu demeures ſtupide,
Tu trembles, je le vois, ton crime t'intimide.

HIPPOLYTE.

Mon ſilence, Seigneur, & ma ſtupidité
Ne ſont point un effet de ma timidité.
Tout ce que vous voyez a droit de me confondre ;
Contre un pere irrité je n'ai rien à répondre.
Après cela, Seigneur, vous pouvez m'accabler :
Hippolyte attendra ſon Arrêt ſans trembler.
Je vous quitte ; & dans peu vous pourez me connoître.



SCENE VI.

THESE'E, PHEDRE, GARDES.

THESE'E.

QUoi donc ? tranquilement je vois partir le Traître,
Je demeure immobile ? une ſecrete horreur
Et m'arrête le bras, & me glace le cœur ?
Ah Ciel ! pour détourner une juſte vengeance,
La Nature & les Dieux ſont-ils d'intelligence ?
Ce ſont ces mêmes Dieux jaloux de leur Arrêt
Qui prétendent tourner mon cœur comme il leur plaît :
Ils empruntent pour eux la voix de la Nature.
Mais j'en veux étouffer juſqu'au moindre murmure ;
Et s'ils parlent encor pour un perfide fils,
La nature & les Dieux ſeront mes ennemis.
Ils oſent protéger le crime & l'injuſtice ;
Et c'eſt par là qu'il faut qu'Hippolyte périſſe.
C'eſt trop peu que l'exil : hola, Gardes, à moi.

PHEDRE.

Ah! Seigneur, arrêtez : que de trouble, d'effroi !
Perdez, perdez plutôt la fatale furie
Qui vous fait immoler une ſi chere vie.

Quoi ? je verrois périr ce Prince infortuné ?
Et ma perfide main l'auroit affaffiné ?
Hé! de grace, Seigneur, épargnez moi ce crime.
D'un remords éternel vous feriez la victime :
Vous ne verriez jamais Phedre qu'avec horreur :
Je deviendrois l'objet d'une jufte fureur,
Celui de votre haine & de votre vengeance.
Par pitié laiffez-moi ce refte d'innocence :
Je la demande en pleurs en ce malheureux jour ;
Et du moins que je meure avecque votre amour.

THESE'E.

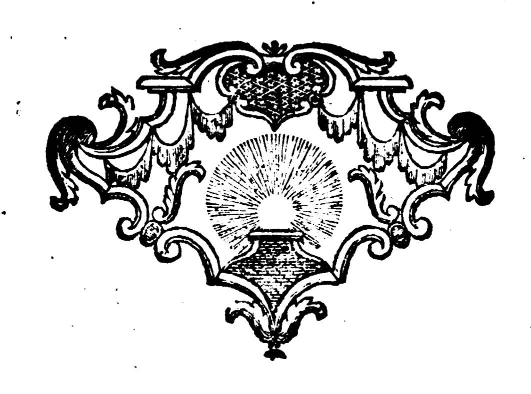
Ah ! Madame, je fçai difcerner le Coupable.
Votre cœur innocent du crime qui m'accable
Marque votre tendreffe avec affez d'éclat ;
Et vous en avez trop encor pour cet Ingrat.
Vous parlez pour mon fang ; & mon ame interdite
Refufe de connoître un fils dans Hippolyte :
Je n'y vois qu'un Rival, qui redouble aujourd'hui
Ma tendreffe pour vous, & ma haine pour lui.
Mais de peur que l'Ingrat n'irrite cette haine,
Je m'en vais pour jamais l'exiler de Trezene.
C'eft à vous que j'adreffe un vœu fi folemnel,
Juftes Dieux ! puniffez un fils fi criminel !
Et toi, Neptune & toi dont la Race Divine
De Théfée annoblit le fang & l'origine,
Plongeant ce fang impur dans l'abîme des eaux,
Donne ce Monftre en proie à des Monftres nouveaux.

Et vous, Dieux ! qui là-haut faites trembler la
terre,
Lancez sur ce Perfide un éclat de tonnerre :
Ma gloire est votre ouvrage ; il la veut outrager ;
Et c'est bien moins à moi qu'à vous à la venger.

PHEDRE. *Il sort.*

Et toi, Ciel ! qui connois l'innocence & le crime,
Sauve Hippolyte, frappe, & choisis ta victime.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE, ARICIE, CLEONE.

PHEDRE.

PRINCESSE, pardonnez à mes emportemens :
Oubliez mes fureurs dans mes embrassemens :
Si je vous ai donné de mortelles allarmes,
Si dans mon désespoir j'ai fait couler vos larmes ;
J'ai d'un cruel destin éprouvé le courroux,
Et mon cœur a souffert mille fois plus que vous.
Malgré tous mes transports & ma funeste envie,
Hippolyte aujourd'hui vous redonne la vie.
Après ce que j'ai vû, ce qu'il a fait pour moi,
C'est-là le moindre prix que je doive à sa foi.
Je lui dois en ce jour & la vie, & la gloire :
Et pour en conserver l'éternelle mémoire,
Je veux . . . Adieu, Princesse.

SCENE II.

ARICIE CLEONE.

ARICIE.

AH Ciel ! qu'entends-je ? helas !
Cleone, conçois-tu mon cruel embarras ?
Conçois-tu les raisons du retour de la Reine ?
Ses remords imprévûs ont étouffé sa haine.
Je suis libre, je vis, & crains pour mon amour
Les funestes raisons de ce fatal retour.
Tu vis avec horreur sa noire jalousie
Se nourrir de l'espoir de m'arracher la vie.
Furieuse tantôt, m'ayant fait arrêter,
Je voyois le trépas sans pouvoir l'éviter ;
Et dans son Cabinet en secret enfermée
J'attendois mon destin sans en être allarmée.

CLEONE.

Quoi ? vous ne craigniez pas son funeste transport,
Madame, & sans pâlir vous attendiez la mort ?

ARICIE.

Le dirai-je, Cleone ? à sa fureur en proie
Je sentois dans mon cœur une secrete joie :
Ses menaces, ses pleurs, son éclatant courroux,
Avoient pour mon amour quelque chose de doux.

Dans ſes plus vifs tranſports de douleur & de rage
Je voyois mon bonheur écrit ſur ſon viſage :
Je liſois à travers ſon trouble & ſon effroi
Les dédains d'Hippolyte, & ſa flamme pour moi.
Bien que ſon déſeſpoir me dût rendre allarmée,
Je mourois, il eſt vrai ; mais je mourois aimée ;
Et pour ſe conſoler dans les plus grands malheurs,
On voit avec plaiſir une Rivale en pleurs.
Cependant à préſent ſa fureur eſt éteinte :
Ce calme inopiné me donne de la crainte.
La Reine vient en pleurs me plaindre, m'embraſſer,
Me rendre libre enfin: Ciel ! que dois-je penſer ?
Contre moi ſans raiſon ſe vit-elle animée ?
D'Hippolyte inconſtant ſerois-je moins aimée ?
Ou mon cruel amant, plus timide que moi,
Pour le prix de mes jours lui donne-t-il ſa foi ?

CLEONE.

Quoi ! lorſque vous voyez ſa fureur rallentie,
Vous craignez ſa clémence, & redoutez la vie,
Madame ? Je ne ſçais ſi vos feux ſont trahis ;
Mais Théſée irrité ne veut plus voir ſon Fils :
Hippolyte en ce jour eſt l'objet de ſa haine.
On dit même en ſecret qu'il brûle pour la Reine.
Ce bruit eſt répandu : l'on en parle tout bas,
Et l'on croit dans Trezene ...

ARICIE.

Ah Dieux ! n'acheve pas.
Théſée eſt irrité, la Reine eſt adoucie ;

Elle eſt venue en pleurs me redonner la vie :
Et la cruelle, hélas ! dans mon funeſte ſort,
M'arrachant mon Amant, me redonne la mort.
Dieux ! que fait cet ingrat lorſque Phedre m'accable ?
Il viendroit me trouver, s'il n'étoit point coupable.
Je le verrois, Cleone ; & loin de m'oublier,
Il chercheroit du moins à ſe juſtifier.
Mais il ne paroît point ; tout eſt dans le ſilence :
Et Théſée irrité ne prend pas ſa défenſe.
La Reine, ſans courroux, le condamne aujourd'hui ;
Et je n'ai que mon cœur qui parle encor pour lui.
Juſte Ciel ! qui voyez mon amour & ma peine,
De Phedre rendez-moi la colere & la haine !
Dût-elle me coûter tout mon ſang en ce jour,
Qu'Hippolyte à ſes yeux me rende ſon amour !

SCENE III.

THESE'E, ARICIE, CLEONE, GARDES.

THESE'E.

AH ! venez prendre part en la douleur d'un Pere
Dont un Fils inſolent irrite la colere.
Son audace aujourd'hui me trouble, me confond ;

Mais, Madame, avec moi vous partagez l'affront,
Le Traître, comme à moi, vous a fait un outrage.
D'une éternelle paix vous étiez le seul gage;
Mon Fils au Roi d'Argos pour vous se vit promis,
Et vous fûtes par lui destinée à mon Fils.
Envoyée en ma Cour par le Roi votre Pere,
De nos secrets desseins je vous fis un mystere :
J'attendois qu'Hippolyte en voyant vos beautés
Par son propre penchant suivît nos volontés :
Mais son humeur farouche & son indifférence
Suspendit pour un temps cette illustre alliance :
Je le vis à regret. A mon fatal retour
J'ai trouvé dans son cœur un détestable amour;
Et loin de s'enflammer d'une ardeur légitime,
Il n'aime le plaisir qu'assaisonné de crime.
Les menaces des Dieux, ses regards, ses soupirs,
M'avoient fait pressentir ses injustes desirs.
Au Perfide aujourd'hui je vous ai proposée;
Et, Madame, à ma honte il vous a refusée.
Sans respect d'un Hymen qui doit m'être si cher,
Il soupire pour Phedre, & veut me l'arracher.
J'en suis trop éclairci : sans redouter ma haine,
Je l'ai trouvé, l'Ingrat, seul aux pieds de la Reine :
Une juste fureur m'ordonnoit son trépas;
Mais Phedre & la Nature ont retenu mon bras :
Et de peur que ce bras, pour punir le Perfide,
Sans épargner mon sang, ne fasse un parricide,

J'abandonne

J'abandonne ce Fils, & ce Monstre odieux,
Et j'ai remis le soin de ma vengeance aux Dieux.

ARICIE.

Apprenez donc, Seigneur, les malheurs d'Aricie.
Je croyois qu'il m'aimoit, & l'Ingrat m'a trahie.
Lui-même, ce matin m'est venu déclarer
Que j'allumois le feu qui le fit soupirer.
Pour me persuader de toute sa tendresse,
Mon cœur n'a consulté que ma propre foiblesse :
Et son amour n'étoit qu'un amour affecté
Que mes foibles attraits n'avoient pas mérité.
Pour Phedre il m'osa feindre une immortelle haine ;
Et cependant l'Ingrat court aux pieds de la Reine.

THESE'E.

Quoi donc ? il vous voyoit; il vous rendoit des soins ?
Il vous aimoit, Madame ?

ARICIE.

Il le feignoit du moins :
Oui, tantôt devant vous il me faisoit entendre
Qu'il m'aimoit, mais d'un air si touchant & si tendre,
Que j'en étois charmée ; & mon cœur abusé
Par Hippolyte alors n'étoit pas refusé.

THESE'E.

Ah Dieux ! c'étoit pour vous qu'il soupiroit, Madame ;
Devant Phedre à mes yeux vous allumiez sa flamme ;
Pour vous tous ses soupirs . . .

ARICIE.

Il m'en flatoit, Seigneur ;
Et j'avois pour garants d'une si douce erreur
Son aveu, les transports qu'il m'avoit fait paroître,
Tous ses brûlans soupirs dont il n'étoit plus maître,
Que devant Phedre même il n'a pû retenir,
Et que par mon trépas elle a voulu punir.
Quand on voit sa Rivale à sa perte animée,
Helas ! peut-on douter que l'on ne soit aimée ?
Sans respect des liens qui l'attachoient à vous,
La flamme d'Hippolyte allumoit son courroux.
Votre absence nourrit cette flamme fatale :
Elle aimoit Hippolyte, & j'étois sa Rivale.
Elle m'a crue aimée ; & dans ce triste jour
J'ai par mille périls acheté cet amour ;
Et j'espérois du moins, voyant sa jalousie,
Payer un peu d'amour aux dépens de ma vie.

THESE'E.

Dieux ! qu'entends-je Madame ? interdit, étonné,
Vous me rendez l'effroi que je vous ai donné !
Quel horrible nuage ! & quel affreux mystere !
Trop malheureux Amant ! mais trop barbare Pere !
Les Dieux m'ont-ils trompé dans ce funeste jour ?
Ou mes yeux n'ont-ils pû démêler cet amour ?
Mon Fils est mon Rival, ou Phedre est infidelle ;
Hippolyte innocent, ou Phedre criminelle :
L'un ou l'autre m'offense ; & j'ai pour ennemis
Ou le sang ou l'amour, ma Maîtresse ou mon Fils.

Hélas ! de quel côté que paroiſſe le crime,
Il n'offre à ma fureur qu'une chere victime :
Et Pere malheureux, Amant déſeſpéré,
Faut-il de tous côtés que je ſois déchiré ?
Et que pour me venger d'une injuſte tendreſſe,
Je me doive immoler mon Fils, ou ma Maîtreſſe ?
Ah ! Madame, je n'oſe emprunter des clartés :
Je cherche de l'erreur & des obſcurités.
Je crains de rencontrer Hippolyte fidelle ;
Et je tremble de voir la Reine criminelle.
Dieux ! quand je réfléchis ſur ſes emportemens,
Sa douleur pour mon Fils, ſes tendres mouvemens ;
Quand je l'ai menacé, pour Phedre quelle atteinte !
Que de pleurs, de ſoupirs ! que d'horreurs & de crainte !
Ah ! ſes injuſtes feux ont ſçû trop éclater,
Et même je n'ai pas la douceur d'en douter.
Cependant Hippolyte eſt ſorti de Trezene :
Je l'ai banni, Madame, & chargé de ma haine :
Mes imprécations, dans mon jaloux tranſport,
Pour toute grace aux Dieux ont demandé ſa mort.
Et je crains que ſuivant l'effet de leur menace
Ils n'accordent trop tôt cette funeſte grace.

ARICIE.

Seigneur, qu'avez-vous fait dans votre emportement ?
Je crains pour votre Fils, je crains pour mon Amant.

Rappellez au plutôt ce ſeul Fils qui vous reſte.
Rétractez près des Dieux un Arrêt ſi funeſte.
Que deviendrois-je, hélas ! ſi pour vous en punir
Ces Dieux trop prompts...

THESE'E.

Je vais le faire revenir.
Qu'on coure après mon Fils, Gardes, qu'on le ramene :
Mais en partant, ici faites venir la Reine :
Je veux la voir ; je veux lui parler devant vous,

à Argos.

Dans ſes feux criminels allumer mon courroux,
Nourrir ma jalouſie, irriter ma colere,
Perdre le nom d'Amant, prendre celui de Pere,
Et dans ſes traîtres yeux, ſans eſpoir de retour,
Boire à longs traits la haine où je puiſai l'amour.
Mais j'aperçois Megiſte : hé bien, que fait la Reine ?
Viendra-t-elle ?



SCENE IV.

MEGISTE, THESE'E, CLEONE, ARICIE, GARDES.

MEGISTE.

SEigneur, elle eſt hors de Trezene:
Sur ſon Char, d'Hippolyte elle a ſuivi les pas.
L'un & l'autre partis . . .

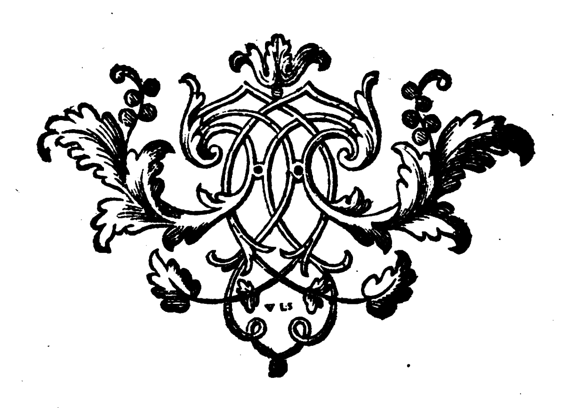
ARICIE.

Je ſuis trahie, hélas!

THESE'E.

Ciel! qu'entends-je? mon Fils eſt-il d'intelligence
Avec Phedre? & tous deux me font-ils cette offenſe?
L'Oracle eſt accompli. Fils trop audacieux,
Ta fureur ſçait tenir la parole des Dieux.
Oui, j'ai trop différé d'en faire ma victime.
La Nature tâchoit de me cacher ſon crime.
Les Dieux qui l'ont permis ne l'en puniroient pas;
Et je vais confier ma vengeance à mon bras.
Grace à ces Dieux cruels, grace à leur injuſtice:
De ce Monſtre je vais leur faire un ſacrifice.
Rien ne m'arrête plus; je cours ſur leur Autel

Répandre avec plaisir un sang si criminel.
Je servirai de Prêtre ; & de mes mains sanglantes
J'irai leur présenter ses entrailles fumantes.
Ils verront, à travers de son cœur enflammé,
Les horreurs de ce feu qu'ils avoient allumé.
J'en frémirai sans doute, & vengeant mon injure
Il en poura coûter des pleurs à la Nature.
Et s'ils forcent le Pere à massacrer le Fils,
Peut-être ils frémiront de se voir obéis.



SCENE DERNIERE.

IDAS, THESE'E, ARICIE, CLEONE, MEGISTE.

IDAS.

AH ! Seigneur, apprenez l'avanture funeste
D'Hippolyte.

ARICIE.

Quoi donc ?

THESE'E.

Parle, acheve le reste.
Les Dieux ont-ils puni ce téméraire fils ?

IDAS.

Tous vos desirs cruels ont été trop remplis.
Après qu'il eut parlé quelque temps à la Reine,
Cher Idas, m'a-t-il dit, abandonnons Trezene :
Mon pere me l'ordonne, & mon cœur y consent :
Je serois criminel d'y paroître innocent.
Phedre malgré ses feux, malgré sa jalousie,
A calmé sa colere, & me rend Aricie :
Mais par reconnoissance Hippolyte en ce jour
Par un heureux exil éteindra cet amour.

Partons, Idas, partons sans revoir ma Princesse :
Je mourrois à ses pieds de douleur, de tendresse.
Sauvons-nous en Argos, & sortons de ce pas ;
Car si je la voyois je ne partirois pas.

ARICIE.

Cher Prince !

IDAS.

Sur son Char il monte avec adresse.
Ses superbes Chevaux, dont il sçait la vîtesse,
De leurs hennissemens font retentir les airs,
Et partant de la main devancent les éclairs.
Je cours à toute bride, & le suis avec peine.
Il se tourne cent fois vers les murs de Trezene :
Il s'éloigne à regret d'un rivage si cher,
Et va plus lentement sur le bord de la Mer.
Dans un calme profond la Mer ensevelie,
Ainsi qu'un vaste Etang paroissoit endormie ;
Et le Zéphir à peine en ce calme si beau
Frisoit légerement la surface de l'eau ;
Quand de son propre sein s'éleve un prompt orage,
L'eau s'enfle à gros bouillons menaçant le rivage :
L'un sur l'autre entassés, les flots audacieux
Vont braver en grondant la foudre dans les cieux.
Une Montagne d'eau s'élançant vers le sable,
Roule, s'ouvre, & vomit un Monstre épouvantable :
Sa forme est d'un Taureau ; ses yeux & ses nazeaux
Répandent

Répandent un déluge & de flammes & d'eaux.
De ses longs beuglemens les Rochers retentissent,
Jusqu'au fond des Forêts les cavernes gémissent.
Dans la vague écumante il nage en bondissant,
Et le flot irrité le suit en mugissant.

ARICIE.

Helas !

IDAS.

A cet aspect, les Chevaux d'Hippolyte
Tous remplis de frayeur veulent prendre la fuite :
De la voix, de la main il veut les arrêter,
Pour un combat affreux que son bras va tenter.
Essayons, a-t-il dit, si le sang de Thésée
Sur les Taureaux emporte une victoire aisée.
Le Minotaure en Crete à son bras étoit dû,
Et les Dieux réservoient ce Monstre à ma vertu.
Mais ses chevaux fougueux que le Monstre intimide,
Ne reconnoissent plus de maître ni de guide.
Ils emportent le Char, prennent le frein aux dents;
La crainte les maîtrise, & les rend plus ardens.
Tous blanchissans d'écume ils s'élancent de rage
A travers les rochers qui sont près du rivage.
Hippolyte alors tombe, & d'un trait malheureux
S'embarrasse en tombant d'indissolubles nœuds ;
Par les rênes traîné dont le nœud se resserre,
Sa tête qui bondit ensanglante la terre.

Sur les rochers pointus qui lui percent le flanc
Il trace avec horreur des vestiges de sang.
Enfin le nœud se rompt, & les chevaux en fuite
Sur la terre étendu laissent choir Hippolyte.
J'y cours baigné de pleurs, & le trouve expirant:
La Reine, qui de loin nous suivoit en tremblant,
Toute éperdue arrive en ces tristes allarmes.
Sur le corps d'Hippolyte elle verse des larmes,
Embrasse avec transport ce Prince malheureux,
Tâche à le rappeller par des cris douloureux,
Et lui voyant encor quelque reste de vie,
Lui prononce le nom de sa chere Aricie.
Le Prince ouvre les yeux, & d'un regard mourant
Il cherche la Princesse encore en soupirant:
Il ne trouve que Phedre, & sa triste paupiere
Se ferme, & pour jamais refuse la lumiere.

ARICIE.

Destin, cruel Destin, tes ordres sont suivis,
Hippolyte est donc mort?

THESE'E.

Ah Madame! ah mon Fils!

ARICIE.

Ah! Seigneur, punissez la cause criminelle
Qui plonge votre Fils dans la nuit éternelle.
Phedre perd Hippolyte, ose vous outrager,
Seigneur, & nous pleurons au lieu de le venger.

IDAS.

Au lieu de vous venger, vous la plaindrez, Madame;
Phedre éteint dans son sang sa déplorable flamme.

THESE'E.

Ciel!

IDAS.

A peine Hippolyte avoit fermé les yeux,
Qu'accusant son amour, & le monstre, & les
Dieux,
Par un coup de poignard elle tire sanglante
Sa main, qui de son sang paroît toute fumante.
J'y cours, mais de ce coup son grand cœur s'applaudit :
Sur le Prince elle voit son sang qui rejaillit :
Oui, dit-elle, je veux que mon sang te ranime,
Cher Prince, ou qu'il te serve aujourd'hui de victime,
Pour expier mon crime, & venger tes malheurs;
Reçois, cher Hippolite, & mon ame, & mes pleurs,
Et quand tu me fuirois dans le Royaume sombre,
Que mon Ombre sanglante unie à ta chere Ombre,
Jusqu'au fond des Enfers te suive pas à pas,
Et te cherisse encore au-delà du trépas!

Elle tombe à ces mots: son ame fugitive
Va rejoindre Hippolyte en l'infernale Rive;
Et malgré les rigueurs de son funeste sort,
Son amour va braver le Destin & la Mort.

ARICIE.

Il faut ſuivre Hippolyte, il faut ſuivre la Reine :
Oui, comme elle mourons.

Elle ſort.

THESE'E.

Gardes, qu'on la rameine :
Craignons qu'elle ne ſuive & la Reine, & mon Fils,
C'en eſt trop, Dieux cruels ! vous êtes obéis.

FIN.



LA

TROADE,

TRAGEDIE.





A

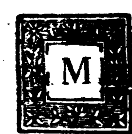
MONSEIGNEUR

LE DUC

D'AUMONT,

PAIR DE FRANCE,

Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Gouverneur de Bologne & du Bolonois, &c.



M ONSEIGNEUR,

Je n'aurois pû, sans une extrême ingratitude, mettre un autre nom

que le vôtre à la tête d'un Ouvrage, qui n'auroit peut-être jamais paru à la Cour, ſans la protection dont vous l'avez honoré à Paris. Je puis dire, MONSEIGNEUR, qu'il eſt peu de perſonnes de votre rang, qui obligent avec tant de chaleur & de ſi bonne grace. J'aurois ici un beau ſujet de parler de tant de grandes qualités, que toute la France admire en vous : & ſans aller chercher dans les ſiécles les plus éloignés, l'antiquité de votre illuſtre Maiſon, il ſuffit,

MONSEIGNEUR, que vous en souteniez l'éclat avec le mérite le plus grand & le plus solide. Tous ces illustres Ayeux dont vous êtes descendu; ces Ducs & Pairs, Marêchaux de France, Capitaines des Gardes du Corps, Chevaliers des Ordres du Roi, Généraux de ses Armées: & si nous voulons percer plus loin, qui ont eu l'honneur plusieurs fois de porter l'Oriflame dans les occasions les plus signalées, qui ont été nommés Régens du Royaume, pendant la mi-

norité de quelques-uns de nos Rois, alliés de la Maiſon de Bourbon, & deux fois de celle de Bourgogne, & des plus illuſtres Maiſons de l'Europe : Tous ces grands hommes (dis-je) ont retrouvé en vous un Succeſſeur, qui ſoutient dignement leur nom & leur caractere. En effet, MONSEIGNEUR, *la grandeur de votre ame a peu de pareilles, & on la voit accompagnée de toutes les qualités qui diſtinguent un Seigneur, comme vous, encore plus par ſon propre mérite,*

que par celui de ſes Ancêtres. Je ne dis rien, MONSEIGNEUR, de cette généroſité particuliere, de cette bonté prévenante, de cette magnificence extraordinaire, que vous faites ſi ſouvent admirer à toute la France, puiſque votre modeſtie m'impoſe un ſilence, que mon peu de capacité à étaler des vérités ſi éclatantes, devroit déja m'avoir impoſé. Il ne faut qu'être François, pour connoître tout que je dis, & encore plus que je ne pourois dire. Je vous ſupplie donc, MONSEIGNEUR,

très-humblement de me continuer l'honneur de votre protection, & de me croire avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
PRADON.

PREFACE.

LA Troade eſt un Ouvrage trop fameux chez les Anciens, pour n'être pas connu des Modernes. Euripide l'a fait de deux manieres, que Séneque a raſſemblées en une. J'ai ſuivi l'ordre de ce dernier, qui a compris l'Hecube & la Troade d'Euripide dans la ſienne. J'avoue que ce ſujet m'a paru très-beau, mais très-difficile & très-épineux : jamais la majeſté du Cothurne n'a brillé avec tant d'éclat que

dans ces deux Ouvrages; mais aussi les caracteres de leurs Héros sont si pleins de férocité, qu'on n'eût pû voir sans horreur Ulisse précipiter Astyanax, & Pyrrhus immoler Polixene. Il falloit trouver un milieu & un juste tempérament pour adoucir cette action. Notre Théatre ne peut souffrir ce qui a fait autrefois la beauté de celui des Anciens. Nos mœurs sont trop douces & trop éloignées de ces mœurs sauvages & barbares; ainsi suivant les préceptes de la Poëtique d'Aristote j'ai préféré le vrai-semblable au vrai dans ma catastrophe,

ſans m'écarter en cela de la conduite de Séneque, qui fait précipiter le fils d'Hector de ſon propre mouvement.

> Sponte ſua deſiluit,
> In media Priami regna, &c.

Si Séneque a ménagé en cela la gloire d'Uliſſe, j'ai voulu ménager à mon tour malgré Euripide, celle de Pyrrhus, en lui épargnant le crime de la mort de Polixene, puiſqu'elle ſe frappe elle-même de l'épée que la pitié fait tomber des mains de Pyrrhus. J'ai donné à cette Princeſſe un grand mépris de la vie & un grand deſir de la mort, pour la

conduire à cette action. Je lui ai donné même un amour épizodique pour un jeune Antenor, que je suppose avoir été tué par la main de Pyrrhus, & non pas cet Antenor, dont Virgile parle au second Livre de l'Enéide.

Antenor potuit mediis elapsus Achivis
Illyricos penetrare sinus, &c.

Si bien que cette Princesse infortunée ayant perdu son pere, ses Freres, & son Amant, que pouvoit-elle faire que de sortir généreusement de la vie, comme le jeune Astyanax qui venoit de lui en donner l'exemple. Mais pour conduire Ulisse & Pyrrhus

à

à la cataſtrophe, & pour adoucir leurs caracteres, j'ai ſuppoſé qu'Uliſſe avoit conçû un amour ſecret pour Polixene, & Pyrrhus pour Andromaque: L'amour de Pyrrhus eſt véritable & connu; mais on m'a diſputé celui d'Uliſſe. Il me ſemble cependant qu'il n'eſt pas fort éloigné du vrai-ſemblable, qu'Uliſſe, qui étoit un des plus galans hommes de la Grece, eût pris un peu de tendreſſe pour une Princeſſe auſſi aimable que Polixene, puiſqu'Achille, qui étoit plus farouche que lui, avoit eu ce même penchant qui lui coûta la vie. D'ailleurs

puiſqu'Uliſſe n'épouſe pas Polixene, & qu'il ne quitte jamais ſon caractere que je lui ai toujours conſervé, je n'ai rien fait en cela contre les regles. L'exemple même d'Agamemnon, que quelques Auteurs diſent avoir épouſé Caſſandre, pouvoit autoriſer ſes deſſeins ſur Polixene. Et l'on ſçait aſſez que les Grecs n'étoient pas fort rigides obſervateurs des Loix de l'hymenée. J'ai tâché de ménager le caractere de Pyrrhus autant que je l'ai pû. Les Anciens l'ont dépeint cruel, violent, orgueilleux, brave, & enfin tel qu'étoit Achille

ſon pere. Cependant, s'il menace de perdre Polixene, ce n'eſt que pour intimider Uliſſe & les Grecs qui veulent immoler le fils de ſa maîtreſſe: il eſt vrai que dès le troiſieme Acte, ils ne ſont plus ni l'un ni l'autre maîtres de leurs Captives. Uliſſe a trop perſuadé les Grecs ſur la mort du fils d'Hector, & l'ombre d'Achille les a trop intimidés pour leur ſouffrir un échange qu'ils auroient pû ſe propoſer au commencement; mais que l'orgueil & la fierté de l'un & de l'autre, jointe à leur inimitié, n'a pû ſouffrir. Mais ſans faire un plus grand

détail d'un Ouvrage, dont le Lecteur ou le Spectateur doit être juge, je l'avertirai ſeulement en paſſant que j'ai beaucoup emprunté de Séneque, & même d'Euripide : Leurs peintures m'ont paru ſi belles & ſi vives qu'en ayant d'abord traduit quelques-unes, cela m'a engagé inſenſiblement à faire la piece entiere; & l'on y poura reconnoître le caractere d'Hecube, & particulierement celui d'Andromaque qui a tiré des larmes de bien des gens; & l'on m'a flaté que ces copies n'avoient point déshonoré l'original. J'avoue que le ſu-

jet en eſt fort triſte, & qu'il n'étoit pas ſuſceptible de ces tendreſſes qui plaiſent tant ; cependant je ne dois pas me plaindre du deſtin de cette Piece ; puiſqu'après avoir attiré toute la Cour à Paris dans ſes premieres repréſentations, elle a eu l'honneur d'être repréſentée devant ſa Majeſté, qui l'a honorée d'une attention particuliere, & de ſes applaudiſſemens.

* * *
* *
*

ACTEURS.

HECUBE, femme & veuve de Priam.

ANDRÓMAQUE, veuve d'Hector.

POLIXENE, fille d'Hecube & de Priam.

PYRRHUS, fils d'Achille.

ULISSE, Prince d'Itaque.

LYCUS, confident de Pyrrhus.

THRASILE, confident d'Ulisse.

HESIONE & CREISE, femmes Troyennes.

GARDES.

La Scene est dans le Camp des Grecs, proche les ruines de Troie.



LA TROADE.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HECUBE, HESIONE, CREISE.

HECUBE.



ANDIS que nos Vainqueurs vont décider de nous,
Sortons, allons pleurer mes fils & mon époux ;
Avant que dans la Grece on nous traine Captives
Allons revoir de loin ces déplorables rives.

Ce fleuve infortuné témoin de nos malheurs,
Rougi de notre sang, & grossi de nos pleurs,
Où l'on voit nager Troie encor toute fumante.
Que les flots irrités de son onde écumante,
Qui roulent de nos murs les funestes débris,
Par un murmure affreux répondent à nos cris.

Dieux ! quiconque se fie à l'orgueil d'un Empire,
Aux pompes d'une Cour que la fortune attire,
Et dont l'esprit crédule ose s'abandonner
A ces frêles grandeurs qu'elle peut nous donner;
Que de ces tristes lieux il approche, & qu'il voie
Les miseres d'Hecube & les cendres de Troie.
Oui, ces superbes Tours, ces Palais merveilleux,
Qui menaçoient le Ciel de leur faîte orgueilleux;
Ces Temples, que leurs Dieux n'ont pas osé défendre
Ne sont plus qu'un amas de fumée & de cendre,
De qui les tourbillons s'élançant jusqu'aux Cieux
Tâchent de les venger de l'abandon des Dieux.

O misérable Empire ! ô Ville infortunée !
Qui croira qu'un seul jour ait fait ta destinée?
Œuvre qu'un triple siecle à peine avoit produit,
Qui croira ton débris l'ouvrage d'une nuit?

Troie, hélas ! ne fait voir qu'une face hideuse;
Hecube voit périr sa famille nombreuse :
Mere de tant de Rois & de tant de Héros
Dont la flamme & le fer ont dispersé les os,
Mes fils sont écrasés sous nos propres murailles,

Priam,

Priam, mon cher époux, privé de funérailles,
Trahi des mêmes Dieux qu'il n'avoit pû toucher,
Lorsque Troie est en feu n'a pas même un bûcher.
Mais hélas ! que nous sert, misérables Troyennes,
De regretter ici nos pertes anciennes,
Mon Hector, mon Priam, puisqu'il nous reste encor
Des enfans malheureux de Priam & d'Hector ?
Le jeune Astyanax, Cassandre & Polixene
Ne sont sauvés du feu que pour être à la chaîne.
Les Grecs vont disposer de nous, de nos enfans ;
Et nous devons pleurer de nos malheurs présens.
Nous ne sçavons encor à qui nous devons être.
A chacune de nous l'urne prescrit un Maître :
Tristes jouets du sort ! de qui la cruauté
Nous destine à gémir dans la captivité,
Et donne un grand exemple aux Maîtres de la terre
Dont les mains à leur gré conduisent le tonnerre,
Qu'on les voit quelquefois par un simple revers
Aujourd'hui sur le Trône & demain dans les fers.

HESIONE.

Peut-être que le Ciel n'est plus inexorable,
Qu'il va jetter sur nous un regard favorable,
Madame ; & si les Dieux attendris par nos pleurs
Mettoient à vos genoux vos superbes vainqueurs ;
Si les yeux d'Andromaque, ou ceux de Polixene
Rallumoient chez les Grecs le feu des yeux d'Helene....
Oui, Madame ; & j'ai vû le farouche Pyrrhus

Souvent près d'Andromaque interdit & confus,
J'ai vû même, j'ai vû, malgré son artifice,
Les pleurs de Polixene en arracher d'Ulisse,
Et malgré les dehors de son inimitié
Lui faire ressentir plus que de la pitié.

HECUBE.

Ah! ma chere Hesione, Andromaque est trop fiere :
Je tremble pour son fils de son humeur austere.
Elle abhorre Pyrrhus & doit le ménager
Pour conserver un fils qui pouroit nous venger ;
Et j'ai vû comme toi, malgré toute sa haine,
Ulisse s'attendrir auprès de Polixene.
Ces mortels ennemis en partageant leurs voeux
Me les pouront par là conserver toutes deux ;
Et pour mieux assurer leur destin & le nôtre
On peut opposer l'un à la fureur de l'autre.

CREISE.

Polixene, Madame, a des malheurs secrets
Qui la font consumer en d'éternels regrets ;
Et le mortel chagrin où son ame est en proie
Semble avoir devancé les miseres de Troie.

HECUBE.

Creïse, je l'ai vû : sa secrete langeur
Dans nos malheurs communs lui dévore le cœur.
Dans ce profond chagrin toujours ensevelie,
Il faut que mes secours prennent soin de sa vie ;
Et méprisant le jour, elle me fait rougir

Qu'après mon époux mort je ne puisse mourir.
Heureux ! heureux sont ceux que la mort vient atteindre ;
Ils n'esperent plus rien, & n'ont plus rien à craindre.
Hélas ! que Priam mort est heureux aujourd'hui.
Priam a vû tomber son Empire avec lui :
Il jouït du repos que l'on trouve aux lieux sombres ;
Il est avec Hector chez les heureuses ombres.
Et moi, lorsque je vis pour mes tristes enfans ;
Ce n'est que pour souffrir & mourir plus long-temps.

CREISE.

Polixene paroît.

SCENE II.

POLIXENE, HECUBE, HESIONE, CREISE.

POLIXENE.

Je vous cherchois, Madame :
Il faut vous découvrir le trouble de mon ame.
Auprès de notre tente un certain bruit confus
M'apprend que je deviens l'esclave de Pyrrhus.
Que je me plains du sort & de son injustice !

HECUBE.

Ah Ciel ! que n'êtes-vous le partage d'Ulisse.

POLIXENE.

Je vais être à Pyrrhus, Madame : il faut périr,
C'eſt mon ſeul déſeſpoir qui peut me ſecourir,
Il faut que rempliſſant une ſi juſte envie
Pour ſortir de ſes mains je ſorte de la vie.

HECUBE.

Pourquoi ce déſeſpoir, ma fille ; car enfin
Vous étiez plus ſoumiſe aux ordres du deſtin.
Malgré tous les malheurs que l'on voit nous pourſuivre
Polixene promit à ſa mere de vivre :
Il m'en ſouvient, ma fille ; & ſur votre ſecours
Votre mere a compté le reſte de ſes jours.

POLIXENE.

Madame, de Pyrrhus je deviens le partage :
Quel ſupplice pour moi ! quel affreux eſclavage !
Le ſeul nom de Pyrrhus....

HECUBE.

Polixene, parlez ;
Expliquez les ſecrets que vous m'avez celés :
Découvrez-moi l'horreur dont votre ame eſt atteinte ;
Parlez....

POLIXENE.

Votre bonté, qui diſſipe ma crainte,
M'arrache malgré moi ce ſecret de mon cœur.
Hélas ! j'ai pour Pyrrhus une trop juſte horreur ;
Aux pieds de nos Autels il égorgea mon pere ;

Et si j'ose avouer ce que je voulois taire,
Trois jours auparavant, ce Pyrrhus furieux
Venoit de massacrer mon amant à mes yeux.
Madame, je rougis dans l'aveu qui me touche
Que le nom d'un amant soit sorti de ma bouche;
Mais sans vous fatiguer de discours superflus
Pardonnez à l'amour, puisque l'amant n'est plus.

HECUBE.

Ma fille, poursuivez.

POLIXENE.

Vous le voulez, Madame,
Ma crainte a décelé le secret de ma flamme;
Mais mon cœur est puni par un sort rigoureux:
S'il aima sans votre ordre un Prince malheureux,
Ce Prince avoit un cœur pour moi soumis & tendre:
Le mien de ses vertus eut peine à se défendre.
Il marchoit à grands pas sur les traces d'Hector;
Et par là vous devez reconnoître Antenor.

HECUBE.

Ma fille, sa vertu m'étoit assez connue:
Du sang de vos ayeux sa mere étoit venue.
Oui, le jeune Antenor étoit digne de vous.

POLIXENE.

Bien qu'il soit mort, Hélas! que cet aveu m'est doux!
Madame, il vous souvient de la triste journée
Et de l'affreux hymen où je fus destinée,
Lorsqu'Achille ébloui de mes foibles appas
Nous promit une paix qui causa son trépas.

Je ne balançai point à servir ma patrie :
Je vous sacrifiai mon amant & ma vie ;
Et dévorant mes pleurs, malgré mon désespoir
J'oubliai mon amour & suivis mon devoir.
Mais le jeune Antenor, ah! souvenir funeste
Sortit, trouva Pyrrhus, & vous sçavez le reste.
Après un long combat on le vit succomber ;
Et moi-même je vis ce cher Prince tomber.
Je n'osai qu'en secret lui prodiguer mes larmes ;
Je voulois les mêler aux publiques allarmes,
De peur que mon amour ne sçût se déclarer.
Je pleurois devant vous sans oser soupirer ;
Mais, Madame, à présent qu'il a perdu la vie,
Pardonnez des soupirs que sa mort justifie :
Elle en ôte le crime, & je puis devant vous
Regretter un amant qui n'est mort que pour nous.

SCENE III.

ANDROMAQUE, HECUBE, POLIXENE, HESIONE, CREISE.

ANDROMAQUE *à Hecube.*

IL faut de nos destins que je vous éclaircisse :
Nous sommes vous & moi le partage d'Ulisse :
Le sort la résolu, Madame ; & grace aux Dieux

J'évite de Pyrrhus l'esclavage odieux.
Oui, du courroux du Ciel j'aurai moins à me plaindre.
Pour la veuve d'Hector Ulisse est moins à craindre.
J'appréhendois Pyrrhus ; & dans mon juste effroi
J'aurois cru toujours voir Achille devant moi.

HECUBE.

Madame, je ne sçai si ce choix doit vous plaire,
Ou plutôt si le sort ne nous est point contraire.
Et pensez vous qu'Ulisse à nos vœux plus soumis
Vous laisse dans son sein élever votre fils ?
Ce fils, que vous cachez avec tant d'artifice,
Poura-t-il échapper à l'adresse d'Ulisse ?
Madame, croyez-moi, malgré tous vos rebuts
Votre fils seroit mieux dans les mains de Pyrrhus.

ANDROMAQUE.

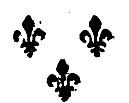
Dans les mains de Pyrrhus, Madame ! quel azile !
C'est un monstre pour moi que le seul nom d'Achille ;
Et je pourois me voir dans les mains de son fils !
Grace au Ciel, tous mes vœux n'ont point été trahis :
Andromaque eût rougi d'un si cruel partage.
Je suis veuve d'Hector & j'en ai le courage.
On ne me verra point d'un esprit plus soumis
Embrasser les genoux de nos fiers ennemis.
J'ai pour Astyanax des tendresses de mere ;
Mais si mon fils m'est cher, ma gloire m'est plus chere ;
Et si du fier Pyrrhus je demandois l'appui,
Hector désavoueroit Andromaque aujourd'hui.

Pour cacher de mon fils & le nom & la race
Je le fais élever parmi la populace.
Les Grecs, vous le sçavez, incertains de son sort
Doutent s'il est vivant encore ou s'il est mort.
Mais parmi ces enfans dont les cris retentissent,
Vils esclaves des Grecs, qui pleurent, qui gemissent,
Le seul Astyanax d'une noble fierté,
Libre, soutient le poids de sa captivité.
De joie & de douleur ensemble prévenue,
Je voyois en tremblant dans leur foule inconnue
Son orgueil, de ses fers réparant tout l'affront,
Mon Hector tout entier éclater sur son front:
Il semble dédaigner le sort qui le menace:
Il paroît au dessus de sa propre disgrace:
Il prend avec audace un tranquille repos;
Et je crains qu'un enfant ne découvre un Héros.
Cette crainte, Madame, est digne d'une mere.
Mais j'ai comme mon fils la fierté de son pere;
Et nous irons plutôt, à la mort résolus,
Dans le tombeau d'Hector, qu'aux genoux de Pyrrhus.

HECUBE.

Ces sentimens sont grands & dignes d'une Reine;
Mais pour moi, qui sens mieux tout le poids de ma chaîne,
Voyant tant de malheurs qui vont tomber sur nous,
Je suis un peu moins ferme & plus mere que vous.
Il faut ouvrir les yeux sur le sort qui nous brave.

J'étois Reine, Madame, & ne suis plus qu'esclave.
Mon cœur ainsi qu'au Trône est aux fers résolu :
Je n'en dois point rougir ; le destin l'a voulu.
Cèpendant, quand d'Ulisse Hecube est le partage,
Elle a honte du Maître & non de l'esclavage ;
Et puisqu'il est le vôtre, il va rejoindre encor
Les dépouilles d'Achille avec celles d'Hector.
Pyrrhus & tous les Grecs sont l'objet de ma haine :
Mais j'aime votre fils, & vous, & Polixene.
Mes enfans, oublions cette fierté des Rois,
Qu'au Palais de Priam nous eûmes autrefois.
Sans nous ressouvenir d'une gloire importune,
Il faut s'abandonner au cours de la fortune ;
Et n'étant plus au temps de ses prospérités,
Il faut aller au gré de ses adversités.
Nous ne commandons plus aux Peuples de l'Asie ;
Notre grandeur sous Troie est toute ensevelie :
Nous sommes des Captifs que les Grecs ont soumis :
Nos enfans sont aux fers parmi nos ennemis.
Il faut prendre un esprit conforme à leurs miseres,
Et nous ressouvenir que nous sommes leurs meres.



SCENE IV.

PYRRHUS, LYCUS, HECUBE, ANDROMAQUE, POLIXENE, HESIONE, CREISE.

PYRRHUS *à Andromaque.*

Je vous cherchois, Madame, accablé de douleur
D'un coup qui comme à moi vous va percer le cœur.
On cherche votre fils sans doute ; & c'est Ulisse
Qui persuade aux Grecs d'en faire un sacrifice.
Vos pleurs & vos soupirs ne pouront le sauver :
Il faut d'autres moyens pour vous le conserver.
Songez-y : si le Ciel à Pyrrhus moins contraire
Eût remis dans mes mains & le fils & la mere,
Ulisse.... mais songez à calmer votre effroi :
Il sçauroit profiter du trouble où je vous voi.

ANDROMAQUE.

Hélas ! mon fils n'est plus.

PYRRHUS.

Allez cacher, Madame,
Avec Astyanax le trouble de votre ame.

ANDROMAQUE.

Polixene, sortons. *Elles sortent.*

SCENE V.

PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, HESIONE.

PYRRHUS *à Hecube.*

PAr la voix des Soldats
Ulisse est venu rendre Hélene à Ménélas.
Sçachez qu'Agmemnon a demandé Cassandre :
De son empressement on n'a pû se défendre.
L'Urne a réglé le reste, & le sort a remis
Entre les mains d'Ulisse Andromaque & son fils.
Madame, vous avez la même destinée ;
Polixene est à moi, le sort me l'a donnée.
Cassandre pour Argos doit partir aujourd'hui.

HECUBE.

Ah ! Seigneur, permettez, pour calmer mon ennui,
Que les derniers adieux d'une fille si chere
Flatent quelques momens la douleur d'une mere ;
Que je l'embrasse avant qu'on l'éloigne de nous.



SCENE VI.

PYRRHUS, LYCUS.

PYRRHUS.

Ulisse éprouvera l'effet de mon courroux.
Et tout le Camp des Grecs n'est pas un sûr azile
Pour l'indigne ennemi de Pyrrhus & d'Achille.
Quoi Lycus! le barbare ose donc attenter
Sur les jours des Captifs qu'il m'a vû respecter?
Le lâche n'osant pas s'attaquer à moi-même,
A le front d'insulter la Princesse que j'aime;
Et pout favoriser tous ses cruels desseins
Le sort, l'injuste sort l'a mise entre ses mains.
Ah! cherchons pour garants de ce fils d'Andromaque
Sa femme Pénélope & son fils Télémaque.
Si les Grecs contre moi lui prêtent leur appui,
Cherchons ce qui poura me répondre de lui.
L'ombre d'Achille veut une nouvelle offrande:
Je ne sçai point encor quel sang elle demande:
Elle se plaint des Grecs; & déja par trois fois
Nous avons entendu sa redoutable voix.
Nous devons aujourd'hui lui faire un sacrifice:
Il la faut apaiser par tout le sang d'Ulisse.

Allons dans son Pays répandre ma fureur,
Et remplir tout d'effroi, de carnage & d'horreur :
Aussi bien dans les champs de la Troyenne rive
Mon courage s'endort & ma gloire est oisive.

LYCUS.

Sans sortir de ce Camp vous pouriez arrêter
La fureur du cruel qui veut vous insulter,
Seigneur ; & si l'amour faisant place à la haine
L'avoit rendu sensible aux yeux de Polixene,
Sans irriter les Grecs qui seront contre vous,
Pyrrhus pouroit d'Ulisse enchaîner le courroux.
Croyez-moi, je l'ai vû, cet Ulisse inflexible
Auprès de Polixene....

PYRRHUS.

Ah ! s'il étoit sensible,
S'il avoit sur son cœur formé quelques desseins....
Par un bisarre sort elle est entre mes mains.
Dieux ! s'il avoit pour elle une tendresse extrême,
Il pouroit à son tour trembler pour ce qu'il aime.
Je veux sonder son cœur comme il a fait le mien.
Il a vû que j'ai pris l'intérêt du Troyen :
C'est par là qu'il le veut arracher à sa mere.
Il le cherche, & je dois.....

LYCUS.

Cachez votre colere :
Comme Ulisse, Seigneur, feignez à votre tour.
On approuve sa haine, & l'on craint votre amour.
Vous sçavez....

PYRRHUS.

Je t'entends, il faut lever leur crainte,
Et t'expliquer l'amour dont mon ame est atteinte.
Oui, j'adore Andromaque, il est vrai; mais, Lycus,
Entre mieux que les Grecs dans le cœur de Pyrrhus.
J'en ai crû la conquête illustre & difficile;
Et par là, je la vois digne du fils d'Achille.
Les vulgaires amans adorent la beauté;
Mais Pyrrhus d'Andromaque adore la fierté.
Cette veuve d'Hector n'eut jamais de foiblesse:
A nos yeux, dans les fers, elle est toujours Princesse:
A peine, à peine même, alors que je la voi,
Ses superbes regards daignent tomber sur moi:
Et pour te dire enfin, Lycus, ce qui m'en semble,
Son orgueil & le mien s'accordent bien ensemble.
Mais aussi, n'attends pas que le cœur de Pyrrhus
Aille exposer sa gloire à d'indignes refus:
Non, Lycus, tu sçais trop que la gloire m'est chere;
Tu trouveras Pyrrhus plus semblable à son pere;
Tu trouveras Pyrrhus toujours maître de soi,
Tel que parut Achille, & tel que je le doi.

LYCUS.

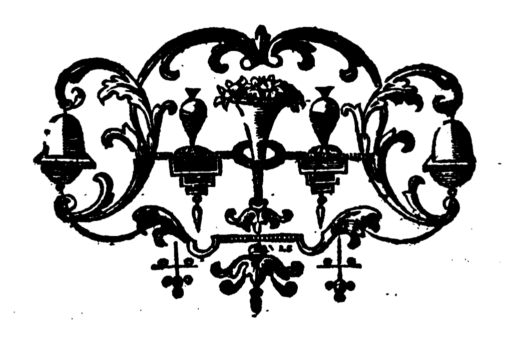
Ah! Seigneur....

PYRRHUS.

Mais il faut les défendre d'Ulisse:
Il faut en prévenir le funeste artifice.
Je vais sonder son cœur. Si ses feux & les miens
Se trouvoient allumés dans le Camp des Troyens,

Ah! Dieux! s'il étoit vrai.... Mais il est nécessaire
D'aller sacrifier aux manes de mon pere,
Toute l'Armée attend, S'il n'est pas satisfait
Du sang que j'ai versé, de tout ce que j'ai fait;
Et si son ombre encor demande quelque proie,
Cherchons lui, s'il le faut, une nouvelle Troie,

Fin du premier Acte,



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ULISSE, THRASILE.

ULISSE.

OUI, puiſqu'à cette mort les Grecs ſont réſolus,
Uliſſe va dompter le ſuperbe Pyrrhus.
La raiſon aujourd'hui par ma haine animée
A gagné les Soldats & les Chefs de l'armée.
De l'enfant qu'on nous cache ils ont conclu la mort;
Et je me ſuis rendu l'arbitre de ſon ſort:
On le cherche partout. Ah! ſi j'en ſuis le maître,
Pyrrhus aime Andromaque, & l'a trop fait connoître,
Je rendrai ſon orgueil plus humble & plus ſoumis
Quand j'aurai dans mes mains & la mere & le fils.
Thraſile, cependant le ſalut de la Grece
N'eſt pas le ſeul ſujet où mon cœur s'intéreſſe.
Quand je dis qu'un enfant peut troubler nos Etats,
Je perſuade aux Grecs ce que je ne crois pas.
La ſeule haine, hélas! n'eſt pas ce qui m'anime;
Et quand j'ai demandé pour eux cette victime,

Toute

Toute ma politique agissant en ce jour,
Sous le nom de la haine a servi mon amour.

THRASILE.

La prudence, Seigneur, que vous faites paroître
Des Grecs depuis long-temps vous a rendu le maître :
Sur eux votre génie eut toujours l'ascendant ;
Mais, Seigneur, votre cœur....

ULISSE.

N'est plus indépendant.
Le dirai-je ? mais quoi ? la feinte est inutile ;
Il te faut découvrir ce secret, cher Thrasile.
J'ai voulu quelque temps te le dissimuler ;
Mais le choix du destin me force de parler.
Pyrrhus a pour Ulisse une mortelle haine.
Le sort à ce Pyrrhus a donné Polixene :
Je l'adore ; & je veux la tirer de ses mains.
J'ai de raisons d'Etat coloré mes desseins :
J'ai la veuve d'Hector & son fils en partage ;
Et par là du destin j'ai réparé l'outrage.
Je fais chercher ce fils qu'elle a sçû nous cacher :
Il faut que de ses bras je le puisse arracher ;
Que la mere & le fils gémissans sous ma chaîne
Brisent malgré Pyrrhus celle de Polixene ;
Et qu'étant allarmé pour eux d'un juste effroi,
Sans faire un pas vers lui qu'il en fasse vers moi.
Malgré lui, sa fierté s'y trouvera contrainte :
Je l'y vais entraîner par l'amour & la crainte ;

Puis insensiblement je le ferai donner
Dans le piége secret où je veux l'amener.
Ainsi, par les ressorts de cette politique,
J'enchaîne mon amour à la haine publique;
Et cachant mes desseins, j'attache avec éclat
A mes seuls intérêts ceux de tout un Etat.

THRASILE.

Seigneur, de vos desseins j'admire la conduite,
Et vois dans le projet que votre amour médite,
Qu'Ulisse ingénieux fait céder tour à tour
Les ruses de la guerre à celles de l'amour.
Mais depuis quand, Seigneur, aimez vous la Princesse.

ULISSE.

Puisqu'un cœur plus farouche eut la même foiblesse,
J'ose ici t'avouer qu'Ulisse fut épris
Du feu des mêmes yeux dont Achille étoit pris.
Tu ne dois plus vanter cette fiere prudence,
Cette austere vertu, ni cette indifférence,
Qui servoient contre tout de rempart à mon cœur:
Lui qui bravoit l'amour en superbe vainqueur,
Qui n'étoit occupé que des soins de la guerre,
Qui voulut contre Troie armer toute la terre,
Fut par une Troyenne abattu, désarmé,
Et dans cet instant même en est encor charmé:
J'en rougis; mais enfin, te souvient-il, Thrasile,
Quand Polixene vint dans la tente d'Achille,

Qu'avec le vieil Priam tombant à ses genoux
Ses yeux à son abord nous désarmerent tous.
Je ne sçai si l'aspect d'un Prince déplorable,
Une jeune Princesse, un vieillard vénérable,
Qui demandoient la paix, & tremblans & soumis
Attendrirent les cœurs de leurs fiers ennemis.
Achille en fut ému : les yeux de Polixene
Contre les Phrygiens affoiblirent sa haine ;
Et je vis à mon tour que leurs charmans attraits
Nous déclaroient la guerre en demandant la paix.
Je ne pus sans frémir soutenir sa présence :
Sa jeunesse, son air, ses pleurs, son innocence,
Son visage, où brilloient mille charmes naissans,
Et d'Achille & d'Ulisse éblouïrent les sens.
Que son trouble me fut d'un sinistre présage !
La même émotion parut sur mon visage ;
Et lorsque mon adresse en cachoit la moitié ;
Qu'à l'amour je donnois le nom de la pitié ;
Je me trompois, Thrasile ; & malgré l'artifice,
Malgré toute l'adresse & les ruses d'Ulisse,
Je sentis que mon cœur dans ce funeste jour
Ne put se garantir des ruses de l'amour.

THRASILE.

Il me souvient, Seigneur, qu'après cette entrevue
On croyoit que la paix devoit être conclue ;
Que malgré tous les Grecs, & même malgré vous
De Polixene Achille alloit être l'époux.
Je vis tous vos transports....

ULISSE.

J'en cachai la foiblesse
Sous l'intérêt pompeux de l'honneur de la Grece.
J'unis Agamemnon, Nestor & Menelas;
Et j'allois contre lui soulever nos Soldats,
Quand Pâris nous prévint, & que d'un trait habile
Dans un Temple il trouva l'endroit fatal d'Achille;
Et par ce coup heureux détournant mon malheur
Le frere me vengea des charmes de la sœur.

THRASILE.

Cet amour cependant, si j'ose vous le dire,
Vous fait-il oublier une femme, un Empire:
Penelope, Seigneur....

ULISSE.

Thrasile, ne crois pas
Que je retourne encor si-tôt dans mes Etats.
Tu vois qu'Agamemnon veut épouser Cassandre.
Et ce qu'il entreprend puis-je pas l'entreprendre?
Qui poura m'empêcher de le suivre aujourd'hui?
Je suis Roi, je suis Maître & vainqueur comme lui.
Enfin je dois céder à l'amour qui m'entraîne:
Je sens que malgré moi j'adore Polixene;
Mais, Thrasile, elle vient: Oui c'est elle....

SCENE II.

POLIXENE, CREISE, ULISSE, THRASILE.

POLIXENE.

Seigneur,
Je viens vous confier ma crainte & ma douleur,
Quand je vais de Pyrrhus être la prisonniere.
Vous sçavez le destin qui m'arrache à ma mere,
Et que l'urne fatale aujourd'hui m'a remis
Aux mains du plus mortel de tous mes ennemis.
Loin d'une mere, hélas! j'en tremble, j'en soupire,
Seule j'irai pleurer dans le fond de l'Epire.
On nous sépare enfin, & près d'elle avec vous,
Seigneur, j'aurois trouvé l'esclavage plus doux.
Ah! si vous pouviez rendre une fille à sa mere,
(Votre adresse peut tout, si vous voulez le faire,)
Vous avez dans vos mains dequoi fléchir Pyrrhus:
Andromaque est à vous: je ne dis rien de plus;
Mais si quelque pitié pour moi vous intéresse,
Arrachez à Pyrrhus une jeune Princesse,
Qui dans la triste horreur des maux qu'elle a soufferts
Implore pour tout bien le secours de vos fers.

ULISSE.

Madame, avec plaisir je vais vous satisfaire:
Il faut rendre dans peu Polixene à sa mere:
N'en doutez point, mes voeux y sont intéressés;
Et j'y dois travailler plus que vous ne pensez.
Vous avez en horreur l'orgueilleux fils d'Achille:
Vous venez près de moi demander un azile.
Surpris, confus, je vois ce que vous prétendez,
Et j'apprête ces fers que vous me demandez.
Mais, quand je trouve Ulisse auprès de Polixene,
Je ne sçai qui des deux va porter une chaîne:
Mes sens auprès de vous demeurent étonnés:
Vous demandez des fers, lorsque vous en donnez.

POLIXENE.

Moi, Seigneur?

ULISSE.

Vous, Madame, & je dois vous l'apprendre:
Achille désarmé vous le fit bien entendre;
Et vous devez connoître Ulisse à vos genoux
Mille fois plus à plaindre & plus captif que vous.
Je hais Pyrrhus, Madame; & cette antipathie
Rend aujourd'hui ma haine à la vôtre assortie.
Déja ce noeud secret semble nous réunir;
Et j'ose en soupirant vous en entretenir.
Mais, si même intérêt, Princesse, nous assemble;
J'ai de la haine, hélas! & de l'amour ensemble.
Heureux, si votre coeur plus sensible à son tour
Passoit comme le mien de la haine à l'amour.

POLIXENE.

Seigneur, un tel discours a droit de me confondre ;
J'en suis embarrassée, & ne sçai qu'y répondre.
Vous parlez : je vous dois écouter sans aigreur :
Je suis une captive & vous êtes vainqueur :
Mais, dans un tel aveu que j'ai peine à comprendre,
Permettez-moi, Seigneur, de ne vous pas entendre.

ULISSE.

Ah! vous m'entendez trop, Madame ; il n'est plus temps
De vouloir vous cacher des feux si violens :
Il faut de mon secret vous faire confidence.
Je vous aime, & mon cœur, malgré sa résistance,
S'est livré tout entier... Mais quoi ? vous soupirez !
Est-ce pour un Rival... A ce nom vous pleurez.
Quand on verse des pleurs, Madame, & qu'on soupire,
Si l'on n'aime ; du moins un soupir veut le dire.
Ah! Madame, expliquez...

POLIXENE.

Ne vous allarmez pas,
Seigneur, ce que j'aimois a souffert le trépas ;
Et je puis & je dois sans rougir vous apprendre
L'intérêt de ces pleurs que vous voyez répandre :
Anténor a péri par les mains de Pyrrhus ;
Et je chéris encor ce Héros qui n'est plus.
(Heureux, s'il avoit sçû terminant sa misere
Cet aveu que jamais je n'ai voulu lui faire)

Mais, Seigneur, pardonnez à celui que j'en fais ;
Ce Rival à vos yeux ne paroîtra jamais.
Si vous m'aimez, souffrez que dans mon humeur sombre
Je pousse des soupirs que j'envoie à son ombre,
Et que loin de Pyrrhus, & près de vous, Seigneur,
Avec ma mere, hélas ! je pleure mon malheur.
Car enfin si jamais votre ame généreuse
Sentit quelque pitié pour une malheureuse,
Sauvez-moi de Pyrrhus. Ah ! Seigneur, le voici :
Souffrez que je l'évite & m'éloigne d'ici.

SCENE III.

PYRRHUS, ULISSE, LYCUS, THRASILE.

PYRRHUS.

LA mort du fils d'Hector est-elle résolue ?
On dit, sans m'appeller que vous l'avez conclue,
Et que votre éloquence entraînant nos soldats,
Toute l'armée attend un si noble trépas.
Mais vous-même, Seigneur, aurez-vous le courage,
Sans respecter en lui la tendresse de l'âge,
D'immoler un enfant avec tant de rigueur ?

J'ai

J'ai besoin d'un exemple à m'endurcir le cœur.
Les Grecs veulent du sang, & mon pere en demande :
Il faudra comme vous que Pyrrhus en répande ;
Il faudra qu'imitant votre férocité
Je prenne comme vous l'heureuse dureté
Qui nous fermant les yeux sur l'âge & l'innocence
D'Ulisse & de Pyrrhus couronne la vengeance ;
Et que, pour nous plonger dans tout le sang Troyen,
Aujourd'hui votre bras affermisse le mien.

ULISSE.

Seigneur, quand il s'agit de servir la Patrie
Il n'est rien de si cher que je ne sacrifie :
Pour le salut des Grecs, celui de mon pays
Je sçaurois immoler jusqu'à mon propre fils.
Quand pour le bien public on donne une victime,
La tendresse de cœur doit passer pour un crime,
Et l'on se doit armer de cette fermeté
Que les foibles esprits appellent dureté.
Mais, Seigneur, vous devez en sçavoir davantage ;
Le meurtre de Priam fut votre apprentissage ;
Et bien loin d'ignorer tout ce que nous sçavons,
Je parle à qui pouroit m'en donner des leçons.

PYRRHUS.

Mais sçavez-vous, Seigneur, quel sang je dois répandre ?
Peut-être que....

ULISSE.

Moi ? non.

PYRRHUS.

Il faut donc vous l'apprendre.
Vous aurez pour victime un jeune fils d'Hector ;
Mais l'ombre de mon pere en demande une encor.
Nous venons de lui faire un pompeux ſacrifice,
Que n'a pas honoré la préſence d'Uliſſe :
Lui ſeul a dédaigné . . . .

ULISSE.

Des ſoins plus importans
M'ont peut-être occupé, Seigneur, pendant ce temps.
Mais encor, que nous veut l'ombre de votre pere ?
Quel ſang exige-t-elle, & quel nouveau ſalaire ?

PYRRHUS.

Ecoutez : en deux mots vous en ſerez inſtruit.
Vous avez entendu ce redoutable bruit,
Dont par trois fois déja l'armée épouvantée
A reconnu la voix de ſon ombre irritée ;
Aujourd'hui tous les Grecs par un zele nouveau
Sont venus ſe ranger autour de ſon tombeau ;
Lorſqu'un bruit preſque égal à celui du tonnerre
A fait mugir la mer & fait trembler la terre :
La terre a reconnu ſon vainqueur ; & Thetis
Aux approches d'Achille a reconnu ſon fils.
L'air s'eſt couvert d'un noir & d'un épais nuage,
Où le feu des éclairs ſe faiſoit un paſſage :

La terre s'en ébranle, & ſes flancs entr'ouverts
Ont fait voir juſqu'au fond l'abîme des Enfers.
Lors on a vû ſortir de ce gouffre effroyable,
D'Achille furieux l'ombre encor redoutable,
Le front pâle, farouche, & ſes yeux élançans
Sur moi, ſur tous les Grecs des regards menaçans,
Terrible, & tel enfin qu'orgueilleux de ſa proie
Ce vainqueur à ſon char traînoit Hector & Troie.
Allez Grecs (a-t-il dit) vous êtes des ingrats;
Jouïſſez des honneurs qui ſont dûs à mon bras:
Rendez-moi mon épouſe; ou toute offrande eſt vaine
Si ma cendre ne boit le ſang de Polixene.

ULISSE.

Polixene!

PYRRHUS.

Auſſi-tôt ſon ombre ſe plongeant
Dans le fond de ce gouffre y tombe en murmurant;
Le tombeau ſe reſſerre, & le fleuve du Xante
Semble précipiter ſon onde mugiſſante;
Et l'horreur qui ſaiſit tout le Camp à la fois,
Nous ôte quelque temps l'uſage de la voix.

ULISSE.

A ce récit affreux je la recouvre à peine.
L'ombre d'Achille veut le ſang de Polixene!
Mais pourez-vous vous-même aux pieds de ſon tombeau
Sans pitié, ſans horreur, répandre un ſang ſi beau?

PYRRHUS.

Vous voulez donc, Seigneur, prendre ſoin de ſa vie,
Vous, qui fîtes périr la triſte Iphigenie ;
Vous, qui d'Agamemnon endurcîtes le cœur,
Et qui contre ſa fille armâtes ſa rigueur.
J'attendois même appui de votre grand courage ;
Mais vous changez de ton, de ſtyle & de langage,
Et vous ne gardez pas, malgré tous vos efforts,
Toute la fermeté que vous eûtes alors.

ULISSE.

J'aurai la fermeté qui ſera néceſſaire
Pour immoler un fils même aux yeux de ſa mere.
Vous changez de couleur, Seigneur, en cet inſtant.
Oui, s'il faut malgré nous immoler un enfant ;
Cet enfant peut un jour reſſembler à ſon pere.
Tout ce qu'Hector a fait ſon fils le pouroit faire.
C'eſt la crainte des Grecs ; ils demandent ce fils
Pour le ſacrifier au repos du pays.

PYRRHUS.

Je rougis pour les Grecs d'une crainte ſemblable.
Hé quoi donc ! cet Hector étoit bien redoutable !
Qu'on me laiſſe élever un ſi jeune Lion ;
Que renaiſſe avec lui la ſuperbe Ilion :
Qu'ont-ils à craindre ? Quoi ? que peut-on entreprendre ?
N'avons nous pas les feux qui les mirent en cendre ?
Et les Grecs craignent-ils, en ſe laiſſant toucher,

La gloire & les périls qui viendroient les chercher ?
C'eſt trop par là d'Hector honorer la mémoire :
C'eſt d'Achille & des Grecs ternir toute la gloire.
Oui, qu'Aſtyanax vive & nous combatte encor ;
Quand les Troyens un jour auroient le fils d'Hector,
Pour défendre les murs de leur ſuperbe Ville ;
Ne craignez rien, les Grecs auront le fils d'Achille.

ULISSE.

Cependant quand les Grecs vous poſſedent, Seigneur,
Déja du fils d'Hector ils ſemblent avoir peur ;
Et lorſque de ſon ſang on exige l'offrande,
C'eſt le camp tout entier, Seigneur, qui le demande :
C'eſt le repos des Grecs, & le vôtre & le mien.

PYRRHUS.

Vous n'êtes pas encor le Maître du Troyen ;
Mais pour moi, grace au Ciel, ma victime eſt certaine.
Ce n'eſt pas moi qui veut le ſang de Polixene ;
C'eſt Achille, Seigneur, qui me l'a demandé ;
Et je dois obéir quand il a commandé.

ULISSE.

Je doute cependant que l'armée y conſente ;
Que d'une ombre cruelle on rempliſſe l'attente :
Pour d'un tel ſacrifice honorer ſon trépas
Cet Achille eſt un Dieu que je ne connois pas.

PYRRHUS.

Ah! barbare, Pyrrhus vous le ferá connoître,
Cet Achille, ce Dieu, votre Chef, votre Maître.
A ce nom seul tremblez : s'il n'est pas devant vous,
Craignez jusqu'à son ombre, & fuyez son courroux.
Tous vos plus grands succès sont dûs à son mérite ;
Achille seul prit Troie, & vous l'avez détruite :
Sa volonté derniere est-elle à mépriser ?
Si les Grecs, si l'armée osoient lui refuser....
Je ne m'explique point ; mais pour punir ce crime
Son ombre jouïra de plus d'une victime ;
Et peut-être Pyrrhus lui prépare aujourd'hui
Une offrande plus ample & plus digne de lui.

Il sort.

SCENE IV.

ULISSE, THRASILE.

ULISSE.

AH! je sçai le secret d'arrêter ton audace....
Quelle subite horreur me saisit & me glace ?
L'on brise les tombeaux pour m'offenser encor.
Ah Ciel ! l ombre d'Achille & celle d'Antenor
Poursuivent Polixene & vont m'être fatales ;
Et je me trouve enfin deux ombres pour rivales :
L'une contre ses jours veut armer sa fureur,

Et l'autre plus à craindre en occupe le cœur.
Mais il faut détourner le péril qui la presse ;
De l'orgueilleux Pyrrhus j'ai connu la foiblesse :
Il adore Andromaque & tremble pour son fils :
Ah ! cherchons le, Thrasile ; & quand il sera pris
J'irai mettre moi-même un frein à sa colere.
Il faut faire gémir une superbe mere :
Il faut avec adresse, en cachant mon dessein,
Arracher ce secret & ce fils de son sein.
Tu voyois que Pyrrhus vouloit tantôt défendre
Ce tombeau qui d'Hector renferme encor la cendre,
Mais pour le renverser j'ai fait donner l'arrêt.
Pour Andromaque, on sçait qu'il y prend intérêt.
Insultons à Pyrrhus : il se flate peut-être
Que de ce fils d'Hector je ne suis pas le maître ;
Mais je vais le chercher pour le mettre en mes fers ;
Et je le trouverai, fût-il dans les enfers.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, HESIONE.

ANDROMAQUE.

QUELLE crainte, Hesione, & quel trouble m'agite ?
J'espérois tout d'Ulisse ; & c'est lui que j'évite ;
C'est lui, dont la fureur arme nos ennemis,
Qui va me demander où j'ai caché mon fils.
Dans la juste douleur dont mon ame est atteinte
Toute ma fierté cede à l'horreur de ma crainte.
Quand je verrai le coup tout prêt à l'accabler,
Je ne pourai jamais m'empêcher de trembler ;
Et si pour l'éblouïr je veux paroître fiere,
Hesione, après tout je sens que je suis mere ;
Et mes pleurs vont trahir cet innocent larcin,
Qu'Andromaque en veut faire aux fureurs du destin.

HESIONE.

Mais, Madame, en quel lieu sauvage & solitaire
Avez vous pû cacher ce fils....

ANDROMAQUE.

Avec ſon pere.
Ce diſcours te ſurprend ; & tu vas comme moi
Trembler à ce récit qui me glace d'effroi.
Je cherchois dans les murs d'une Ville détruite
Quelque endroit écarté pour aſſurer ſa fuite ;
Mais, Heſione, hélas ! j'ai cherché vainement
Dans les vaſtes horreurs de ſon embraſement.
A peine l'avenir (grands Dieux !) poura le croire,
Que de tant de Palais fondés ſur tant de gloire,
Et d'un Empire enfin ſi beau, ſi triomphant,
Il ne reſte pas même où cacher un enfant.
Tu vois notre miſere & l'état où nous ſommes,
Abandonnés des Dieux, & pourſuivis des hommes :
Après avoir tenté d'inutiles efforts
Je n'ai trouvé pour nous que la tombe & les morts.

HESIONE.

Quoi ? le tombeau d'Hector a ſervi de retraite
A ſon fils . . . .

ANDROMAQUE.

Oui, c'eſt là que ſon péril le jette :
J'en frémis, Heſione, & j'en pâlis d'horreur ;
Mais c'eſt pour éviter la premiere fureur.
Du moins nos ennemis dans leur vive colere
N'iront pas le chercher au tombeau de ſon pere.
Ainſi, lorſque les Grecs occupés d'autres ſoins
Sur le déclin du jour nous obſervoient le moins,
Quelques femmes & moi ſortant hors de nos tentes

Nous avons pris mon fils, & là toutes tremblantes
Nous l'avons (regardant cent fois autour de nous)
Conduit secrettement auprès de mon époux,
Au superbe tombeau que Priam fit construire,
Que l'ennemi respecte & qu'il n'ose détruire :
C'est là qu'à la faveur des ombres de la nuit
J'ai fait entrer mon fils sans lumiere & sans bruit.
Hélas ! il dédaignoit dans ces lieux si funebres
D'emprunter le secours des honteuses ténebres :
L'obscurité l'irrite, & j'ai vû tout son cœur.
Déja le fils d'Hector a honte de la peur :
Sa fierté me donnant de nouvelles allarmes,
Je l'ai mis dans mes bras & baigné de mes larmes.
Fils d'Hector (ai-je dit) vrai sang d'un demi-
Dieu,
Entre pour quelque temps dans un si triste lieu,
Cache dans ce tombeau ta vie & ta misere,
Mon fils, je te remets dans les mains de ton pere.
Si ce Héros te sauve au nom de notre amour,
Une seconde fois tu lui devras le jour :
Que si par un destin à ta mere funeste,
Les Grecs d'un si beau sang veulent prendre le reste;
Cet illustre tombeau te peut servir encor
A réunir ta cendre avec celle d'Hector.
A ces mots, il m'embrasse, & malgré son courage
J'ai senti quelques pleurs couler sur son visage,
Et les miens redoublant en ces tristes momens.
Que n'ai-je pû mourir dans ces embrassemens !

HESIONE.

Hélas !

ANDROMAQUE.

Dans cet inftant ma foible main le guide :
Il reprend auffi-tôt un courage intrépide :
Il entre dans la tombe : on la ferme fur lui ;
Et des cendres d'Hector il va chercher l'appui.
J'en friffonne, Hefione, & mon cœur en foupire.
Mon fils mort à demi dans un tombeau refpire :
Pour tromper l'ennemi qui nous va pourfuivant
Dans un fépulchre affreux je l'enferme vivant ;
Et par une avanture incroyable, inouïe
Dans le fein de la mort je conferve fa vie.

HESIONE.

C'eft donc le trifte azile où vous avez remis
Cet enfant qu'en tous lieux cherchent nos ennemis ;
Mais, Madame, après tout que prétendez-vous faire?
Peut-il être long-temps au tombeau de fon pere ?

ANDROMAQUE.

Je t'entends Hefione : avant que de partir,
Avec l'aide des Dieux je l'en ferai fortir ;
Mais j'efpere des Grecs du moins tromper la haine :
Ils feront de mon fils une recherche vaine.
Le péril nous preffoit ; il falloit le cacher :
Hélas ! parmi les morts ira-t-on le chercher ?
Auprès de ce tombeau toujours trop attachée,
Malgré tous mes tranfports je m'en fuis arrachée :
Mes yeux inceffamment tournés de toutes parts

Auroient trop fait parler mes timides regards ;
Et parmi les horreurs dont je me sens atteinte
Je redoute mes pleurs & frémis de ma crainte.
Astyanax mon fils, Hector mon cher époux,
Qu'Andromaque n'est-elle enfermée avec vous !
Hesione, rappelle à mon ame abattue
Le triste souvenir dont l'image me tue ;
Afin que ramassant les traits de mon malheur
Je puisse, pour les joindre, expirer de douleur.
Fais moi d'un époux mort des peintures vivantes :
Quand je le dépouillai de ses armes sanglantes,
S'il eût pû voir les coups dont je meurtris mon sein,
Ou du moins en mourant s'il m'eût tendu la main ;
S'il eût vû la douleur dont mon cœur se consume,
Il eût quitté la vie avec moins d'amertume.
Mais hélas ! je n'eus point le funeste plaisir
De le voir dans mes bras à son dernier soupir,
Et ne pus recevoir, de douleur expirante,
Son esprit fugitif sur sa levre mourante.

HESIONE.

Ah Ciel ! que faites-vous rappellant vos douleurs ?
Hélas ! vous vous noyez vous-même dans vos pleurs :
Madame, oubliez-vous cette ferme constance
Qui vous donna toujours une fiere assurance ?
Pour cacher votre fils il faut la rappeller.
Songez qu'un seul soupir pouroit le déceler.
Ulisse va trouver votre ame chancelante.
Gardez-vous de paroître interdite & tremblante.

Mais Dieux ! Madame, il vient : c'eſt lui : remettez-
vous.

ANDROMAQUE.

O Dieux ! Ciel .... ou plutôt ombre de mon
époux,
Pour cacher votre fils faites fendre la terre
Et que ſon vaſte ſein auſſi-tôt ſe reſſerre.

SCENE II.

ULISSE, THRASILE, ANDROMAQUE, HESIONE.

ULISSE.

MAdame, il faut partir de ces funeſtes lieux
Qui ne préſentent rien que de triſte à vos
yeux :
Il faut quitter ces champs déſolés par la guerre.
Tous les Grecs vont rentrer dans leur natale terre.
Agamemnon déja fait voile vers Argos.
Pyrrhus, Idomenée & les autres Héros,
Tout s'apprête à partir, Chacun comblé de joie
Abandonne bien-tôt le rivage de Troie.
Vous ſçavez que le ſort vous a miſe en ma main.
Je retourne en Itaque & nous partons demain ;
Mais vous avez un fils qu'il faudra qu'on emmene.

ANDROMAQUE.

Mon fils, Seigneur ?

ULISSE.

Hé quoi ! le nom d'un fils vous gêne ;
Madame, j'aurai soin de vous le conserver.
En de meilleures mains pouroit-on l'élever ?

ANDROMAQUE.

Andromaque, Seigneur, vous est trop redevable
De cet empressement si tendre & pitoyable,
Qui vous fait, mais trop tard, prendre soin de son fils ;
Et vos pieux desseins par malheur sont trahis.
Ne dissimulons point, il n'est plus temps de feindre :
Je n'ai plus rien à perdre, & n'ai plus rien à craindre ;
Grace au débris de Troie & grace aux Dieux cruels,
Nos mains ne versent plus d'encens sur leurs Autels ;
Et notre bouche enfin, déplorant nos miseres,
Est ouverte à la plainte & non pas aux prieres.
Oui, malgré ma tendresse & malgré mes efforts
Mon cher Astyanax est au nombre des morts :
J'en atteste ces Dieux qui doivent le connoître :
Il n'est plus en état de recevoir un maître ;
Et le cruel destin me ravit aujourd'hui
La funeste douceur de craindre encor pour lui.

ULISSE.

Si le plaisir de craindre est sensible à votre ame ;
Dans ce funeste jour, vous l'auriez eu, Madame.

On avoit destiné votre fils à la mort ;
Mais de sa perte enfin rendez graces au sort.

ANDROMAQUE.

Quoi, Seigneur ?

ULISSE.

A mon tour je dois parler sans feindre :
Puisque pour votre fils vous n'avez rien à craindre,
J'ose vous avouer que pour notre repos
On eût versé le sang de ce jeune Héros.
Vous sçavez les raisons qui l'auroient fait répandre :
Le nom d'Hector suffit pour vous les faire entendre.
Ainsi les Grecs devoient en ce malheureux jour
Conduire Astyanax au haut de cette tour,
(Seul reste du débris d'une Ville enflammée)
Où Priam autrefois lui montrant notre armée,
Lui faisoit remarquer notre soldat ployant
Sous l'invincible bras d'un Hector foudroyant.
C'étoit là, qu'on devoit terminer sa misere
Et venger sur le fils les victoires du pere.
On l'eût précipité.... Vous changez de couleur,
Madame ; & ce front pâle, où se peint la douleur,
Nous fait voir malgré vous que votre ame est atteinte
D'une subite horreur & d'une vive crainte.

ANDROMAQUE *à Hesione.*

Hesione, je meurs ; mon cœur saisi d'effroi....

ULISSE.

Madame, votre cœur vous trahit devant moi.
Ne dissimulons plus ; il n'est point d'artifice

Dont on puisse éblouïr les yeux perçans d'Ulisse.
Votre crainte a parlé ; votre fils vit encor :
Ce teint, cette pâleur, me peint le fils d'Hector :
Et jadis nous avons vaincu par nos adresses
Les fraudes d'une mere & celles des Déesses.

ANDROMAQUE.

J'en atteste les Dieux par un serment nouveau :
Je vous l'ai déja dit ; il est dans le tombeau.
Et que la Grece enfin ne soit plus allarmée
D'un enfant qui déja fait trembler une armée.

ULISSE.

Ah ! je vois dans vos yeux un dévorant souci.
Nous tremblons, il est vrai ; mais vous tremblez aussi.
Cependant, si la mort peut ébranler une ame,
Il faut ou la choisir, ou m'avouer, Madame,
Où vous avez caché ce fils....

ANDROMAQUE.

Pour m'ébranler
C'est trop peu que la mort pour me faire trembler ;
Et lorsque tu voudras contenter ton envie,
Barbare, il me faudra menacer de la vie.

ULISSE.

Hé bien donc, puisque rien ne sçauroit vous toucher,
Nous verrons à quel point votre époux vous est cher :
Puisque du fils d'Hector on ne peut rien apprendre,
On va briser sa tombe & profaner sa cendre.

Les

Les Grecs ont ordonné que ce grand monument,
Au défaut de ſon fils....

ANDROMAQUE.

Dieux! quel ſaiſiſſement!
J'en frémis. Quoi, Seigneur, une tombe ſacrée,
Qui de nos ennemis fut toujours révérée....

ULISSE.

Elle ſera détruite. Hé quoi donc, penſez vous
Qu'on laiſſe un tel trophée à votre fier époux?
Que l'ennemi des Grecs dans un tombeau ſuperbe
Foule mille Héros enſevelis ſous l'herbe?
Et qu'Hector à l'abri d'un pompeux monument
En dépit de la mort vive éternellement?

ANDROMAQUE.

Pour conſerver d'Hector l'éternelle mémoire,
Les Grecs ſçavent aſſez qu'il ſuffit de ſa gloire.
Ce Héros immortel par cent exploits divers
Au défaut d'une tombe aura tout l'Univers.

ULISSE *à Thraſile.*

Allez voir ſi l'on a préparé les machines,
Pour mieux l'enſevelir ſous ſes propres ruines;
Et ſi chacun eſt prêt pour mes commandemens,
Nous les ferons ſaper juſques aux fondemens.
Allez, & revenez.

ANDROMAQUE *à Heſione.*

Heſione, je tremble.
Ils vont perdre le pere & le fils tout enſemble.
Ah! barbare arrêtez, & craignez un Héros

Dont les manes ſacrés vengeront le repos.
O! ſubtil artiſan de la fraude & du crime,
Qui voulois d'un enfant te faire une victime,
Contre ſon pere mort t'oſes-tu hazarder,
Toi, qui n'oſas jamais vivant le regarder?
Mais hélas! où m'emporte un intérêt ſi tendre!
Seigneur, au nom des Dieux, laiſſez en paix ſa cendre,
Et n'allez point ternir tant de fameux exploits,
Faiſant périr Hector une ſeconde fois.
Que le tombeau du moins ſoit ſon dernier azile:
Des Thréſors de Priam il fut fait par Achille.
Voyez l'état funeſte où nous ſommes réduits.
A peine l'Univers connoîtra qui je ſuis.
Il ne me reſte plus, pour comble de miſere,
Que les noms douloureux & d'épouſe & de mere.
Oui, d'un ſi grand Empire il ne me reſte encor,
Pour mon unique bien, que la tombe d'Hector;
Et de tant de grandeurs que j'avois en partage,
Seigneur, un peu de cendre eſt mon ſeul héritage.



SCENE III.

THRASILE, ULISSE, ANDROMAQUE, HESIONE.

THRASILE.

Tout s'apprête, Seigneur, pour briser ce tombeau :
Le soldat obéit à cet ordre nouveau.
On n'attend plus que vous.

ANDROMAQUE.

Ah ! sors du gouffre sombre,
Pour défendre ta cendre il suffit de ton ombre,
Cher époux, ou plutôt viens défendre ton fils.

Ulisse veut sortir.

Ah ! Seigneur, arrêtez : mes desseins sont trahis :
Voyez, voyez en pleurs une mere timide.
(Dieux ! les cendres d'Hector feroient un parricide)
Cet horrible débris va perdre mon enfant ;
Et mon Astyanax est mon Hector vivant.
Seigneur, à sa douleur Andromaque succombe.
Mon fils est enfermé dans cette affreuse tombe :
Il y respire encor. Mettez dans vos liens
Et la crainte des Grecs & l'espoir des Troyens.

Vous voyez que les Dieux en bornant leur vengeance
De la flamme de Troie ont ſauvé ſon enfance.
Tout le reſte a paſſé par le glaive ou les feux.
Ne ſoyez pas, Seigneur, plus cruel que les Dieux.

ULISSE.

Allons tirer le fils du tombeau de ſon pere.

ANDROMAQUE.

Eh! ſauvez-le, Seigneur, aux dépens de ſa mere.

SCENE IV.

POLIXENE, CREISE, ANDROMAQUE, ULISSE, THRASILE, HESIONE.

POLIXENE *va au devant d'Andromaque.*

Ciel! je vous trouve en pleurs!

ULISSE.

Dieux!

POLIXENE.

Vous êtes ſurpris,
Seigneur....

ANDROMAQUE.

Hélas! ma ſœur, il va perdre mon fils.

POLIXENE.

Ah ! Seigneur, demeurez : votre main se prépare
A commettre à nos yeux un acte si barbare ?
Perdrez-vous un enfant qui n'a pour tout secours
Que ses pleurs & les miens pour défendre ses jours ?

ULISSE.

Je vois en soupirant ce que vous voulez faire ;
Pyrrhus vous apprendra ce funeste mystere.
Hélas ! vous ignorez encor tous vos malheurs.
Ce spectacle me touche & m'arrache des pleurs ;
Mais malgré la pitié que vous faites paroître
Il faut du fils d'Hector m'aller rendre le maître.
Rien ne peut détourner ce dessein ; & j'y cours,
Moins pour servir les Grecs que pour sauver vos jours.
Allons, Thrasile.

ANDROMAQUE.

Ah Dieux !

SCENE V.

POLIXENE.

Quel étrange mystere !
Quel péril me menace, & que veulent-ils faire ?
Quel désordre inconnu vient me remplir d'effroi ?

Ulisse en soupirant est alarmé pour moi ;
Je vois que son amour à travers sa furie
Saisit le fils d'Hector pour défendre ma vie.
On en veut à nos jours peut-être. Dieux cruels !
S'il faut pour vous fléchir du sang sur vos autels,
Protégez l'innocence, & prenez pour victime
Un cœur trop malheureux dont l'amour fit le crime.

SCENE VI.

HECUBE, HESIONE, POLIXENE.

HECUBE.

Tout est perdu, ma fille, Astyanax est pris :
La crainte d'Andromaque à découvert son fils.
Ulisse court ouvrir le tombeau de son pere.
Il faut chercher Pyrrhus ; c'est en lui que j'espere :
Lui seul peut nous prêter son invincible appui ;
Et je dois en ce jour tout attendre de lui.

POLIXENE.

Madame, Pyrrhus vient & le Ciel vous l'envoie.
Il faut que je l'évite.

Elle sort.



SCENE VII.

PYRRHUS, LYCUS, HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

Ah, Seigneur, quelle joie,
De voir le fils d'Achille en ce funeste jour,
Et d'implorer pour nous sa haine & son amour!
Si la veuve d'Hector, Seigneur, vous étoit chere,
On arrache le fils dans les bras de la mere.
Vous pouvez d'un barbare arrêter le courroux;
Et dans notre malheur je n'espere qu'en vous.

PYRRHUS.

Ah! c'en est trop, Madame; il faut vous satisfaire:
Je le dois à l'amour, & de plus à mon pere.
Pyrrhus aime Andromaque, & sçaura se venger:
Mille & mille raisons m'y doivent engager:
Mon devoir, mon amour, ma haine, ma vengeance,
Tout le veut. Cependant, Madame, je balance:
Je ne sçai quoi m'arrête; & je sens près de vous
Mon amour suspendu, ma haine & mon courroux:
Et quand je songe aux pleurs que je ferai répandre...

HECUBE.

Seigneur, pour Andromaque osez tout entreprendre :
Vous me faites trembler lorsque vous balancez.

PYRRHUS.

Il vous en va coûter plus que vous ne pensez.
Oui, pour le fils d'Hector je frémis, je soupire.
Dieux! si j'avois ici les forces de l'Epire,
Je punirois Ulisse & les Grecs furieux,
Et je le sauverois à la face des Dieux.
L'armée est contre nous par Ulisse animée;
Mais il faut arrêter Ulisse & cette armée.
Il en est un moyen infaillible.

HECUBE.

Ah! Seigneur,
Contre Ulisse armez-vous d'une juste fureur,
Mettez tout en usage.

PYRRHUS.

Hé bien j'y cours, Madame :
Les yeux de Polixene ont embrasé son ame :
Les Grecs veulent du sang ; mon pere en veut aussi
Ce mystere fatal doit vous être éclairci ;
Et quand vous implorez ma vengeance & mon aide,
Vous devez moins trembler du mal que du remede:
C'est le seul, bien qu'il soit & terrible & douteux,
Qui peut les garantir ou les perdre tous deux ;
Puisqu'il faut pour sauver ce fils qu'Ulisse entraîne,
Au tombeau de mon pere entraîner Polixene.

HECUBE.

HECUBE.

Dieux! cruels!

PYRRHUS.

C'eſt ſon ſang qu'Achille a demandé.
Il ſera pour ſes jours ſans doute intimidé;
Mais ſi le fils d'Hector n'eſt rendu par Uliſſe,
Son refus conduira Polixene au ſupplice.

SCENE VIII.

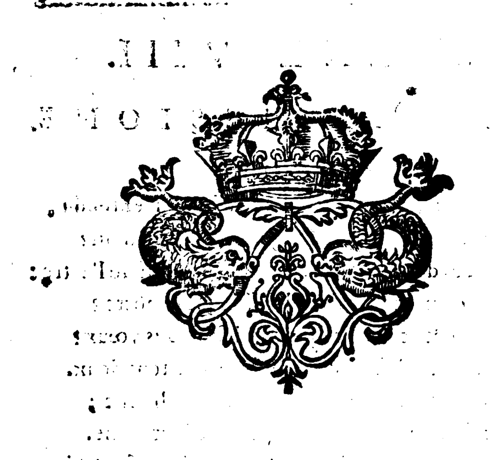
HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

Quelle horreur me ſaiſit? ai-je bien entendu,
Heſione, & quel ſang doit être répandu?
Les Grecs demandent l'un, Achille a ſoif de l'autre;
Et dans ce nœud fatal quel deſtin eſt le nôtre?
De quel côté tourner? pour qui faire des vœux?
Juſte Ciel, s'il ſe peut, conſerve-les tous deux.
Pyrrhus aime Andromaque, Uliſſe Polixene;
Cependant leur amour eſt pire que leur haine.
Chacun d'eux entraîné par ſon penchant ſecret,
Veut ſauver ce qu'il aime, outrageant ce qu'il hait;
Et le ſort nous pourſuit (malheureux que nous ſommes)
Par la haine des Dieux & par l'amour des hommes.
Mes enfans, que ferai-je après tant de malheurs?

Je ne puis entre vous que partager mes pleurs.
Le fils d'Hector m'eſt cher, Polixene m'eſt chere;
Mais, Heſione enfin, je ſens que je ſuis mere.
Triſte veuve d'Hector, dans l'état où je ſuis
Je dois ſauver ma fille, & toi ſauver ton fils.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

Que ferai-je grands Dieux! errante, abandonnée :
Des gardes de Pyrrhus ma tente environnée,
M'alarme pour ma fille & me glace d'effroi :
Je n'ose envisager les maux que je prévoi.
Hesione, j'ai vû le furieux Ulisse,
Qui tâchant d'employer la force & l'artifice
Demandoit Polixene & vouloit l'enlever ;
Mais Lycus & sa garde ont osé le braver.
Il est sorti les yeux étincelans de rage,
Protestant hautement pour venger cet outrage,
Qu'aux yeux de Pyrrhus même il pouroit égorger,
Ce malheureux enfant qu'il vouloit protéger.
A ces mots, j'ai pâli : la triste Polixene
Craint pour Astyanax les éclats de sa haine :
Elle pleure pour lui, crédule, & ne sçait pas,
Que celui qu'elle plaint va causer son trépas.

Elle est seule insensible à ses propres alarmes ;
Au malheur d'Andromaque elle donne des larmes :
Sa secourable main veut essuyer ses pleurs,
Lorsqu'elle en doit verser pour ses propres malheurs.
Je l'évite, & ne puis ni la voir ni l'entendre.
J'ai peine à soutenir un spectacle si tendre :
Je crains à chaque instant que Pyrrhus furieux
Ne l'arrache à mes bras, ne l'enleve à mes yeux.
A quels malheurs faut-il que mon cœur se prépare ?
Ne pourai-je fléchir l'ame de ce barbare ?
Sa jeunesse & ses pleurs ne pouront-ils toucher
L'inhumain.... mais hélas ! je la vois approcher :
Que ferai-je, Hesione, & que vais-je lui dire ?

SCENE II.

POLIXENE, HECUBE, HESIONE.

POLIXENE.

Vous m'évitez, Madame, & votre cœur soupire.
Pourquoi m'enviez-vous dans tous vos déplaisirs,
La douceur de mêler mes pleurs à vos soupirs ?
Mais un nouveau malheur rend mon ame troublée ;
La garde de Pyrrhus vient d'être redoublée :
Sans doute que d'Ulisse il craint quelques efforts.

Vous avez vû tantôt, Madame, ses transports.
Des soldats de Pyrrhus je me suis approchée.
Ils sembloient me voyant avoir l'ame touchée.
J'ai voulu leur parler ; mais ne répondant pas,
Ils paroissoient me plaindre & murmurer tout bas ;
Et j'ai crû découvrir sur leurs tristes visages,
De quelque grand malheur les sinistres présages.

HECUBE.

Ah ? ma chere Hesione, il n'en faut plus douter,
Les malheurs que je crains sont tout prêts d'éclater.
Hélas ! ma fille ?

POLIXENE.

Enfin je conçois vos alarmes ;
Le sort d'Astyanax vous fait verser des larmes :
Je le vois ; vous pleurez un enfant malheureux.

HECUBE.

Je le plains; mais hélas ! je tremble pour vous deux.

POLIXENE.

Vous me plaignez, Madame, & c'est moi qui l'accable :
Je me vois de sa perte innocemment coupable.
Pour mes yeux criminels, peut-être qu'aujourd'hui,
Cet enfant....

HECUBE.

Vous serez plus à plaindre que lui.

POLIXENE.

Madame, je vois trop ce qui me désespere :
Pyrrhus va séparer la fille de la mere.

L'a-t-il bien résolu, Madame ; & désormais....

HECUBE.

Il va nous séparer, ma fille, & pour jamais.

POLIXENE.

Pour jamais ? Ah ! j'entends un discours si funeste.
Quoi, Madame ?...

HECUBE.

Bien tôt, vous apprendrez le reste.
Retirez-vous, ma fille : on veut nous séparer.
A cet éloignement il faut vous préparer ;
Mais de votre destin laissez-moi la conduite.
Dans peu de votre exil vous serez mieux instruite.
Je crains pour vous l'abord de Pyrrhus furieux.
Ma fille obéissez, rentrez au nom des Dieux..

SCENE III.

ANDROMAQUE, HECUBE, CREISE, HESIONE.

ANDROMAQUE.

MAdame, pour mon fils je ne crains plus Ulisse ;
Pyrrhus doit empêcher ce fatal sacrifice.
Le hazard m'a conduit sur ses pas ; & mes pleurs,
Ont rendu son grand cœur sensible à mes malheurs.
Je n'ai pû soutenir un trop fier caractere.
Il ma vûe éperdue & telle qu'une mere,

Qui tremble pour ſon fils du plus cruel trépas.
On venoit d'arracher ce fils d'entre mes bras.
Pyrrhus dans ma douleur a trouvé quelques charmes :
Il a frémi, voyant mes yeux baignés de larmes :
Et grace à la pitié de ſon cœur prévenu,
Sans lui rien demander j'en ai tout obtenu.
Il vouloit me parler ; mais un ſoupir farouche
A fait éloquemment l'office de ſa bouche :
Son cœur s'abandonnant au trouble de ſes ſens,
A fait voir dans ſes yeux des regards menaçans,
Qui tout remplis d'amour, de rage & de colere,
M'ont dépeint vivement tout ce qu'il alloit faire.

HECUBE.

Votre fils eſt heureux d'avoir pour défenſeur
Un Héros qui vous offre & ſon bras & ſon cœur.
Mais Ciel ! dans les malheurs de ma triſte famille,
Que n'en ai-je un pareil pour défendre ma fille !

ANDROMAQUE.

Madame, quel plaiſir de ſauver un tel fils !
Du cœur d'Aſtyanax tous les Grecs ſont ſurpris :
Et tantôt, quand Uliſſe avec tant de colere
Eſt venu l'enlever du tombeau de ſon pere,
Qu'entouré d'ennemis, d'armes & de ſoldats,
Ce lugubre appareil annonçoit ſon trépas ;
Il a gardé toujours ſa contenance fiere,
Et n'a paru touché que des pleurs de ſa mere.

HECUBE.

Madame, à votre joie, en l'état où je ſuis,

Je m'intéresse, hélas! autant que je le puis.
Quand vous espérez tout mon cœur se désespere.
Votre fils vous est cher, & ma fille m'est chere:
Vous êtes mere enfin & je suis mere aussi.
Mais pour vous expliquer.... Ciel! Pyrrhus vient ici.

ANDROMAQUE.

Il pouroit bien avoir quelque chose à vous dire;
Je vous laisse avec lui, Madame, & me retire.

SCENE IV.

PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, GARDES.

PYRRHUS.

ENtrons, Lycus,

HECUBE.

Seigneur, où voulez-vous aller.
Dieux, il cherche ma fille.

PYRRHUS.

Oui, je veux lui parler.
Puisqu'Ulisse & les Grecs veulent se satisfaire,
Pyrrhus doit quelque chose aux manes de son pere:
Qu'on la fasse venir.

A Lycus qui va dans la tente d'Hecube.

HECUBE.

Je vous entends, grands Dieux!
Ah Seigneur! ſuſpendez cet ordre rigoureux.
Si pour l'ombre d'Achille il faut une victime,
Que votre piété ne faſſe point un crime:
Epargnez Polixene; & s'il vous faut ſon ſang,
Prenez-le dans ſa ſource en ce malheureux flanc.
Hecube de vos maux eſt la cauſe fertile:
Par la main de Pâris j'ai fait périr Achille:
C'eſt moi, qui fis tomber Priam, Troie & mes fils:
J'ai tout fait, tout perdu quand j'ai conçû Pâris:
Hecube eſt cauſe, hélas! de tant de funérailles:
Tant de feux ſont ſortis de mes ſeules entrailles;
Et puiſque j'ai cauſé vos malheurs & les miens,
Venez venger ſur moi les Grecs & les Troyens.
Votre pere veut-il qu'on immole ma fille?
Lui faut il tout le ſang d'une illuſtre famille?
Et quand j'offre le mien, en voudra-t-il encor?
Ne lui ſuffit-il pas du ſang de mon Hector,
De celui de Priam, d'Antenor, de Troïle,
Et de l'embraſement d'une fameuſe Ville,
Qui tous du fier Achille honorent le trépas:
Tout cela, tout cela, ne lui ſuffit-il pas?

PYRRHUS.

Non, tout cela n'eſt rien pour ſon ombre inquiete:
Rien ne peut égaler la perte que j'ai faite;
Et ſans me reprocher tant de juſtes trépas,

S'il vous coûte du ſang, ne m'en coûte-t-il pas?
Grands Dieux, Achille eſt mort; cet Achille eſt
mon pere,
Madame, & ce nom ſeul conſacre ma colere.
Ainſi, votre Priam, vos enfans, votre Hector,
Votre Empire détruit & mille autres encor,
Tout ce dénombrement, Madame, eſt inutile.
Cent Hectors pouroient-ils me payer un Achille?

HECUBE.

Hé bien? pour ſatisfaire à ſes manes errans,
Traînez à ſon tombeau la mere & les enfans,
Puiſque notre trépas vous paroît légitime;
Mais du moins prenez-moi pour premiere victime,
Et ne refuſez pas à ma juſte douleur,
D'annoncer à Priam mon trépas & le leur.
Mais Dieux! après la mort a-t-on tant de colere?
Votre pere veut-il d'une offrande ſi chere?
Polixene? ſes yeux attendrirent ſon cœur:
Elle ſeule fléchit ce farouche vainqueur:
Par elle on alloit voir la guerre terminée;
Achille déſarmé preſſoit ſon hymenée:
Il ſoupiroit pour elle; & ſes yeux innocens
Rendoient l'effort d'Uliſſe & des Grecs impuiſſans.
Mais la Parque aux mortels toujours trop inhu-
maine,
Fait-elle à tant d'amour ſuccéder tant de haine?
Et veut-elle entraînant Polixene au tombeau,
D'un amant comme Achille en faire ſon bourreau?

PYRRHUS.

Ce fut de cet hymen la trop funeste envie,
Que mon pere, Madame, a payé de sa vie;
Et Polixene enfin, dont son cœur fut épris,
Prêta le coup mortel à la main de Pâris.
Dieux! Pyrrhus laisse-t-il endormir sa colere?
Et pour la réveiller, faut-il l'ombre d'un pere?
Pour venger ce Héros à qui je dois le jour,
Le sang a-t-il besoin du secours de l'amour?
Je rougis d'un motif si honteux, si servile.
Pardonnez à Pyrrhus, sacrés manes d'Achille.
J'empruntois le secours d'un mortel ennemi;
Et la veuve d'Hector vous vengeoit à demi.
La nature aura seule un sanglant privilége.
L'amour & la pitié feroient un sacrilége:
Ils n'auront point de part à ma juste fureur;
Et je rends à mon pere & ma gloire & mon cœur.
Héros infortuné, dont j'épouse la haine,
Je vais à ta chere ombre immoler Polixene.

HECUBE.

Justes Dieux!

PYRRHUS.

Elle seule a causé ton trépas;
Et pour punir ses yeux je te prête mon bras.
Je vais en cet instant, l'entraînant sur ta tombe,
De tout le sang Troyen te faire une hecatombe.
Qu'elle vienne, Lycus?

Lycus rentre suivi de Polixene.

SCENE V.

POLIXENE, PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, GARDES.

HECUBE.

AH ! Seigneur, la voici.
Venez, venez, m'a fille, approchez-vous d'ici :
Achille a demandé le sang de Polixene.

POLIXENE.

Madame, je sçai trop le dessein qui l'amene :
Oui, l'on m'a tout appris : je connois son courroux ;

HECUBE.

Ma fille toutes deux embrassons ses genoux.

POLIXENE.

Dieux ! que voulez-vous faire ? est-ce donc-là, Madame,
Ce courage si ferme & cette grandeur d'ame
Qui vous fit regarder le trépas sans effroi ?
Ne faisons rien d'indigne & de vous & de moi.
L'épouse de Priam doit être toujours Reine ;
Et moi jusqu'à la fin je serai Polixene.
Pyrrhus, ne craignez pas que la peur de mourir,
M'arrache des soupirs pour vous en attendrir ;
Et fille de Priam, sœur d'Hector, ma foiblesse

Ne démentira point leur ſang ni leur nobleſſe.
Donnez un libre cours à votre inimitié.
Je crains votre fureur moins que votre pitié.
Vous devez ſatisfaire un pere & votre envie ;
Vous devez m'arracher une importune vie.
Envoyez Polixene avec Priam, Hector,
Et, ſi j'oſe le dire, à ſon cher Antenor.
Votre barbare main en fit un ſacrifice ;
Mais il faut en ce jour qu'elle nous réuniſſe,
Et que j'aie en mourant la funeſte douceur,
De tomber par la main qui lui perça le cœur.
Mais quoi ! vous balancez ! peut-être ma jeuneſſe,
Vous donne une pitié qui tient de la foibleſſe.
Fermez les yeux : la mort ne me fait point d'effroi.
Ne ſoyez-pas, Pyrrhus, plus timide que moi.
Raſſurez votre bras. Que ſi dans ces alarmes,
Un tendre ſouvenir me fait verſer des larmes ;
Sans me plaindre aujourd'hui de mon funeſte ſort,
Je les donne à l'amour & non pas à ma mort.

PYRRHUS.

Madame, votre cœur ſi fier, ſi magnanime
Me ſurprend, & pour vous m'arrache mon eſtime.
Sans plaindre les vertus que je dois révérer,
Ma pitié ne feroit que les dèshonorer.
Ainſi je ne crois pas que l'ombre de mon pere
Exige de Pyrrhus une offrande ſi chere ;
Mon bras à cet office oſe ſe refuſer,

A Hecube.

Par d'autre sang, Madame, il faudra l'apaiser ;
Et lorsque je la vois, dussai-je faire un crime,
Je ne puis immoler une telle victime.

HÆCUBE.

Seigneur, tant de bontés....

SCENE VI.

CREISE, PYRRHUS, HECUBE, POLIXENE, HESIONE, LYCUS, GARDES.

CREISE.

Andromaque, Seigneur,
Vous apprend que du Camp redouble la fureur,
Et que les Grecs armés par le barbare Ulisse ;
Veulent du fils d'Hector hâter le sacrifice.

HECUBE.

Hélas !

PYRRHUS.

Que dois-je faire en ce pressant danger ?
Pyrrhus doit la servir, ou plutôt la venger.

à Hecube.

Madame, vous voyez que le sort qui m'entraîne,
De vos bras & des miens enleve Polixene.

Je deviens inhumain pour n'être pas cruel.
C'eſt Andromaque, hélas! qui vous traîne à l'Autel;
Ce n'eſt point moi, Madame; & l'ardeur qui m'a-
nime,
Vous rend du fils d'Hector l'innocente victime.

HECUBE.

Seigneur, au nom des Dieux apaiſez ce courroux.
Ne peut-on que par elle en détourner les coups?
Eh! du-moins attendez....

PYRRHUS.

Il faudra donc qu'Uliſſe,
Faſſe du fils d'Hector un ſanglant ſacrifice.
Madame, choiſiſſez, & voyez qui des deux....

HECUBE.

Hélas! de quel côté puis-je faire des vœux?

POLIXENE.

Allons, Seigneur, allons, je vous fais trop at-
tendre:
Venez du fier Achille enſanglanter la cendre.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame? Ah! quand vous m'en-
traînez,
Vous voulez que je parte, & vous me retenez.
Cherchons, cherchons ailleurs de quoi fléchir mon
pere;
Et d'Uliſſe & des Grecs apaiſons la colere....
J'entrevois un moyen, il faut le propoſer....
Pour Andromaque & vous, je m'en vais tout oſer;

Mais si l'on me refuse, il n'est ni sang ni vie,
Qu'à ma juste fureur mon bras ne sacrifie.
Je cours en ce moment faire un dernier effort.
Allez dans votre tente attendre votre sort.

HECUBE.

Seigneur, que je vous dois!...

PYRRHUS.

Allez: rentrez, Madame.
Je rendrai, si je puis, un plein calme à votre ame.

HECUBE.

Et vous Dieux! qui déja rendez Pyrrhus plus doux,
Achevez, & d'Ulisse apaisez le courroux.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, LYCUS.

PYRRHUS.

Hé bien, Lycus, tu vois qu'une insolente armée,
Contre le fils d'Hector est toujours animée :
Contre Ulisse & Pyrrhus tout le Camp mutiné,
Ne veut plus rétracter l'Arrêt qu'il a donné.
Ulisse veut en vain calmer leur violence :
Il va bien-tôt pleurer sa fatale éloquence ;
Et s'il m'avoit fait rendre Andromaque & son fils,
Les jours de Polixene en devenoient le prix.
Contre l'Arrêt des Dieux que faire ? que résoudre ?
C'est le Ciel malgré nous qui veut lancer la foudre :
Par un enchaînement qui nous entraîne tous,
Si nous faisons le crime, il s'en charge pour nous.
Que je suis déchiré ! l'amour & la colere,
La pitié, le devoir, ma vengeance & mon pere,
Tout partage mon cœur dans ces cruels momens :
Je me sens combattu de mille mouvemens.
Servirai-je en ce jour, ou l'amour, ou la haine,

Andromaque, mon pere, Hecube, Polixene?
Et ce cœur qu'on divise, en bute à tant de coups,
Ne demeure à pas un pour demeurer à tous.

LYCUS.

De cet emportement que les Grecs font paroître,
Ulisse, ni Pyrrhus ne peut être le maître:
On donne Astyanax à notre sûreté,
Et Polixene enfin à vôtre piété.
Tout le Camp craint encor cette ombre formidable:
Ils veulent apaiser Achille impitoyable;
Et je crains bien, Seigneur, que dans peu malgré nous,
Un sang trop innocent n'apaise son courroux.

PYRRHUS.

Lycus, à quoi faut-il que mon cœur se prépare?
Hé bien, donnons du sang à ce Peuple barbare,
Si la terre d'accord avecque les enfers,
Semble ne respirer que le meurtre & les fers.
C'est à vous de sortir de vos demeures sombres,
Tristes manes d'Achille errans avec les ombres....
Lycus, allons.... Mais Dieux? pourai-je sans douleur,
Soutenir des regards qui m'ont percé le cœur;
Moi, qui me vois, bien loin d'avoir l'ame cruelle,
Digne de la pitié que je ressens pour elle.
Ah! s'il vous faut du sang, ombre dont le courroux
Me fait trembler, ah Dieux! quel sang demandez-vous?

Pourquoi choisir mon bras pour faire un pareil crime ?
Changez, changez de Prêtre, ou changez de victime.
Mon pere, je sçai trop tout ce que je vous doi :
Cherchons des ennemis qui soient dignes de moi ;
Et me donnez, sans perdre une triste famille,
Une armée à combattre & non pas une fille.

SCENE II.

ULISSE, PYRRHUS, LYCUS, GARDES.

ULISSE.

C'Est mon amour, Seigneur, qui me fait vous chercher,
Pour vous dire un secret qui sçaura vous toucher.
Oui, j'espere des Grecs apaiser la colere,
Et vous rendre bien-tôt & le fils & la mere.
Un secret intérêt de gloire & de grandeur,
M'avoit fait balancer l'intérêt de mon cœur ;
Mais cet amour enfin l'emporte sur ma gloire.
Le péril est pressant, & vous m'en pouvez croire,
Puisque je suis contraint, redoutant leur courroux,
De faire un premier pas que j'attendois de vous.
Seigneur, à notre amour immolons notre haine.

Je sauve Astyanax, conservez Polixene.
Je l'avoue à regret ; mes funestes discours,
N'avoient que trop armé les Grecs contre ses jours.
Pour les fléchir, usons d'un nouvel artifice :
Feignons de les mener l'un & l'autre au supplice.
J'ai feint de consentir à la mort du Troyen,
Et leur accorde tout pour ne leur donner rien ;
Mais enfin aujourd'hui, quand tout cede à la crainte,
Il faut les éblouïr par cette juste feinte.
J'ai gagné des Soldats qui sçauront murmurer.
On verra tout frémir, tout plaindre & soupirer :
Et j'espere, Seigneur, en ce moment funeste,
Que ceux qui sont gagnés entraîneront le reste.
Feignons donc d'accomplir la volonté du sort :
Pour leur sauver le jour menons les à la mort :
Ne craignons point ici d'augmenter leurs alarmes.
C'est par là que les Grecs attendris par des larmes,
Pouront à la pitié se réconcilier,
Et se joignant à nous viendront les essuyer.

PYRRHUS.

J'approuve ce dessein ; il faut vous satisfaire ;
Il faut fléchir les Grecs & l'ombre de mon pere.
Courons les attendrir d'un spectacle nouveau.
On verra Polixene aux pieds de son tombeau.
Mais je vois avancer la Princesse & sa mere.

à Lycus.

Prends soin de la conduire au tombeau de mon pere :

Elle croit que l'on doit la mener à la mort ;
Mais allons, s'il se peut, faire changer son sort.

SCENE III.

HECUBE, POLIXENE, LYCUS, GARDES.

HECUBE.

OU voulez-vous aller, Princesse infortunée ?

POLIXENE.

Madame, il faut subir ma triste destinée.
Je ne puis soutenir vos regards ni vos pleurs ;
Et ma juste douleur s'accroît par vos douleurs.
Achille veut mon sang ; il faut le satisfaire.
Je vais rejoindre Hector, Antenor, & mon peré.
Vous voyez qu'on m'attend : vous devez consentir,
En essuyant vos pleurs, à me laisser partir.

LYCUS.

J'ai de Pyrrhus, Madame, ordre de vous conduire.
Bien-tôt de ses desseins il sçaura vous instruire.
Mais, Madame, espérez....

HECUBE.

Ah ! je n'espere plus,
Et je ne vois que trop le dessein de Pyrrhus.

Il nous fuit, il n'a pû soutenir tant d'alarmes;
Tout barbare qu'il est, il craint encor nos larmes,
Quand d'un soin si cruel il charge des Soldats.
Ma fille, je le vois, l'on vous mene au trépas,
Sans doute pour venger un crime par un crime.
Pyrrhus du fils d'Hector vous fera la victime.
J'espérois que du moins, en mourant en ces lieux,
Quelqu'un de mes enfans me fermeroit les yeux,
Moi, qui depuis long-temps dus mourir la premiere;
Mais je les ferme, hélas! à ma famille entiere:
Et la mort, qui me fuit & cherche mes enfans,
Les va tous moissonner en la fleur de leurs ans.

POLIXENE.

Nous allons occuper toute la renommée:
Une fille, un enfant vont combattre une armée.
Et ne voyez-vous pas qu'un acte si cruel,
Fait tomber sur les Grecs un opprobre éternel?
Le fils d'Hector & moi, malgré notre foiblesse,
Nous allons venger Troie & combattre la Grece,
Venger Hector d'Achille, & tous deux triomphans,
Effacer en un jour la gloire de dix ans.
Laissez, laissez aux Grecs contenter leur envie,
Et souffrez sans regret qu'il m'en coûte la vie,
Quand souillant leurs hauts faits par cette lâcheté,
Il leur en va coûter leur immortalité.
Adieu, Madame.

SCENE IV.

HECUBE, CREISE, GARDES.

HECUBE.

Hélas ! pourai-je lui survivre ?
Pourquoi m'empêchez-vous de mourir, de la suivre ?
Que vais-je faire ? Ah Dieux ! contre nous animés,
Dieux ! que j'ai tant de fois vainement réclamés,
Pour comble de douleur, de rage, & d'infortune,
Au milieu de cent morts n'en puis-je trouver une ?
Et toi, Mort, qui me vois en bute à tant de traits,
Pourquoi sans me frapper m'approcher de si près ?
Pour tes fameux Autels suis-je une indigne proie ?
Tu me fis respecter par la flamme de Troie ?
Mon époux, mes enfans, avide, tu poursuis :
Moi seule je te cherche, & toi seule me fuis,
Et me laisses le jour par ta pitié cruelle,
Pour me faire souffrir une mort immortelle ?

SCENE V.

HESIONE, HECUBE, CREISE, GARDES.

HESIONE.

NOn, Madame, espérez que les Dieux adoucis,
Vont sauver par Ulisse Andromaque & son fils.
D'abord les yeux remplis d'une feinte colere,
Lui-même il est venu l'arracher à sa mere.
(Car les pleurs d'Andromaque avoient eu le pouvoir,
D'obtenir des soldats la douceur de le voir)
Mais rassurant tout bas & le fils & la mere:
Je ferai honte aux Grecs d'un dessein sanguinaire,
(A-t-il dit) & vos maux seront bien-tôt finis,
Madame, laissez-moi conduire votre fils.
Alors le fils d'Hector, dédaignant de l'entendre,
Marche, & semble rougir d'avoir eu l'ame tendre;
Et honteux pour sa mere en ces derniers momens,
Il la quitte & s'arrache à ses embrassemens.
Les Grecs en sont touchés; & bien-tôt l'on espere,
Qu'ils sçauront rétracter un Arrêt si sévere.

HECUBE.

Hesione, mon cœur commence à respirer,
Ulisse.... mais hélas! qui me fait soupirer?

Un

Un noir pressentiment, que mon trouble m'envoie,
Efface en un instant cette naissante joie.
Tu me dois rassurer ; cependant malgré moi,
Un mouvement secret redouble mon effroi.
Tu dois par tes discours dissiper mes alarmes ;
Et je sens malgré moi qu'il m'échappe des larmes.
Tout mon sang s'en émeut, tout mon corps en frémit ;
Mon ame en est troublée & mon cœur en gémit ;
Et je sentis ainsi, par de funestes vûes,
Quand mon Hector mourut, mes entrailles émues.

SCENE DERNIERE.

THRASILE, HECUBE, HESIONE, CREISE, GARDES.

HECUBE.

AH ! Thrasile, apprends moi le sort de mes enfans.
Dieux ! que dois-je juger des pleurs que tu répands :
Que sont-ils devenus, Thrasile ?

THRASILE.

Hélas ! Madame,
Par ce triste récit j'accablerai votre ame.
Epargnez-vous. . . . .

HECUBE.

Non, parle, & redouble mes maux.
Mon esprit n'est rempli que de morts, de tombeaux;
Et dans la triste horreur du chagrin qui me ronge,
Il faut dans mes douleurs que mon ame se plonge.
Parle, je te l'ordonne.

THRASILE.

Il faut vous contenter.
Vous sçavez ce qu'Ulisse avoit voulu tenter;
Mais, hélas! vos enfans, bravant son artifice,
Ont trompé la pitié de Pyrrhus & d'Ulisse.
Ils avoient résolu de les sauver tous deux;
Mais le destin de Troie est plus fort que nos vœux.
D'abord Ulisse a feint, pour contenter l'armée,
Qui contre Astyanax paroissoit animée,
De consentir lui-même à l'Arrêt de sa mort.
Aussi-tôt les soldats environnent le port.
On y court: vous sçavez que sur les bords du Xante,
Reste encore une Tour qui fit notre épouvante,
Qui superbe jadis & maîtrisant les eaux,
Nous lançoit mille feux pour brûler nos Vaisseaux;
Et que non loin du pied de ce roc inutile,
Est le tombeau d'Hector & le tombeau d'Achille.
Là chacun court en foule; & les soldats pressés,
Paroissent dans ces lieux l'un sur l'autre entassés.
Alors le fils d'Hector, d'un visage intrépide,
Monte au haut de la Tour où mon Maître le guide;
Une noble fierté, qui brille dans ses yeux,

Lui fait lancer sur nous des regards furieux ;
Et chacun reconnoît à ce grand caractere,
Qu'il a bien moins les traits que le cœur de son pere.
Des hommes & des Dieux il dédaigne l'appui :
Il se tait ; mais, hélas ! son front parle pour lui ;
Et l'on voit d'un enfant la ferme contenance,
Ebranler tout un camp par sa noble assurance.
On l'admire, on le plaint, lorsque de toutes parts
Un tumulte confus attire nos regards.
Un spectacle nouveau, qui paroît dans la plaine,
Offre à nos yeux Pyrrhus suivi de Polixene.

HECUBE.

Justes Dieux ! mais acheve, & ne tiens pas long-temps
Mon esprit inquiet & mon ame en suspens.

THRASILE.

Oui, Madame, Pyrrhus d'accord avec Ulisse,
Pour attendrir le camp d'un double sacrifice,
Et pour fléchir son pere aux pieds de son tombeau,
S'y place, & donne aux Grecs ce spectacle nouveau.
Tout le monde aussi-tôt tourne les yeux sur elle ;
Jamais on ne la vit plus fiere ni plus belle.
Une fierté modeste, une noble pudeur,
Une démarche libre, un air plein de grandeur,
Et sur-tout sa jeunesse où brilloient milles charmes,
Nous frappe, nous émeut & nous tire des larmes :
Mais lorsque tout le camp pleure & craint son trépas,

Elle est seule insensible & ne le pleure pas.
Le plus ferme pâlit regardant Polixene :
Une soudaine horreur se répand dans la plaine ;
Pyrrhus est interdit, Ulisse est étonné :
Un prompt silence regne en ce camp mutiné ;
Et les Grecs à leur front honteux de tant de crimes,
De sacrificateurs paroissent les victimes.

Mais enfin on murmure, Ulisse veut parler :
Le fils d'Hector, qui croit que l'on veut l'immoler,
Regardant fierement ce peuple qu'il méprise,
S'élance de la Tour & lui-même se brise.

HECUBE.

Dieux cruels ! c'est donc vous qui l'avez condamné ?

THRASILE.

Lors Pyrrhus furieux, par l'amour entraîné,
Qui croit le fils d'Hector renversé par Ulisse,
Sur Polixene veut en punir l'artifice,
Et tout plein de fureur met l'épée à la main :
Elle, sans s'ébranler, lui présente le sein.
Pyrrhus à cet objet laissant tomber ses armes,
Loin de verser du sang ne verse que des larmes.
La mort (a-t-elle dit) ne me fait point d'effroi ;
Frappe ; mais je serai moins timide que toi :
Je mourrai libre. Alors d'une vîtesse extrême,
Elle leve l'épée & s'en frappe elle même :
Elle tombe ; & le coup qui lui perce le cœur,
Frappe celui des Grecs d'une juste douleur.

Son ſang, qui rejaillit ſur la tombe homicide,
Eſt bien-tôt englouti par une cendre avide;
Et Pyrrhus attendri de ſon funeſte ſort,
Madame, autant que vous eſt touché de ſa mort.

HECUBE.

Qui dois-je regretter de toute ma famille?
Dois-je pleurer mon fils? dois-je pleurer ma fille?
Mon pays, mon Hector, mes enfans, mon époux?
Non, non, mes juſtes pleurs ne feront point pour vous;
Je les dois à moi ſeule en ce moment funeſte,
Et je ne dois pleurer que du jour qui me reſte.

Fin du Tome premier.

